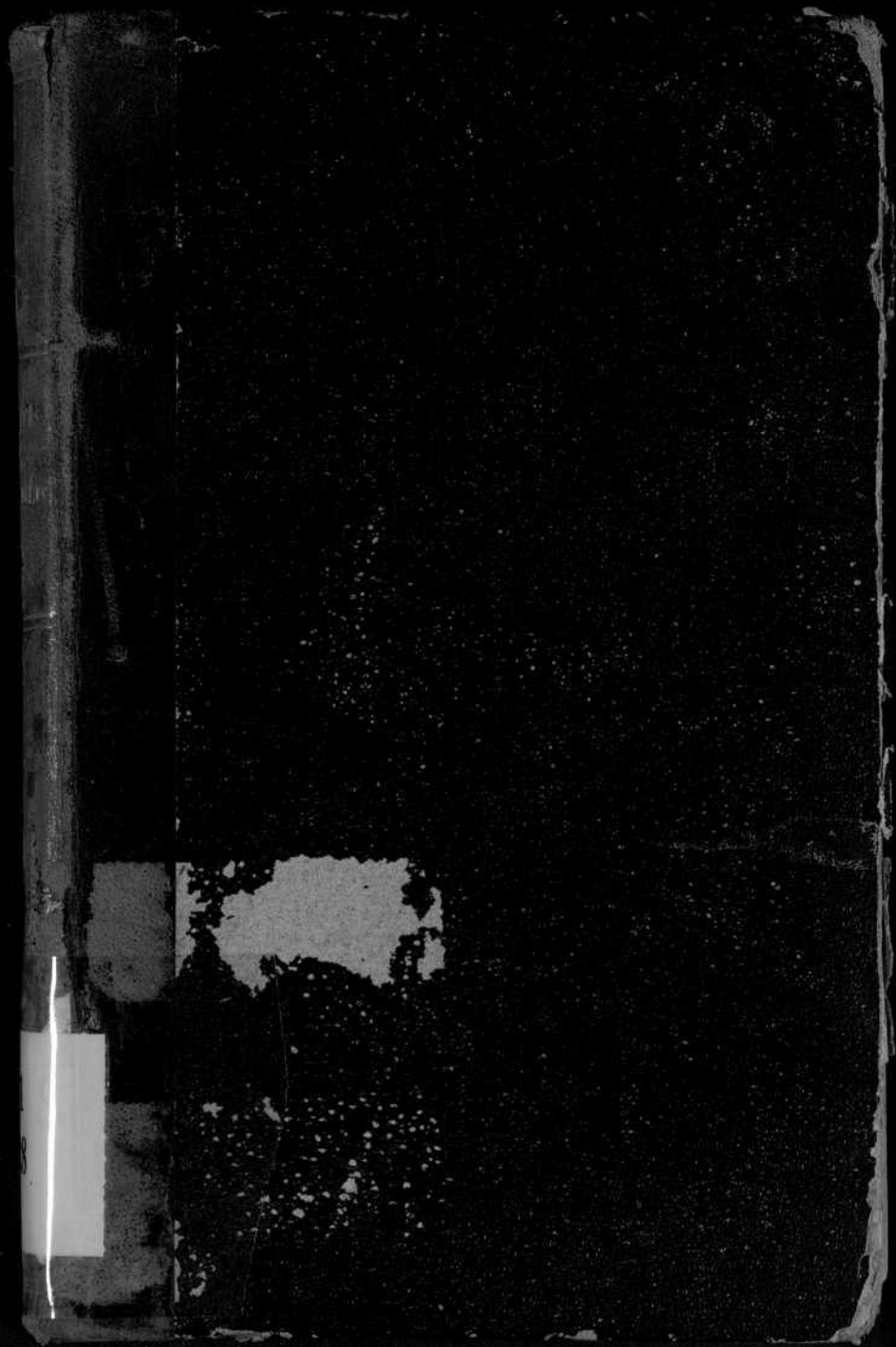
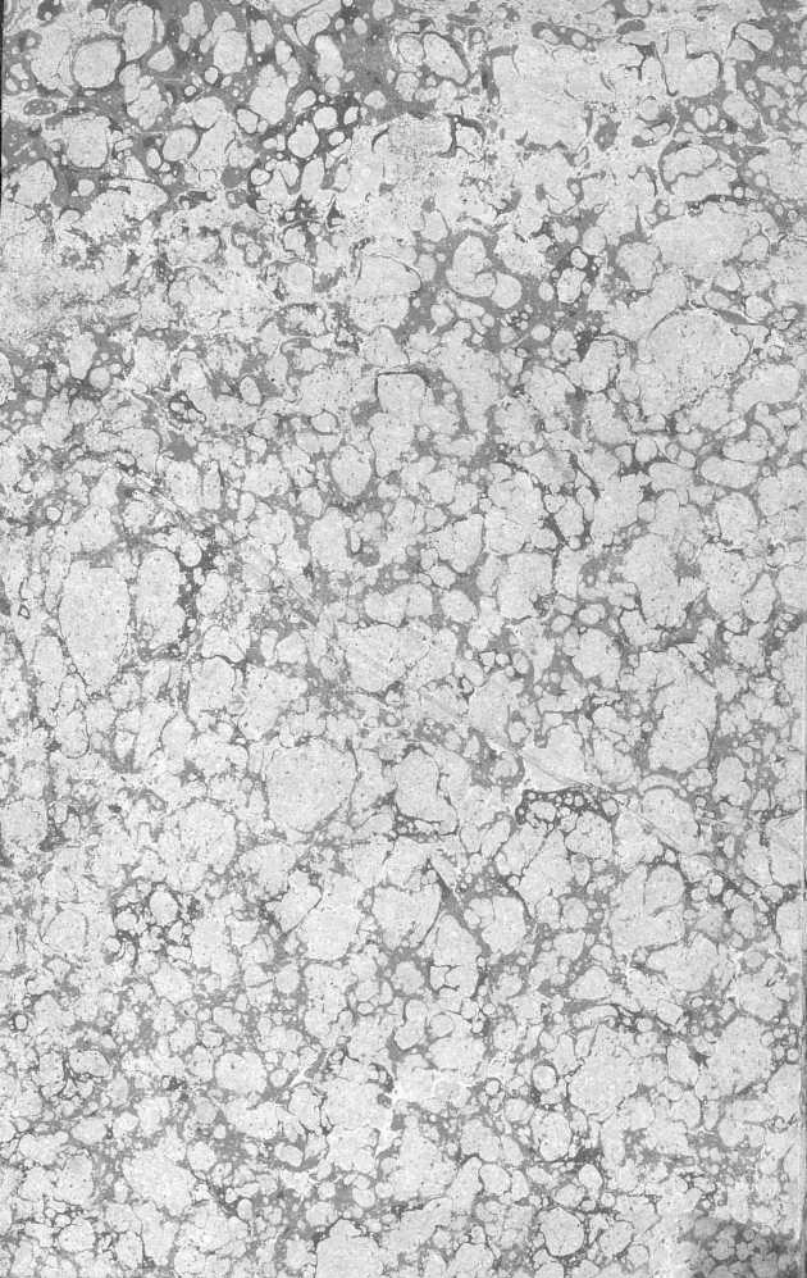








Signt.ⁿ Top.ⁿ

Est. 7½

Tab. 2

Núm 69

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES FEMMES

COMME ELLES SONT

BIBLIOTECA
DEL
INSTITUTO PROVINCIAL



B.P. de Soria



61016794

D-1 1128

47213

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

D'ARSENÈ HOUSSAYE

MADemoisELLE MARIANI

— HISTOIRE PARISIENNE —

— 1858 —

Un volume, grand in-18, 3 francs.

L'AMOUR COMME IL EST

Un volume, grand in-18, 1 franc.

LA VERTU DE ROSINE

Un volume, grand in-18, 1 franc.

LAGNY. — Typographie de A. VARICAULT et Cie.

ARSÈNE HOUSSAYE

LES

FEMMES

COMME ELLES SONT

L'homme s'agite, la femme le mène.

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

Tous droits réservés

ARISTIDE HUGES

1877

FEMMES

COMME ELLES SONT

PARIS

PARIS

00

PARIS

PARIS

PARIS

1877

PARIS

A MADAME LA PRINCESSE ***

A PALERME

Je vous dédie ce livre, à vous qui l'auriez si bien fait. L'épigraphie est de vous, c'est ce qu'il y a de meilleur. Pourquoi avoir imprimé le reste? Pourquoi? Le sultan Shariar s'ennuie. Mais quel est le conteur qui le tient en belle curiosité mille et une nuits? — Il n'y a plus de sultane Seerazade — quand vous êtes en Sicile.

Je mets ma plume à vos pieds.

Ar — H — ye.

règnent sous le gouvernement de leurs femmes ou de leurs maîtresses. Là, au lieu de dire : Où est la femme ? Diogène vient avec sa lanterne, et dit : Où est l'homme ?

Un jour de révolution, le ministre des affaires étrangères n'eut pas le temps d'enlever son portefeuille ; celui qui vint après s'écria : Je tiens le mot du sphinx ! Il ouvrit le portefeuille : il y trouva un portrait de femme, puis un autre portrait de femme, puis une lettre de femme, puis une autre lettre de femme.

La femme est le dernier mot du Créateur. Le grand maître avait d'abord sculpté les mondes, puis le mastodonte, puis l'aigle, puis le lion, puis l'homme ; il termina par la femme. Ce fut alors qu'il se reposa pour se contempler dans son œuvre.

Dans la chaîne invisible qui suspend la terre au ciel, la femme tient la main de l'ange, l'homme tient la crinière du pion.

Je dirai avec Corneille Agrippa que, « les noms n'ayant été donnés aux choses que pour en exprimer la nature, il y a lieu de remarquer qu'Adam signifie Terre, et qu'Ève signifie Vie. » C'est-à-dire qu'entre Dieu et l'homme il y a la femme, comme la lumière entre le ciel et le monde. Corneille Agrippa va plus loin : « Selon les caractères cabalistiques, le nom de la première femme est presque semblable au nom de Dieu ¹. »

J'ai recueilli un peu à l'aventure les vérités et les paradoxes de mes expériences à travers les passions ; je suis obligé

¹ Voici comment le nom de Dieu, celui d'Adam et celui d'Ève, s'écrivent en hébreu :

Le nom de Dieu,	יהוה	Jehovah.
Le nom d'Adam,	האדם	Hadam.
Le nom d'Ève,	חווה	Hevah.

de me garder contre moi-même et de proclamer une puissance qu'infirmes peut-être, dans ces chapitres vagabonds, plus d'un aphorisme irrévérencieux. Mais n'étais-je pas sûr d'un laissez passer, dans un temps où, comme l'écrivait madame de Girardin, « toutes les femmes ont de l'esprit, excepte les bas bleus ? » Mais me voilà encore en pleine préface. Du moins je veux finir par un conseil. Je dirai aux nouveaux venus, en amour comme en littérature : « Faites des livres ! Quand vous ne pourrez plus faire de livres, vous aurez le temps de faire des préfaces. »

PARADOXES TOMBÉS

DE

L'ARBRE DE LA SCIENCE

Vénus naissant de la mer est un profond symbole : il faut à la beauté la plus parfaite un grain de sel dans l'esprit et des tempêtes dans le cœur.

*
**

Aspasie dit un jour à Platon, qui l'avait promenée dans tous les sentiers perdus du sentimentalisme : « Que de chemin nous avons fait ! — Pour arriver où ? » demanda Platon. — Au commencement, » répondit la courtisane.

*
**

« Que de temps perdu ! » dira celui qui aime les chemins de traverse. Celui-là prend tout ce qu'il trouve

sous sa main. « Ne perd pas qui veut son temps, » répondra celui qui voyage pour n'arriver point. Celui-ci fait le tour du monde sans mettre pied à terre. Il arrive devant Naples. — Voir Naples et mourir! — Et il n'entre pas dans la ville.



Platon déraisonne, car l'amour est une ivresse; or comment s'enivrer sans mordre à la grappe?



Les platoniciens disent qu'Hercule, aux pieds d'Omphale, n'écoutait que les battements de son cœur. Mais, quand Hercule filait le parfait amour aux pieds d'Omphale, c'était après avoir accompli ses douze travaux.



Il y a des femmes qui sont envoyées sur la terre pour y répandre un parfum de la grâce divine. Celles-là, comme la vestale antique, veillent à la fois sur leur vertu et sur leur amour; le berceau de leur enfant les protège dans les jours d'orage; elles abordent à la rive plus heureuses du triomphe que de la chute.



La femme galante est un billet en circulation qui prend d'autant plus de valeur, qu'on y lit plus de signatures.



Où commence et où finit la femme galante? Elle

commence à Sapho et à sainte Thérèse, elle finit à Ninon et à Sophie Arnould. Elle va du libertinage du cœur à celui de l'esprit en passant par le vrai libertinage, comme Marion Delorme.

*
* *

La femme ne se console de sa première chute que par une seconde, — et ainsi de chute en chute, — c'est-à-dire qu'elle se console toujours — et qu'elle n'est jamais consolée.

*
* *

La femme la plus amoureuse a toujours un second amour dans le chemin du cœur.

*
* *

Il en est des femmes qui passent pour être à tout le monde comme de la croix. « Tout le monde l'a, disait-on à M. de Salvandy. — Je ne suis pas de votre opinion là-dessus, car tout le monde me la demande, » répondit le ministre.

*
* *

Contre la force il n'y a pas de résistance. Quel est le sage de la Béotie qui a dit cela ?

Contre la résistance il n'y a pas de force, voilà ce qui est vrai. Demandez plutôt aux femmes !

*
* *

Ne pas manquer à sa maîtresse, c'est manquer à son amour. Si vous ne donnez pas à une femme aimée la

crainte de vous perdre, vous ne lui donnez pas le désir de vous conserver. Le cœur vit d'inquiétude ; le grand art des passionnistes, c'est de donner à vivre au cœur ;

★
★ ★

On pourrait dire à l'ennemi, — car les amants sont toujours en guerre.

Deux amants sont deux bêtes féroces un jour ou l'autre irréconciliables.

★
★ ★

Quiconque est fidèle à l'amour est infidèle à sa maîtresse.

★
★ ★

Les femmes n'ouvrent la main que pour saisir ce qu'elles n'ont pas.

★
★ ★

Il n'y a en amour que les commencements. Les beaux romans sont ceux qu'on ne finit pas.

★
★ ★

La vertu est une robe faite après coup sur la nature pour cacher ses battements de cœur. Ce qui fait la force de la femme, c'est que l'homme croit trouver la vertu sous la robe.

★
★ ★

Il en est souvent des femmes comme de l'argent : on les prend pour les mettre de côté.

*
* *

Ninon de Lenclos disait de l'amour ce qu'on dit de l'argent : « C'est un très-bon serviteur, mais un très-mauvais maître. »

Mais l'amour qu'on domine, est-ce encore de l'amour? Quand la cavale est domptée qui vous emportait à travers tous les dangers de la montagne, l'heure de l'inconnu et de l'infini a déjà fui.

*
* *

L'amour a pour patrie le ciel et la terre. Trop souvent l'un des deux amants habite le ciel quand l'autre habite la terre. L'un aime en vers, et l'autre aime en prose.

Quel est le plus poète des deux

*
* *

Dans le pays de la galanterie la fausse monnaie a un cours forcé.

On ne se paye pas en bonne monnaie.

Les plus beaux sentiments sont marqués à une effigie douteuse, et le cœur le plus passionné renferme beaucoup d'alliage.

Dans ce pays-là les fous sont les sages, et les sages sont les fous.

Dans ce pays-là, il vaut mieux être fripon que dupe.

*
* *

Beau mot d'un Athénien à un Spartiate : « Respec-

tez mes vices, ils sont plus grands que vos vertus. » Nous ne sommes plus de Sparte, ni même d'Athènes. Chez nous la passion n'a plus ses coudées franches au banquet; l'enfant prodigue tue lui-même le veau gras à sa première folie; celui qui jette l'argent par la fenêtre en plein soleil se précipite dans la rue, quand vient le soir, pour ramasser ce qui en reste.

*
* *

Il en sait plus, celui qui a feuilleté ce livre hardi qui s'appelle la femme, que celui qui a pâli dans l'austère parfum des bibliothèques.

Il n'est pas un savant à qui une femme ne puisse dire avec raison : « La science, c'est moi. »

*
* *

Les hommes disent : *Faire une femme*; les femmes disent : *Faire une dupe*. En effet, dans ce commerce de l'amour (je n'invente pas le mot), comme dans tous les commerces, on n'ouvre un crédit que par l'appât de gros intérêts. Il y a, comme ailleurs, le livre des recettes et des dépenses. Un homme et une femme, quelque passionnés qu'ils soient, calculent les hasards du compte qu'ils vont s'ouvrir. Madame *** disait à M *** : « Je vous porte un si haut intérêt ! — A combien pour cent ? » demanda M ***. Et il avait raison.

*
* *

Il y a telle femme qu'on prend comme une charge d'agent de change. Nul n'est assez riche pour l'avoir

à lui seul. On est pour un quart ou pour un huitième dans sa vie.

On peut la comparer encore à un de ces carrosses de hasard qu'on loue à l'heure pour se donner des airs d'enfant prodigue aux courses de chevaux ou aux Champs-Élysées.

On peut dire encore que sa vie est un vaudeville qu'on fait à deux ou à quatre : qui le scenario, qui le dialogue, qui les couplets, qui le mot; mais c'est toujours elle qui trouve le dernier trait et qui a les applaudissements.

*
* *

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. — Qui a dit cela? — Elle donne ce qu'elle n'a pas : l'amour.

*
* *

Pour la femme, l'amour, c'est la curiosité; pour l'homme, c'est l'amour.

*
* *

On a dit que les gens d'esprit ne réussissaient pas dans le monde, parce qu'ils ne croyaient pas les autres aussi bêtes qu'ils sont. Les amoureux qui ne réussissent pas sont aussi bêtes que les gens d'esprit : ils ne croient pas les femmes aussi — Êves — qu'elles sont.

*
* *

L'amour n'aime pas Aristote. Il ne veut pas rester fidèle à l'unité classique. Sa comédie a cinq actes, comme

la tragédie, mais chaque acte change d'héroïne. Dans l'antiquité, l'amour était toujours multiple, — à part Héro et Léandre; aussi en sont-ils morts. — Dieu nous a donné cinq sens qui ne s'accordent jamais, parce que, la perfection n'étant pas de ce monde, nous la cherchons en détail comme le sculpteur antique qui, pour faire Vénus, prenait de radieux fragments aux belles filles d'Athènes. L'amour est un philosophe éclectique qui prend son bien où il le trouve : — à celle-ci une larme, à celle-là un sourire; ici le corps, là l'esprit; — comme l'enfant prodigue avec les courtisanes, qui cherchent l'ivresse à toutes les coupes.

*
* *

L'amour, dans le cœur de la femme, est le diamant dans le charbon. On y trouve le feu, la mort et la lumière.

*
* *

L'amour ne donne jamais à un peintre le temps de peindre deux amants sous le même rayon d'amour et de lumière. Le portrait de l'un n'est pas fini que déjà l'autre n'est plus là.

*
* *

Je connais peu de femmes qui donnent dans la prodigalité. J'en connais beaucoup qui donnent dans la prodigalité des hommes.

*
* *

Nous ne voyons pas plus clair dans nos passions que

la cavale éperdue qui a pris la nuit le mors aux dents, et qui éclaire au choc des cailloux le chemin pour les autres.

*
* *

L'amour n'a pas d'escarcelle et ne sait pas compter. Bienheureux les pauvres d'argent, le royaume de l'amour est à eux.

Il en coûte cher d'être riche : on n'est jamais aimé — que pour son argent — ou à cause de son argent.

*
* *

Les femmes ont écrit le poème de l'amour, les hommes l'ont commenté, mais ne l'ont pas compris.

*
* *

Un nouvel amour est un renouveau pour le cœur. Dans les premiers jours de la passion, les amants ont des coquetteries charmeresses qui s'évanouissent aux premiers vents d'orage.

C'est l'aubépine toute blanche et toute parfumée qui bientôt n'est plus qu'un buisson. L'amour y chante encore, mais on lui dit comme le paysan au rossignol : « Tais-toi donc, vilaine bête qui m'empêches de dormir ! »

*
* *

Il y a des femmes qu'on aime parce qu'on les a aimées dans une autre vie. Dès qu'on les voit — dès qu'on les revoit — il semble qu'on ressaisisse quelque rayon de sa vie ancienne. L'horizon se rouvre vers le

passé. « Rien de nouveau sous le soleil, » disait Salomon. En effet, rien de nouveau — pas même la vie — mauvais livre qu'on a déjà lu.

*
* *

— Quelle adorable chanson vous chantiez tout à l'heure, madame!

— Une vieille chanson toujours nouvelle, sur un vieil air toujours nouveau, monsieur.

— Votre chanson, je l'ai entendue, si j'ai bonne mémoire, à la cour de Louis XIV, ou plutôt sous la Régence. Vous rappelez-vous, vous me la chantiez alors dans quelque paradis de Watteau. La vie est un roman; à chaque page on s'écrie : J'avais déjà lu cela. Sous la Régence, dans le paradis de Watteau, je m'appelais *Adam*, et vous vous appeliez *Ève*. Ah! comme vous portiez bien votre robe à queue!

— Je ne m'en souviens pas; pourtant je pense comme vous, la vie est un roman qu'on lit pour la seconde fois. Ainsi, au parfum des premières roses d'avril, le souvenir entraîne notre âme à travers les belles vallées de la vie que nous avons dépassées à jamais. L'horizon se rouvre derrière nous bien au delà du berceau, bien au delà du siècle. Je suis bien sûre de n'en être pas à ma première existence. Je ne sais si j'ai vécu sous la forme d'une cigale, d'une hirondelle, d'une tigresse; mais j'ai vécu dans d'autres temps. Qui sait? je ne serais pas très-surprise si on me disait que j'ai été une de ces belles filles de la Bible qui s'en allaient sur la montagne pleurer leur virginité. Mais pourquoi,

je vous le demande, le souvenir d'une autre vie est-il si confus ?

— Parce qu'on ne repasse pas impunément par le berceau, parce qu'il faut toujours laisser beaucoup d'espace à l'imagination, parce que l'histoire est là pour nous servir de géographie dans ce pays perdu du temps passé. Ne vaut-il pas mieux pour son orgueil supposer sa figure ancienne parmi les figures radieuses que de savoir, par exemple, qu'on a été un esclave obscur ? Croyez-moi, la science de la vie, c'est de ne pas voir trop loin dans le passé ni dans l'avenir. Le Léthé est un beau symbole.



Les amoureux sont aveugles : ils cueillent les épines et laissent les roses ; mais la suprême volupté, c'est de se déchirer les mains au buisson.



La rose est le symbole de la douleur, puisqu'elle est teinte du sang de Vénus.



En amour, quand un homme manque de parole, il ne sait pas que celle qui a signé avec lui au contrat lui sait gré de prendre les devants.



On n'a ni esprit ni amour avec ceux qui n'ont ni esprit ni amour. Mais souvent on a de l'amour pour

ceux qui aiment ailleurs. On jette un fagot dans le feu pour chauffer les autres.

*
* *

La femme qui inspire une grande passion la subit bientôt — quelquefois pour un autre — comme le thermomètre subit les variations de l'atmosphère.

*
* *

Ce n'est jamais l'homme tel qu'il est qui fait des passions, c'est l'homme greffé sur l'homme, c'est l'héroïsme, c'est le génie. L'homme tel qu'il est ne porte qu'un fruit sauvage ; l'homme greffé sur l'homme porte un fruit meilleur. Le premier, c'est la vérité brutale ; le second, c'est l'idéal cherché. On voit et on aime un homme par les yeux de l'esprit.

*
* *

Mais la femme a tout à perdre en sortant des mains de la nature : on ne lui demande ni génie ni héroïsme ; on lui demande d'être belle.

Et, quand elle est belle, on la veut simple.

Alexandre voulait qu'on l'appelât fils de Jupiter. « Cessez, mon fils, de me brouiller avec Junon, » lui écrivit sa mère.

Madame de Barneweldt se jetait aux pieds du prince d'Orange pour solliciter la grâce de son fils : « D'où vient que vous n'avez pas sollicité en faveur de votre mari ? — C'est que mon mari était innocent et que mon fils est coupable. »

Le comte de Nangis, devenu dévot, voulant détourner

sa fille du mariage, lui citait saint Paul, qui dit : « En se mariant on fait bien, on fait mieux en ne se mariant pas. » La fille à marier répondit : « Faisons toujours le bien, fera le mieux qui pourra. »

Un tel langage n'est pas de ceux-là qui ont passé par la rhétorique.

*
* *

Les Grâces étaient habillées jusqu'à la soixante-dix-septième olympiade, où l'on s'est aperçu qu'elles devaient aller toutes nues.

La nudité des Grâces est un symbole : la grâce des femmes ne doit pas se cacher sous les ornements étrangers.

Puisqu'elles-mêmes sont obligées de s'habiller — pudeur atmosphérique — pourquoi ne sont elles jamais vêtues dans un style en harmonie avec leur beauté ? — car la nature ne fait pas de monstres, et toute femme a sa beauté. — Telle femme a une beauté épique, qui recherche toutes les coquetteries du madrigal ; telle femme a une beauté enjouée, qui s'affuble de toutes les splendeurs du poëme.

*
* *

Les femmes qui ne soulèvent dans notre esprit que des points d'admiration sont comme les tragédies de Racine, — trop parfaites. — On aime mieux celles qui soulèvent des points d'interrogation.

*
* *

L'amour, c'est un arc-en-ciel qui traverse la jeunesse

orageuse, — les larmes et le sourire, comme la pluie et le soleil. — Les uns appellent cela l'arc de Cupidon, les autres la ceinture de Vénus. Quand l'arc est détendu, quand la ceinture est dénouée, le prisme retourne au ciel, d'où il est venu.

*
* *

L'amour est toujours à la recherche de l'inconnu. Le grand art, c'est d'être impénétrable. Quand le masque tombe, le carnaval cesse.

*
* *

Il y en a qui aiment les fruits verts, il y en a qui aiment les fruits mûrissants, il y en a qui aiment les fruits tombés de l'espalier.

Il faut aimer les fruits comme les aime le soleil, mais non comme les enfants ni les amoureux tombés en enfance.

*
* *

Une femme qu'on n'a pas aimée, c'est un air qu'on ne sait pas.

On va aimer la femme, — on commence à chanter l'air.

On aime, — on chante, — bien ou mal, — juste ou faux.

L'air connu, s'il n'est pas de Mozart ou de Rossini, vous persécute, parce qu'il vous revient à toute heure à l'esprit. — Vous ne le voulez plus chanter, il se chante tout seul. Vous le mettez à la porte, il revient par la fenêtre.

Ainsi de l'amour. Ainsi de la femme, — si elle ne chante pas dans votre cœur des airs de Mozart ou de Rossini !

*
* *

L'amour donne une main à la vie, l'autre à la mort, et le cercle fatal est formé.

*
* *

Tout en lisant l'histoire de la vie, il faut en feuilleter toujours le roman. Les deux livres s'illuminent l'un par l'autre. On finit par les confondre, par se tromper de page, par ne plus savoir où l'on en est : c'est le point suprême de la science.

*
* *

Toutes les femmes sont la même ; qui a dit cela ? Entre deux femmes il y a un monde.

*
* *

Voyez-vous là-bas cette jolie fille, si parée avec sa méchante robe, comme elle allume de ses yeux le regard des passants.

C'est Madeleine.

Voyez-vous, plus loin, cette franche et naïve beauté, haute en couleur comme les roses ? Elle réjouit mes yeux, et je l'ai surnommée la *Folle du logis*. Camille Roqueplan a peint avec amour, j'ai failli dire a *cueilli*, sa charmante figure tout épanouie.

C'est Jeanne.

Où vont-elles, les deux sœurs ? Elles vont où les en-

traîne leur poésie; car la poésie, c'est comme l'air : tout le monde en vit.

Jeanne va gaiement à la barrière retrouver son amoureux, un beau de la barrière, qui l'épousera bravement par-devant l'écharpe tricolore.

Elle sera battue et contente, la pauvre Jeanne ! Elle souffrira toutes les douleurs de la maternité et de la misère, mais elle aimera son nid. — Elle aimera tous ceux qui auront déchiré son sein, elle aimera celui qui, deux fois par semaine, rentrera ivre, — ivre de vin violet ! — et la battra si elle n'est pas en gaieté.

Elle aimera son homme et ses enfants, parce que Dieu sera avec elle.

Et Madeleine, où va-t-elle ?

Elle va trouver un étudiant qui fume un cigare en retroussant sa moustache. Il lui achètera une robe à triples volants et un chapeau tout enguirlandé de fleurs et de dentelles. Après quoi, ils iront danser ensemble à la Chaumière, — après quoi, ils iront souper ensemble, — après quoi, — ils n'iront pas voir lever l'aurore...

Après quoi, elle ira partout, excepté chez elle; car ce premier lit que protégeait le rameau de buis, sa sœur seule y reviendra.

Madeleine, comme l'enfant prodigue, dépensera tous les trésors de son cœur et de sa jeunesse, sans jamais trouver un homme qui l'aimera bravement — aujourd'hui et demain !

Elle courra toujours pour se fuir elle-même, parce que Dieu ne sera pas avec elle.

Et un jour elles se rencontreront, les deux sœurs.

Et, en se voyant demi-nues, la mère féconde dira à la femme stérile, comme la voix de l'Écriture :

« Tu n'as embrassé que le vent et tu n'as écrit ton nom que sur les flots. Cache, cache tes seins flétris; moi, je les montre avec fierté, car j'y vois encore les lèvres de mes onze enfants. »

*
* *

L'amour est un fil que la femme tient par les deux bouts et qu'elle nous donne à retordre.

*
* *

Il y a deux amours : l'un nous vient du ciel, l'autre de la terre; l'un est frêle et diaphane comme les demoiselles qui voigtigent sur les fontaines; l'autre est un chérubin bouffi comme les peignait Rubens.

Quand l'amour du ciel descend en nous, nous avons pitié des fleurs pour la première fois; nous les basons dans nos jeux, nous nous agenouillons pour les contempler et pour respirer l'arome qu'elles versent. Souvent, l'âme voilée par une mélancolie plus douce que la joie, nous nous demandons si la perle de rosée qui baigne le calice des fleurs n'est pas tombée de nos yeux.

*
* *

Avant d'aimer, les filles se forment des guirlandes amoureuses : elles dérobent un regard à cet écolier qui va chez leur voisine, un sourire à ce fat qui joue avec elles aux jeux innocents; elles accordent un regard at-

tendri à cette cravate empesée qui pose devant elles, un doux sourire à ces bottes vernies qui valsent légèrement; elles admirent la moustache de cet étudiant qui fume à sa fenêtre, les yeux ardents de cet oisif qui lève la tête. Et leur premier rêve voltige sur tout cela, comme au printemps l'abeille éblouie erre sur toutes les fleurs de la vallée sans trop de souci de la ruche; mais, encore un jour, encore une heure, le plus simple accident, — un rayon de soleil, — un beau clair de lune, — la note perlée du rossignol, — une rose qui s'ouvre, — un roman lu en secret, — une musique lointaine, — une déclaration toute couronnée de fleurs de rhétorique, et voilà que les guirlandes amoureuses tombent à jamais pour faire un trône à l'amour.

*
* *

Être riche, c'est bien pour quiconque a été pauvre : celui qui a porté l'hiver un manteau tissé de l'air du temps est heureux de sentir sur son épaule un manteau de laine; — mais celui qui a toujours eu un manteau de laine, celui-là ne le sent plus.

Ainsi, quand un homme a donné ses vertes années à l'étude, et qu'il trouve l'amour dans la troisième jeunesse dont parle M. Flourens, il est plus près des vingt ans que tous ceux qui ont vingt ans sans amour.

*
* *

Quand on aime, on a le diable au corps et Dieu dans le cœur. Quand on écrit avec passion, c'est avec la griffe du diable et le doigt de Dieu.

★
★ ★

La femme la plus insouciante ou la plus éperdue n'oublie jamais que le temps passe vite comme l'étoile qui file. Pas une femme qui ne se mire une fois par jour pour voir si elle n'est pas atteinte d'un mauvais coup d'aile.

★
★ ★

L'amour ne vieillit pas, il meurt enfant.

★
★ ★

A Paris les femmes ne commencent leur printemps qu'à l'heure de la moisson. Pareillement, les poètes ne deviennent les poètes des princes qu'après avoir été les princes des poètes.

★
★ ★

Être aimé, adorable supplice qu'on fuit et qu'on recherche; mais n'est pas qui veut heureux au jeu de l'amour.

M. de Beaujon, conseiller d'État, trésorier et commandeur de Saint-Louis, était un homme digne d'être aimé; on se tromperait fort si on le comparait aux Turcarets de la Régence. D'abord il n'avait pas de ventre, ensuite il n'avait pas le nez rubicond. C'était un homme qui avait de la figure et de l'esprit. Il aurait joué les amoureux bien plutôt que les financiers à la Comédie-Française. Il lui en coûta cher d'être riche : il ne fut jamais aimé.

Les plus jolies filles de Paris, comédiennes ou courtisanes, venaient à lui, la bouche en cœur et les yeux en coulisse; mais pas un accent de vérité n'embellissait ces bouches profanes, pas un rayon de sentiment n'illuminait ces yeux menteurs. Au lieu d'inspirer l'amour, il n'inspirait que l'amour de l'or. « *Je t'aime,* » lui disait-on; et on lui tendait une petite main aux doigts crochus qui, pour le premier venu, était une main charmante aux doigts effilés. Il était toujours dans un cercle d'or, comme le soleil dans ses rayons. Aussi on ne le voyait pas. Dès qu'il entamait une aventure, on s'appliquait à lui dérober un de ses rayons, mais on n'allait pas jusqu'à lui.

L'amour n'a pas d'escarcelle et ne sait pas compter. Bienheureux les pauvres d'argent, le royaume de l'amour est à eux.



Les femmes ne vivent pas dans l'avenir, leur règne est au jour le jour, car c'est le règne de la beauté, qui ne peut que perdre en avançant; les femmes de génie qui ont voulu gouverner le monde n'ont jamais contemplé les nuages d'un lointain horizon; elles ont su voir autour d'elles, mais elles n'ont pu voir loin d'elles. *Après moi le déluge!* disait madame de Pompadour.



La poésie est une fille qui se souvient. Qu'elle s'appelle Calliope ou Erato, qu'elle chante les héros ou les amants, qu'elle écoute le monde ou son cœur, c'est

toujours vers le passé qu'elle se tourne. Dieu s'amuse aussi à faire des romans : ceux-là sont immortels ; ceux que nous faisons ne sont le plus souvent que de pâles paraphrases des romans du grand Maître. L'Héloïse de Rousseau, Abeilard d'un autre âge, vaut-elle l'Héloïse créée par Dieu lui-même ?

C'est là le roman poétique et aventureux, — jusqu'au jour où Héloïse, — l'amante érudite et passionnée, prononce d'une voix entrecoupée de sanglots et de larmes cette plainte que Lucain prête à Cornélie quand après Pharsale elle revoit Pompée :

Nunc accipe poenas
Sed quas sponte luam.

Le sacrifice fut grand, infini, digne d'elle-même : elle abandonna son amant, toutes les joies de l'amour, du monde et de la liberté, pour s'enchaîner sans foi et sans espérance à l'Époux divin qui devait occuper sa pensée sans descendre dans son cœur. En vain Abeilard cherche à lui prouver qu'elle travaille pour le ciel et qu'elle est agréable au Seigneur : « Prends garde de n'être plus qu'une femme, toi qui surpasse les hommes et qui as changé la malédiction d'Ève en bénédiction de Marie. »

Mais Héloïse s'honore et s'effraye de sentir encore dans son sein battre le cœur de la femme : elle est fille d'Ève autant que fille de Marie. C'est lui qui n'est plus un homme ni par le cœur, ni même par l'esprit ; chaque mot qu'il dit à l'abbesse du Paraclet a l'accent glacial des paroles des trappistes : « Frère, il faut mourir. » Oui,

frère, il faut mourir. Voilà ce que son cœur, éteint et jaloux encore, dit sans cesse au cœur de son amante. Non, je ne connais pas de plus solennel et de plus douloureux poème que cette mort trop lente du cœur d'Héloïse. C'est en vain qu'elle y appuie le livre de prières et qu'elle couronne sa pensée des épines sanglantes du Christ, son nouveau maître; c'est en vain qu'Abeilard creuse chaque jour la fosse de plus en plus profonde : le cœur ne veut pas mourir, il brûle sous les glaces de l'âge, il bat sous le linceul, il fait tressaillir leurs ossements de siècle en siècle. Doit-on s'étonner que la légende ait dit : « Lorsque la morte fut apportée à cette tombe qu'on venait d'ouvrir, son mari, qui bien des jours avant elle avait cessé de vivre, éleva les bras pour la recevoir, et les ferma en la tenant embrassée. » Si jamais Dieu a permis un miracle, peut-on ne pas croire à celui-là? Quelle femme en ce monde fut si digne, après un veuvage si long, d'être embrassée dans la tombe par celui qui l'attendait à ce sombre et dernier rendez-vous?

*
* *

Pour arriver à connaître la femme, il faut les avoir étudiées toutes; il faut avoir voyagé, avec le fil d'Ariane, dans ces labyrinthes charmants, où si peu de philosophes se retrouvent. Diogène cherchait un homme; le romancier cherche une femme, car, lorsqu'il a trouvé une femme, il a trouvé son roman. Mais combien peu de vraies femmes et combien peu de vrais romans!



Les filles d'Ève, il les faut connaître au bon moment, — à l'heure où elles agitent les branches savoureuses de l'arbre de la science, — à l'heure où elles s'enfuient effrayées et repentantes, mais avec un divin sourire d'amour, consolées des orages de la passion par les joies amères du souvenir.



La vie ne commence bien que le jour où l'on approche ses lèvres du vin et de la femme. Un baiser sous la treille quand la grappe jaunit, voilà à certains jours toute la science humaine.



Dieu a dit aux hommes : « Les coteaux sont couverts de vignes, les femmes sont pleines de roses, les oiseaux chantent dans les bois : écoutez, moissonnez, vendangez. » Aux femmes Dieu a dit : « Laissez cueillir les roses, elles reflleuriront sans cesse. » Et les femmes ont toujours suivi la parole de Dieu.



Le tiers des femmes se donne pour de l'argent, le second tiers pour de l'amour, le dernier tiers pour rien. — Celles-là sont les plus faciles.



Dans les affaires d'amour, la griffe du diable se trouve toujours à côté du doigt de Dieu.

*
* *

On ne donne qu'aux pauvres. Que voulez-vous que fasse une femme pour un homme qui demande au lieu de prendre?

*
* *

Si j'étais femme et qu'on me chantât des sérénades pour me demander le trésor de mon cœur, sur toute la somme je ne donnerais qu'un sou, comme aux joueurs d'orgue.

*
* *

Quel mot d'un rustre qui est mon voisin quand j'habite la montagne : « Je suis aussi content que si je battais ma femme et que si j'avais bu dix bouteilles de vin. » Aussi sa femme dit de lui : « S'il y avait une fontaine de passions, il irait y boire. »

*
* *

Les roses de l'amour ont des épines dans notre cœur.

*
* *

Quand nous voulons regarder la mort, l'amour nous éblouit.

*
* *

Il y a sept péchés capitaux pour les sept jours de la semaine. La femme est le huitième péché capital.

AVENTURES SENTIMENTALES

DE SYLVIA, OLYMPE ET LÉONTINE

Demoiselles légères

AVEC M. LÉON ***

RACONTÉES PAR LE HÉROS DESDITES AVENTURES

Mon ami Léon*** dit qu'il a trop d'esprit pour écrire. Toutefois, sans y penser, il a barbouillé dans son temps quelques rames de papier sous prétexte de conter ses péchés de jeunesse. Mais il s'est bientôt aperçu que son histoire était l'histoire de tout le monde. Il a jeté sa plume à d'autres pour vivre un peu plus. C'est un sage qui fait de la folie. Parmi ses premières ébauches, j'ai remarqué ces portraits de femmes légères et très-légères, dans ce roman qui n'a ni commencement ni fin. Tournez la page.

I

LES YEUX NOIRS ET LES BLANCHES ÉPAULES

J'avais depuis la veille — ni plus ni moins — une charmante maîtresse qui m'était venue je ne sais trop pourquoi — je ne sais encore comment. — Elle devait... la langue a failli me fourcher, — ne vous offensez pas d'un peu de gaieté, madame, ou bien tournez le feuillet. Ceci est une chaîne de folles aventures qui dansent et qui chantent comme de belles filles éperdues dans les enivrements du bal de l'Opéra; toutefois la volupté n'a pas étouffé le dernier battement de cœur; — c'est un tableau vénitien où les galanteries s'ébattent gaiement sur le premier plan; mais çà et là, dans les lointains, l'âme découvre quelque échappée attrayante; — ce sont de gaies chansons qui vont mieux à l'esprit qu'au cœur; pourtant, par intervalle, entre les couplets, le cœur en écoute l'écho attendri.

Ma maîtresse devait donc venir voir lever l'aurore dans mon palais : — deux chambres dans le chemin du ciel, mais avec des fenêtres fleuries et d'admirables coups d'œil, comme des cheminées, des ar-

bres, des clochers, des passants, et, par-dessus tout, la montagne de Montmartre, entêtée de ses moulins à vent. Sylvia (son parrain l'appelait Alexandrine, mais depuis ses premières amours elle s'était baptisée à son gré), Sylvia donc m'avait quitté le matin toute sautillante et tout égayée par les ivresses de notre amour. Je ne l'avais laissée partir qu'à regret. « Ne me faites pas trop attendre, Sylvia! — A huit heures je serai là; ayez donc des oranges pour apaiser mes lèvres. » Et là-dessus un malin sourire. Je lui avais baisé les cheveux, et elle s'était envolée.

Avant sept heures j'attisai mon feu. J'avais, suivant ma coutume, passé ma journée à ne rien faire. J'étais sorti pour me distraire et j'avais perdu mon temps. Je fus enchanté de me retrouver au coin du feu, dans l'attente amoureuse, tisonnant dans l'âtre les bûches enflammées, tisonnant dans mon cœur les désirs qui s'allumaient. Je n'avais point oublié les oranges: une belle demi-douzaine était éparpillée sur ma cheminée.

— La gourmande! me disais-je, elle est bien capable de donner aux oranges son premier coup de dents; après tout, ce péché-là promet beaucoup. D'ailleurs, je lui pardonne tous les péchés commis et à commettre, en faveur de ses yeux noirs et de ses blanches épaules.

J'entendis sonner huit heures à toutes les horloges d'alentour.

— Voilà, dis-je, le plus aimable carillon du monde.

Hélas! à neuf heures je n'en disais pas autant: au lieu de me chanter l'amour, chaque horloge alors me tintait l'air d'une épigramme. J'avais beau écouter de

toutes mes oreilles, de celles de l'âme comme des autres, je n'entendais pas venir la folle Sylvia.

— Où êtes-vous, Sylvia? — où es-tu, paresseuse? Si je savais où aller te chercher!

Et, tout en devisant ainsi avec moi-même, je sentais venir l'amour. Jusque-là je n'avais aimé Sylvia que du bout des lèvres, je commençais à l'aimer de tout mon cœur. J'oubliais ses dehors de grisette et son esprit de hasard. Je ne me rappelais plus déjà que sa verdeur attrayante, sa jeunesse épanouie, sa voix si gaie, que j'avais écoutée comme de la musique en dépit de son babil, enfin ses blanches épaules et ses yeux noirs. — Ah! Sylvia! m'écriai-je en ouvrant les bras.

II

MA VOISINE

J'avais remis du bois au feu. Je m'amusais à écor-
nifler une grenade, quand j'entendis un bruit étouffé
dans l'escalier. Je me levai tout palpitant, et je courus
ouvrir ma porte. — Hélas! c'était une voisine. — Dieu
et l'amour vous gardent d'une pareille voisine! Le pro-
verbe a beau dire : je jure de ne jamais boire à cette
fontaine-là. Ma voisine était une vertu à moustaches;
aussi les jolis péchés et ma voisine ne s'entendaient pas

du tout. Je rentrai en me moquant de mon cœur, qui m'avait trompé, et je pris un livre dans ma bibliothèque pour m'étourdir un peu dans l'attente. C'était saint Augustin, le grand poète des rêveurs, qui confesse avec tant de charme comment il a déchiré sa robe d'innocence aux buissons de la route. Mais qu'avais-je affaire à saint Augustin? J'avais vingt ans, et toutes les éloquences du monde ne valent pas un péché de cet âge d'or. Quand mon cœur n'aura plus rien à faire, je lirai le grand saint avec fruit, je regretterai les égarements de ma jeunesse, et je m'écrierai aussi : « O esclave malheureux et insensé! j'ai fui Dieu, mon maître, et je n'ai suivi que l'ombre! » En attendant, j'en crois moi-même, je ferai fleurir et reflourir la gaieté; le bon Dieu ne nous a pas mis seulement sur la terre pour regarder le ciel.

III

LE BILLET DOUX

Donc je lisais sans fruit, cherchant à me distraire, laissant voltiger mon âme tantôt vers l'ombre de Sylvia, tantôt sur la poésie presque austère, presque amoureuse, du pécheur repentant; j'écoutais encore avec angoisse les bruits divers de l'escalier, j'écoutais toujours en vain. « Sylvia, vous vous êtes donc détournée de votre

chemin? que dis-je? de votre chemin, c'est seulement de mon chemin que vous vous êtes détournée, ô ma folâtre maîtresse! car le vôtre est partout; vous êtes une fille des passions, et tous les chemins vont là. »

Enfin, dévoré par les feux de l'attente amoureuse, je pris ma canne et je descendis pour jeter au vent toute ma colère, songeant qu'à coup sûr, au retour de ma promenade, Sylvia serait en mon gîte. Quoiqu'il fût assez mauvais temps, je me promenai avec courage durant plus d'une heure, supportant avec héroïsme les éclaboussures des carrosses et des courtisanes. Je revins au logis vers minuit. Hélas! ma clef pendait à son clou, dans la hutte du portier.

— Êtes-vous bien sûr que Sylvia ne soit pas venue?

— Absente, monsieur.

Ah! que n'était-elle absente de mon cœur!

— A propos! reprit le portier en déposant sa gazette, une belle dame vous a écrit tout à l'heure ce billet. Elle paraissait bien désolée de ne pas vous voir; lisez plutôt.

Je saisis le billet et je lus ceci :

*Madame Olympe de La Roche prie M*** de passer chez elle, rue de Bréda, n° 15, fût-il plus de minuit : on l'attend.*

Je réfléchis un instant.

— Voyons donc le mot de l'énigme, dis-je.

Et je sortis.

— Faudra-t-il vous attendre? me demanda le portier.

— Non, répondis-je d'un air quasi fanfaron.

Paris devenait presque désert, les grands bruits s'apaisaient, les mille yeux se fermaient peu à peu ; au travers des nuages rapides la lune jetait à mes pieds un pâle sillon de lumière. J'arrivai bientôt rue de Bréda. Comme je lorgnais les numéros, une femme s'approcha de moi, et, d'une voix aimable :

— N'est-ce pas vous qui êtes M***?

— Oui, madame, je suis M***, pour vous servir.

— Veuillez me suivre, monsieur.

— Y va-t-il de ma tête?

— Oui, monsieur.

Et au clair de la lune je regardais la figure de la dame. Et, en vérité, je n'étais pas fâché de regarder cette figure-là. Olympe frappa, nous franchîmes bientôt le seuil d'un appartement bizarre. Elle me fit asseoir dans un petit boudoir d'assez mauvais goût, où je remarquai, du premier regard, des images profanes et sacrées : à côté d'un bénitier de buis admirablement sculpté, presque au-dessous d'un Christ d'ébène dont l'aspect seul devait attendrir les plus rebelles, une petite Pompadour en grand déshabillé s'avançait fièrement sur un piédestal, avec un sourire à la fois provocant et langoureux.

— Voilà l'histoire à venir, pensai-je ; un soir, lasse de pécher, car on se lasse du péché comme de la vertu, elle tombera agenouillée au pied de ce Christ miséricordieux, elle ressaisira, pour un instant, les jours les plus tendres et les plus chastes de l'adolescence, elle sacrifiera à son repentir la belle marquise qui est l'image de toute sa jeunesse, elle versera des larmes

amères et rafraîchissantes dans ce bénitier desséché par un souffle de l'enfer. En attendant...

Elle venait, après un instant d'absence, de s'asseoir en face de moi, sur une petite chaise à dossier gothique. Nous nous regardâmes avec surprise (il était plus de minuit, et nous nous regardions pour la première fois). Un sourire traversa mon regard ; ce sourire disait à la belle : *Beau masque, je te connais!* Comme elle voulait lutter ou faire semblant (toutes les femmes font semblant), elle répondit par un sourire presque dédaigneux, qui voulait dire *Peut-être*. Je lui saisis galamment la main, elle la retira doucement, — après un baiser toutefois, — et me dit avec un soupir :

— Avant tout, monsieur, il faut que vous sachiez pourquoi vous êtes ici.

— Qu'importe par quel chemin je viens à vous, pourvu que j'arrive?

Elle sourit.

— Prenez garde d'aller trop vite, dit-elle, vous vous casseriez le cou.

— On ne se casse pas le cou dans un chemin jonché de roses, comme dirait votre coiffeur.

Et je voulus me mettre en campagne.

— Enfant! me dit-elle avec un charmant sourire, je vous avais dit de faire silence. Si vous n'êtes pas raisonnable, j'appellerai mes gens tout de suite.

Elle eût été bien attrapée si je lui avais dit : Eh bien, madame, appelez!

IV

OU MADAME OLYMPE DE LA ROCHE RACONTE UNE HISTOIRE
D'AMOUR, POUR EN PRÉPARER UNE AUTRE

— Donc aujourd'hui j'ai perdu mon amant, et par contre-coup, monsieur, vous avez perdu votre maîtresse. Vous allez me dire que nous n'avons rien perdu : nous serons peut-être du même avis. Voilà comment l'aventure s'est passée; je raconte mot à mot : Sylvia est venue me voir ce matin; elle était ennuyée de coiffer les belles dames, — ceci n'est point une métaphore; — elle languissait dans l'ombre de la boutique, elle voulait un peu de soleil, le soleil du concert Musard ou de l'Opéra. Comme elle se plaignait de vous, mon amant survint, et j'eus beau faire, il me fallut consentir aux caprices de monsieur et de mademoiselle, c'est-à-dire à aller de compagnie au concert Musard. Une fois au concert, mademoiselle Sylvia écouta avec ardeur la musique de Strauss et les propos de mon amant. Moi, je cachai mon dépit, ne sachant que faire pour empêcher cela, espérant que l'obstacle viendrait à mon secours. Sylvia est plus belle que moi par les épaules; elle a de vilains pieds, mais mon amant ne voyait que les épaules. Je vous jure que le concert n'était pas dans mon cœur. Vit-on jamais un petit serpent comme Sylvia? vous ou-

blier si vite! ah! le petit monstre! Mais ce n'était pas vous qu'elle punissait. Nous primes des glaces, et, tout en prenant des glaces, les pieds jouaient le sentiment d'une belle façon; je n'ai jamais compris ce plaisir-là. Mes pieds furent de la partie, un combat sérieux s'engagea; voyez plutôt mes brodequins. Mais je me dépêche d'arriver à la catastrophe. A la porte du concert, mon amant fit avancer son coupé pour nous reconduire. — On ne sait jamais où l'on va; ainsi le traître nous mena à son logis, — tout là-bas rue de la Madeleine. J'eus beau me récrier, il fallut passer par là; la volage Sylvia se résignait à tout de bonne grâce, en vérité. Quand le coupé s'arrêta, mon amant me dit que nous allions souper chez lui; quand celui-là parle, il faut écouter; quand il veut, il faut vouloir, même quand on n'est pas sa maîtresse. Nous sortîmes donc du coupé pour monter son escalier. Il marchait en avant, Sylvia le suivait, et je suivais Sylvia. Il s'arrêta à sa porte, l'ouvrit d'un air empressé, et, prenant la main de Sylvia : « Madame, veuillez entrer. » A peine eut-elle dépassé le seuil qu'il la suivit comme son ombre et me ferma la porte au nez le plus joliment du monde. Je frappai avec colère; pour toute réponse, j'entendis un bruyant éclat de rire. J'appelai avec rage, l'infâme se mit à chanter, et à chanter faux. Que faire? Je n'avais qu'un moyen de sortir de là avec esprit : c'était de m'en aller.

Dès que je fus dans la rue, j'entendis ouvrir une fenêtre, et mon amant me dit à peu près ces paroles : « On doit un conseil à l'infortune : je vous conseille donc, ma chère, d'aller rue Saint-Georges, chez

M. Léon ***; vous lui direz qu'il n'attende pas plus longtemps la belle Sylvia, et vous ferez comme le roi quand il n'avait plus de ministres, vous reconstituerez un cabinet. » Je levai la tête. « Mon cher, lui dis-je en cachant mal mon dépit, je n'avais pas besoin de votre conseil pour aller rue Saint-Georges. — Que Dieu vous y conduise, ma belle. » La fenêtre se referma. Les hommes ne valent pas le diable; heureusement les femmes ne valent guère mieux.

J'allai donc rue Saint-Georges, bien décidée à guérir mon cœur par l'amour et non par la haine. Mais, hélas! vous veniez de sortir; j'eus l'idée de demander votre clef et de vous attendre. C'était un mauvais jeu. — Ne m'interrompez pas; — j'ai mieux aimé vous prier de venir ici. — Finissez donc! — Vous voilà venu, vous savez l'histoire : s'il vous plaît de vous en aller, vous êtes libre; — ne chiffonnez pas mes manchettes, je vous en prie. Que dites-vous de l'histoire?

V

OÙ L'AUTRE HISTOIRE COMMENCE PRESQUE

J'avais du dépit, car j'aimais Sylvia; le dépit était au cœur; et, comme mon cœur n'était pour rien dans cette autre aventure qui se passait avec Olympe de La Roche, Olympe de La Roche ne vit pas mon dépit.

— Eh bien, dis-je avec nonchalance, l'histoire commence bien, j'espère qu'elle ne finira pas plus mal. — Vous avez des cheveux magnifiques, madame.

— Vous croyez, monsieur? — N'est-ce pas que cette petite Sylvia n'a pas le sens commun? elle a pris dans l'amour un train express qui la mènera dans un mauvais chemin.

— N'en parlons plus, madame (mon cœur parlait d'elle malgré moi). Défaites donc votre mantelet, — si vous n'êtes pas bossue.

Olympe laissa tomber le mantelet sans trop de résistance. Elle était faite à merveille, et, puisque je suis sur le chapitre de ses grâces, je vais vous dire à quelle beauté j'avais affaire.

Olympe de La Roche (pseudonyme qui cachait un nom vulgaire) était une de ces lionnes plus ou moins affamées qui ont un calendrier pour se rappeler les noms dont elles s'affublent, les noms de leurs amants, et les rendez-vous qu'elles accordent. Ces lionnes-là viennent de je ne sais où, et vont au même endroit. On ne les voit pas venir, on ne les voit pas s'en aller : elles apparaissent et elles disparaissent. Elles descendent en ligne plus ou moins droite d'un portier, d'une danseuse et d'un maître d'école (celles-ci sont les fruits de la science). Elles jettent durant dix ans à peu près leur éclat à tous les yeux. Elles finissent tantôt par se faire veuves, tantôt par un mariage, tantôt elles finissent plus mal encore. J'en connais même qui arrivent à la dévotion; ces dernières ont

imité les bateliers, qui tournent le dos à l'endroit où ils veulent aborder.

Olympe de La Roche (après tout, comme disait Arlequin, si Adam s'était avisé d'acheter une charge de secrétaire du roi, celle-là serait noble tout comme une autre) était une lionne de second ordre. Elle n'était pas tout à fait belle, mais elle avait tous les accessoires de la beauté : de jolis sourires roses ou bleus selon la circonstance ; de charmants regards, brûlants ou languoureux selon les aventures. Sa figure était faite par l'amour, mais déparée par le diable. Les joues étaient un peu trop maquillées ; la bouche manquait de charme ; le front accusait trente ans. Malgré tout cela, cette figure attirait beaucoup, surtout par je ne sais quoi de passionné, de violent, de ténébreux et d'inferral.

Je vous ai décrit Olympe par l'âme et par le corps. C'était donc une quasi belle femme de trente ans, qui vivait dans le péché, avec le péché et par le péché. A ma place, dites-moi, lecteur mon ami, qu'auriez-vous fait ?

VI

CE QUE JE NE FIS PAS

— Finissez donc ! reprit Olympe.

Je ne l'avais pas encore touchée du bout des lèvres

— Je n'ai pas commencé, dis-je gravement.

Je ne sais plus comment cela se fit, mais elle se trouva, tout en se débattant, à côté de moi sur le divan.

— Monsieur, dit-elle avec dignité, vous vous méprenez étrangement ; sachez...

— Je ne veux rien savoir de plus, madame.

Je me levai et je pris mon chapeau.

— Où allez-vous, monsieur ?

— Je ne sais, madame, mais je m'en vais.

— Mais, monsieur...

— Adieu, madame.

— Écoutez, monsieur, de grâce ! vous allez me perdre...

— Vous me faites beaucoup d'honneur, madame.

— Il est près de deux heures, le portier est couché ; si vous l'éveillez, je suis perdue dans la maison.

Je revins à elle.

— Eh bien, madame, comment allons-nous faire ?

Elle vit bien que je n'étais pas très-amoureux d'elle. Elle se leva avec dépit.

— Quand il fera jour, monsieur, nous irons ensemble ressaisir nos infidèles ; en attendant, reposez-vous ici, dans ce boudoir, moi j'irai me coucher un peu. — Bonsoir, monsieur.

— Bonne nuit, madame.

— Il est poli ! dit-elle entre ses dents.

Elle sortit, et au même instant la porte de sa chambre à coucher se referma brusquement sur elle.

A coup sûr, me dis-je, elle fait beaucoup trop de

tapage pour avoir envie de tirer les verrous. J'allumai un cigare et je fis de la fumée.

— Ah! Sylvia! Sylvia! m'écriai-je en soupirant, que n'es-tu venue ce soir quand mon cœur t'attendait, ô Sylvia!

Je me rejetai sur le divan et je vis flotter sous mes yeux, à travers les blonds nuages de fumée, les images contrastantes d'Olympe et de Sylvia. Au bout d'une demi-heure, comme la bougie fut près de s'éteindre, et comme j'aime beaucoup à voir clair quand je n'ai rien à faire, je me levai, je pris le flambeau et j'allai vers la chambre à coucher de madame Olympe de La Roche. J'ouvris la porte sans bruit et j'avançai à pas de loup vers le lit.

VII

OLYMPE FAISAIT SEMBLANT DE DORMIR

C'était un lit de bois de rose incrusté, à demi caché sous une courtine de soie des Indes. La belle était couchée et faisait semblant de dormir. A mon approche, un sourire presque invisible anima ses lèvres, un petit sourire moqueur qui disait : « Voyez-vous, le voilà qui vient me surprendre quand je suis sans défense. » Son peigne était tombé et sa chevelure s'é-

parpillait abondamment sur un bel oreiller garni. J'avoue que la dormeuse, qui dormait pour rire, était des plus attrayantes; aussi je la baisai sur le cou, malgré ma demi-religion pour Sylvia. Elle ne jugea pas à propos de s'éveiller; elle s'agita; elle respira avec quelque peine et sortit son bras du lit. Vous comprenez bien que le bras était des plus blancs et des mieux modelés. Mais je vis surtout l'épaule, à demi voilée par un flot de mousseline; cette épaule coquette eut beau faire, elle ne me fit pas oublier celles de Sylvia.

La belle dormeuse avait un magnifique corsage garni avec un luxe inouï; dans mon enthousiasme pour les chefs-d'œuvre, — les chefs-d'œuvre de l'art, bien entendu, — j'y surpris ma main, qui m'eût à coup sûr joué un mauvais jeu si à cet instant mon regard, détourné par un miaulement de chat, n'eût découvert sur le bras du fauteuil où je m'appuyais une pointe de dentelles que la volage Sylvia nouait à son cou avant de mettre son châle les jours de grand soleil, dans la crainte que le hâle ne mordit ce cou si blanc. Et tout aussitôt ma main se détourna, comme mon regard, pour saisir cette dentelle. Je l'appuyai sur mes lèvres émues et sur mon cœur palpitant; je poussai un profond soupir, et je murmurai, en oubliant sans doute que la dormeuse ne dormait pas :

— O Sylvia! tu m'as blessé au cœur!

VIII

LAMENTATION

Je pris la petite lampe d'Olympe et je m'en retournai dans le boudoir pour dévorer ma peine en secret et en silence.

— Sylvia ! Sylvia ! qu'avez-vous fait ? je vous aimais avec la tendresse d'un enfant, avec les sauvages ardeurs de mes vingt ans. Ingrate ! je t'aimais par les yeux et par le cœur ; j'aurais cueilli pour un regard de toi toutes les fleurs de ma jardinière et de ma fenêtre, j'aurais dépensé mon dernier écu pour t'acheter un bouquet ! M'as-tu demandé deux fois un chapeau et des brodequins ? Ne suis-je pas allé hier au Mont-de-Piété ? Aujourd'hui n'ai-je pas vendu la reconnaissance ?

Je ne versais pas de larmes durant ce monologue de mon esprit, ou plutôt de mon cœur ; mais, hélas ! est-ce qu'on ne pleure pas sans répandre de pleurs ?

Enfin, à force de me désoler et de m'agiter, je m'endormis sur le divan. Naturellement je ne rêvai point de Sylvia ; un songe des plus gais me transporta au bois de Boulogne sur un beau cheval de je ne sais quel pays. Et dans le bois de Boulogne je me mis à poursuivre une belle amazone que je n'ai jamais vue et

que je ne verrai jamais. N'était-ce point l'image du bonheur?

IX

OU LA VERTU VA-T-ELLE SE NICHER!

Un beau rayon de soleil m'éveilla vers neuf heures et demie. Je fus très-étonné d'abord de me voir si mal couché et si bien vêtu. Le souvenir me revint bientôt. Je sortis du boudoir, et, sans me faire annoncer, j'entrai soudainement dans la chambre de madame Olympe de La Roche. Je surpris la belle dans un galant déshabillé. Elle était assise sur le bord du lit et elle chaussait ses pantoufles, de jolies pantoufles de soie blanche. La femme la plus vulgaire est une divinité quand elle se chausse, surtout dans le demi-jour d'une chambre à coucher. En me voyant : « Voulez-vous, me dit-elle d'une voix aigre-douce, aller chercher mon chapeau dans le boudoir? Ne revenez pas trop vite, s'il vous plaît. » J'ai coutume de consoler les femmes dans toutes les adversités; aussi je dis à la pauvre Olympe : « Comme vous avez de jolis pieds, madame! » Elle leva un front superbe, et, comme une reine, elle laissa tomber ces mots : « Je ne vous demande pas l'aumône, monsieur, je vous demande mon chapeau. » Je ne

trouvai rien à répliquer; je compris qu'entre nous deux il n'y avait plus de bon que le silence. J'allai lui chercher son chapeau. A mon retour, elle était devant le miroir de la cheminée, et elle peignait ses grands cheveux. « Je suis prête, me dit-elle; faites venir une voiture, et nous irons ensemble là-bas voir nos amoureux, qui ont peut-être vécu cette nuit comme chiens et chats, car je dois à la vérité de dire que, s'ils sont ensemble, ce n'est pas leur faute. »

J'obéis, curieux et jaloux. La belle ne me fit pas longtemps attendre dans la voiture. Elle se jeta dans un coin et fit semblant d'être distraite; nous arrivâmes tous deux, sains et saufs, rue de la Madeleine, au logis de l'amant. Dans l'escalier, mon cœur battait avec violence; je m'imaginais déjà voir Sylvia, le rouge au front. Qu'allait-elle me dire? et qu'allais-je dire? Fallait-il donner des coups de canne ou proposer des coups d'épée? Je sonnai vivement.

— Qui est-ce qui est là? cria une voix des plus sonores.

— M. Léon***, répondis-je avec force.

On ouvrit. En voyant à ma suite la belle Olympe, on eut, je crois, l'envie de repousser la porte; mais on réprima son dépit et on nous pria d'entrer. Olympe entra comme une lionne, la tête levée, l'œil étincelant; moi, je m'inclinai légèrement, craignant de faire le bravache, mais pourtant avec fierté. Une femme se jeta à mon cou avec un cri déchirant. C'était Sylvia.

— Sylvia! m'écriai-je avec une joie mal déguisée.

Et je l'appuyai violemment sur mon cœur, avec un mouvement de colère et d'amour. Mais, au même in-

stant, songeant qu'elle était sans doute infidèle, je la repoussai tout irrité.

— Quoi! lui dis-je avec un sourire de pitié, vous avez la lâcheté de revenir!

Elle se laissa tomber sur un fauteuil avec désespoir. L'amant d'Olympe vint à moi : c'était un garçon de bonne mine et de belle allure.

— Monsieur, me dit-il en regardant Sylvia, consolez-vous et consolez-la; vous n'avez rien perdu ni l'un ni l'autre. Mademoiselle Sylvia est une vertu qui appelle le prix Montyon. Vous voyez cette bergère, c'est là qu'elle a passé la nuit à pleurer. Que votre cœur soit réjoui! Si j'avais une pareille maîtresse, je ne l'aimerais qu'à genoux.

Je pris les mains de Sylvia, je la remis sur mon cœur, et l'embrassai, d'abord pour cacher mon émotion, ensuite pour l'embrasser.

Je me retournai vers l'amant d'Olympe.

— Monsieur, lui dis-je à mon tour, madame de La Roche est tout à fait le pendant de Sylvia; j'ai passé la nuit chez elle, mais comment ai-je passé la nuit? à m'ennuyer sur un divan.

Sylvia me baisa la main. Olympe me lança un regard foudroyant, qui me fit comprendre les vengeances espagnoles.

— Ma foi, dit son amant, je suis sûr qu'elle s'est plus ennuyée que vous.

Elle frappait du pied sur le tapis.

— Elle a voulu, reprit-il, préparer une petite comédie de sa façon, et elle a joué le rôle ridicule.

La belle Olympe, ne pouvant comprimer sa colère, qui durait depuis assez longtemps, s'élança tout agitée vers son amant et lui voulut arracher les yeux. Il la repoussa sans trop s'émouvoir, et lui jeta au nez quelques insultes vulgaires. Sterne conseille aux spectateurs de ces scènes de la vie domestique de feindre tout d'un coup un violent mal de dent; moi, qui ai par-ci par-là, tout autant d'esprit que Sterne, je m'en allai avec Sylvia. Une fois dehors, elle me dit en soupirant :

— Est-ce bien vrai, monsieur, que vous avez passé la nuit sur le divan?

Je la rassurai par un regard amoureux.

— C'est une horrible femme! reprit-elle en s'appuyant sur moi; elle m'a emmenée malgré moi chez son amant dans le dessein de nous perdre vous et moi, moi avec son amant, vous avec elle. Ils vont se battre comme des tigres pendant une heure.

— Après quoi, dis-je avec inspiration, ils iront déjeuner au petit moulin rouge et se promener au bois, s'il leur reste un louis.

— Et nous? me demanda Sylvia avec un charmant sourire, si nous allions réparer le temps perdu?

X

COMMENT SE VENGEANT LES FEMMES

Mais, le surlendemain, Sylvia ne revint pas. Après l'avoir attendue jusqu'à onze heures, je courus au logis d'Olympe. Elle vint m'ouvrir, tout enveloppée dans sa robe de chambre.

— Ah! c'est vous? dit-elle avec un peu de moquerie.

— Oui, madame. Vous savez pourquoi je viens?

— En vérité, monsieur, je n'en sais rien.

En même temps, elle me voulut fermer la porte au nez.

— Un instant, madame, s'il vous plaît! Je viens chercher Sylvia, et je ne m'en irai pas sans elle.

Elle éclata de rire.

— Quoi! déjà! dit-elle en me raillant; la voilà donc encore perdue, cette fidèle Sylvia?

— Vous le savez bien, madame, et vous allez me dire où elle est.

— Sans doute au concert Musard. Bonsoir, monsieur.

Elle voulut encore fermer la porte. Je lui saisis la main avec violence.

— Madame, où est Sylvia?

Elle me regarda avec un royal dédain.

— Écoutez, me dit-elle, j'ai pitié de vos tourments ; je ne sais où est Sylvia à cette heure ; mais je sais que demain, vers midi, elle passera aux Champs-Élysées dans la calèche d'un amoureux vénérable. Bonne nuit, monsieur ; à demain !

Au même instant la porte se ferma. J'étais pourpre de colère.

— J'oubliais de vous dire, me cria Olympe par le trou de la serrure, que Sylvia s'est apprivoisée moyennant un collier de perles de six sous.

Je voulais briser la porte, je me contentai de déchirer mon gant entre mes dents.

Je retournai chez moi, je me couchai, et je finis par m'endormir. Le lendemain, avant onze heures, je battais la campagne dans les Champs-Élysées. Je regardais passer toutes les voitures avec fureur. Un peu avant la nuit j'entrevis enfin l'adorable figure de Sylvia. Elle était mise comme une duchesse de théâtre ; je remarquai sur la blancheur de son cou le collier dont m'avait parlé Olympe. Elle était à côté d'un diplomate bien connu ; elle souriait à ses galanteries, du bout des lèvres, il est vrai. J'étais indigné. Je songai à m'élancer vers elle, à la saisir par ses beaux cheveux et à la trainer dans la poussière. Mais la calèche passa comme le vent.

XI

AUTRE FEMME, AUTRE VENGEANCE

Je repris lentement le chemin du Palais-Royal, où je devais dîner avec mes amis, n'ayant plus d'autre désir que celui de rencontrer une autre maîtresse sur mes pas. Mais c'est avant d'avoir perdu sa maîtresse qu'il faut en chercher une autre : beaucoup de femmes ne viennent à vous que pour détrôner les majestés régnantes; et puis la Destinée, qui passe son temps à nous contrarier, détourne toutes les femmes de notre passage quand nous tendons les bras avec amour. Ne cherchez jamais une femme pour la trouver; l'Amour est comme la Fortune, il aime à s'asseoir à notre porte; l'imprévu est son premier ministre.

Le dîner fut des plus gais en dépit de mes soucis amoureux. Mes amis voulurent m'entraîner à l'Opéra pour voir des jambes qui débutaient. Je refusai, et vers neuf heures je rentrai chez moi en regrettant et en maudissant Sylvia.

Le portier m'apprit, à mon grand étonnement, qu'une dame inconnue avait demandé ma clef pour m'attendre chez moi. Quelle était cette dame? Vous devinez : madame Olympe de La Roche.

— Eh bien ! me dit-elle avec un charmant sourire, vous l'avez vue ? voulez-vous la voir demain ?

— Jamais ! dis-je avec dépit.

Ce soir-là Olympe était plus belle que jamais.

— Allons, allons, dis-je en m'asseyant près d'elle, le serpent finira par me fasciner et m'enlacer. Le bon Dieu a commencé la femme, mais le serpent l'a finie. Savez-vous, madame, que vous jouez de malheur ?

Elle était sûre de vaincre ; elle me regarda langoureusement, elle laissa tomber sur mon cœur son front, comme s'il rougissait, et sa bouche ardente souffla sur moi tous les mauvais désirs.

Je voulus lutter encore.

— Pourquoi tant d'acharnement, madame ?

— Pour un seul baiser.

Je lui baisai les cheveux.

— Est-ce là tout, dites-moi ?

Elle se leva, s'éloigna de moi, et regarda la fenêtre d'un œil égaré. Je fus assez impoli pour ouvrir la croisée et pour dire à Olympe :

— Allez, madame, si cela vous amuse.

Son regard fut si douloureux, que j'en eus le cœur ému ; je courus à elle, et, en vérité, il était temps : elle se serait précipitée le plus bêtement du monde. Je la ramenai au fond de la chambre en la pressant sur mon cœur. Elle pleurait ; je pris ses larmes sur mes lèvres comme de la rosée ; et, dès cet instant, je lui parlai et la regardai avec la voix et les regards de l'âme. J'étais vaincu à tel point, que je ne savais plus que l'embrasser. Maintenant parlez-moi de la religion du

cœur ! Le cœur amoureux est un labyrinthe ; on n'y saisit le fil d'Ariane que lorsque l'amour est parti.

XII

LA CONFESSION

Après un silence :

— Olympe, dites-moi toute la vérité.

— La vérité, mon charmant amoureux, c'est que je t'aime par-dessus tout.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ? est-ce que je le sais ? Je me souviens seulement que, jeudi passé, j'étais à côté de la belle Sylvia, à l'Opéra-Comique ; tu comprends tout de suite que j'eusse voulu être à côté de toi. L'amour me prit par la jalousie : n'est-on pas jaloux avant et après l'amour ? Tu ne m'as pas vue, fat ! et pourtant que d'œil-lades idolâtres j'ai brûlées pour toi ! Je connaissais Sylvia de longue date. A mes débuts à la Gaité (j'ai débuté vingt fois de plus mal en plus mal), nous étions du même souper avec Sylvia. — Ah ! quel souper ! On a servi au dessert mademoiselle Anana sous une feuille de vigne. — Or, à l'Opéra-Comique, pendant que tu te

promenais au foyer avec ton ami le Hongrois, je renouai avec Sylvia, dans le seul dessein de te prendre dans le même nœud, et — m'y voilà prise. — Le lendemain, Sylvia, qui s'ennuyait de faire matin et soir le chemin de sa boutique, vint me voir en passant; il faut dire qu'elle se détourna un peu, car de la rue Saint-Georges à la rue Vivienne, on ne passe guère par mon antre; mais il faut dire aussi que j'avais parlé la veille de princes russes et de rois tartares qui donnaient des louis et des bijoux en veux-tu en voilà. En attendant ces messieurs, nous allâmes au concert Musard; j'avais un ami de rencontre qui nous emmena chez lui. Sylvia, qui parlait bien un peu de vous par-ci par-là, semblait pourtant assez bien résignée aux galanteries de notre hôte. Je l'enfermai seule avec lui, sachant bien que la vertu d'une femme n'est jamais en danger; il paraît que la belle Sylvia chantait la même chanson, puisqu'elle vous retourna pure et sans tache. Pardonnez-moi cette mauvaise œuvre, ou plutôt pardonnez-moi mon amour.

Durant quelques secondes, Olympe ne parla plus que du bout des lèvres; je fus sensible à ce langage, et j'y répondis quelque peu.

— J'allai donc chez vous, continua-t-elle. Vous vintes chez moi. Mais ce jour-là vous aviez le cœur blessé au vif; j'eus beau dire et beau faire, l'ombre de Sylvia fut plus forte que moi. Je souffris en silence. Dieu sait avec quelle peine horrible je comprimai ma colère dans mon lit! j'avais du feu dans le cœur, et je ne pouvais l'éteindre sous mes larmes. Je me souviens qu'au mo-

ment où vous m'avez baisé le cou, je retins de toutes mes forces mes sanglots qui m'étouffaient. Vous m'avez mille fois punie; aussi cette nuit-là je jurai de me venger, fût-ce par le crime. Enfin... Mais chut! reprit-elle, ne parlons pas trop haut.

Nos lèvres recommencèrent à babiller tout bas le mieux du monde.

— Dès que vous fûtes sorti, avec Sylvia, de la rue de la Madeleine, il y eut, comme cela devait être, un combat à outrance entre mon amant et moi; ces batailles-là sont presque toujours des agaceries de l'amour, des amorces du plaisir, des caresses violentes. Mais cette fois je ne me laissai point dompter, je sortis victorieuse; je retournai chez moi pour rêver solitairement à ma vengeance. Parmi les bêtes de nos ménageries j'en connais une, le duc de Kasikof, qui, par la grâce de son nom et de ses chevaux, séduit les vertus les plus revêches. Sylvia avait résisté à mon piège en souvenir de vous; mais trouvez-vous, s'il vous plaît, une vertu de la rue Vivienne qui résiste à un diplomate russe qui s'appelle Kasikof? Or mon tentateur écrivit sous ma dictée à la belle Sylvia, et la belle Sylvia ne se fit pas longtemps attendre. — Voilà toute la vérité!

XIII

SYLVIA REPARAIT SUR L'HORIZON

Il était à peu près onze heures et demie du soir quand Olympe eut dit toute la vérité.

Étourdi par ma naissante passion, je me promettais, sur le chapitre de l'amour, de suivre tout simplement l'enchaînement des choses.

— Après tout, me disais-je en moi-même, Olympe vaut bien Sylvia; moins de naïveté peut-être, mais, à coup sûr, plus de passion; moins belle, mais plus attrayante.

J'en étais là de ma rêverie amoureuse, quand on frappa à la porte. Olympe tressaillit et se rapprocha de moi.

— Vais-je ouvrir? lui demandai-je.

— N'ouvrez pas, dit-elle en me suppliant.

— Je suis sûr que c'est mon ami Pierre qui vient chercher mes pistolets.

On frappa encore, cette fois avec un peu de violence. La curiosité l'emporta; Olympe tendit en vain le bras pour me retenir.

J'ouvris. — C'était Sylvia.

— Je savais bien que c'était Sylvia, dit Olympe en désespoir de cause.

Sylvia était pâle comme la mort. Elle s'élança vers Olympe comme une petite furie.

— Que faites-vous ici? lui demanda-t-elle avec colère. Olympe répondit sans se troubler :

..... Mais, à ce qu'il paraît,
Je ne chevauche pas à travers la forêt.

— A merveille! dis-je; voilà la comédie qui continue. Je me promis bien de ne rester sur la scène que comme figurant, et, à ce titre, je m'appuyai avec la plus grande nonchalance sur le rebord de la cheminée.

Sylvia me regarda, et, voyant mon grand air d'insouciance :

— Quoi! vous restez là, planté comme un arbre de la liberté! quoi! vous souffrez cette femme ici! quoi! vous ne la chassez pas!

— Tout beau, tout beau, mademoiselle Sylvia! Ne me rappelez pas qu'il faut mettre quelqu'un à la porte... Mais débrouillez-vous toutes les deux comme il vous plaira.

Olympe se préparait à défendre la place.

— Comment! dit-elle en raillant Sylvia, vos amours sont déjà finis? Dieu merci, vous aurez bientôt épuisé tous les saints du calendrier.

— Osez-vous bien me parler encore! s'écria Sylvia; tenez, voilà vos hardes; coiffez-vous tout de suite et partez à l'instant!

Sylvia avait jeté sur le lit le chapeau d'Olympe.

— Vous me faites pitié, Sylvia! Est-ce qu'il est l'heure de partir, s'il vous plaît? C'est à vous de partir à l'instant. Si par hasard vous n'aviez pas de gîte pour cette nuit, voulez-vous ma clef? Mais vous n'êtes pas si bien abandonnée de Dieu et de l'amour, qu'il ne vous reste un gîte quelque part.

— Des insultes par-dessus le marché!

— Allons donc, Sylvia! n'est-ce pas vous qui vous insultez vous-même?

— Oh! oh! me dis-je, puisqu'elles ne se battent qu'à coups de mauvaises paroles, la bataille durera longtemps.

Je priai Sylvia de se déranger un peu, et j'allumai un cigare à la bougie. Après quoi je retournai froidement et silencieusement à mon poste.

— Mais vous n'avez donc pas de cœur? me dit Sylvia en venant à moi.

Je secouai la tête en signe de doute, et je respirai avec ivresse la fumée du cigare.

Elle se retourna vers Olympe d'un air méprisant :

— Vous n'êtes pas encore partie?

— Ma chère petite, voilà bien des paroles en pure perte, sans compter que je commence à en avoir par-dessus les oreilles.

— Et vous croyez que je vais vous laisser là?

— Tenez, Sylvia, si l'idée de vous en aller vous fait mal au cœur, il y a là-bas une bergère, voyez...

— Vous me poussez à bout...

Sylvia tourna la tête de mon côté. — Ah! vous croyez

que je vais me battre, moi! *nenni*, c'est bon pour elle.

Ce *nenni* m'alla jusqu'au cœur. *Nenni, nenni!* que de fois Sylvia m'avait dit ce mot charmant, qui voulait dire oui et non! Je faillis m'élancer au cou de Sylvia, je me contins pourtant, mais je fis un pas vers elle.

— Enfin, me dit-elle, vous n'êtes pas mort!

— Je ne suis pas mort, répondis-je, mais je vais me coucher. Puisque vous ne vous arrachez pas les cheveux, je ne vous gênerai pas. Je suis trop mal vêtu pour rester plus longtemps exposé aux injures du temps, sans parler des vôtres.

Olympe vint à moi toute rayonnante.

— Vous êtes deux lâches! cria Sylvia en se démenant comme un petit démon: mais ne vous imaginez pas que je vais vous laisser en repos.

Elle dégrafa sa broche et jeta son châle sur le bord du lit.

— Eh bien, Sylvia! qu'allez-vous donc faire?

Elle garda le silence et défit son chapeau, — après le chapeau ce fut la ceinture.

— Sylvia, Sylvia! un philosophe ancien a dit que la pudeur était le sel des femmes.

Sylvia, perdant la tête, saisit Olympe par sa belle chevelure; elle fit un effort diabolique pour la traîner à la porte. Olympe, qui se croyait à l'abri de Sylvia, poussa un cri perçant, se jeta violemment sur sa furieuse rivale, et l'égratigna le mieux du monde.

J'intervins.

Je pris tendrement Olympe sur mon cœur et je l'embrassai avec lenteur pour l'apaiser; après quoi j'en fis

tout autant à Sylvia; après quoi enfin je fus en silence ouvrir la porte, et je les priai toutes deux d'aller ailleurs.

XIV

MADAME TROIS ÉTOILES

Et, comme je ne riais pas du tout, Olympe, jalouse du baiser que j'avais donné à Sylvia, n'espérant plus me séduire, sachant d'ailleurs que j'étais inébranlable dans mes résolutions, Olympe noua ses cheveux. Sylvia la regardait faire avec une joie de petit démon.

— Allons, allons, Sylvia! lui dis-je en faisant vaciller la porte, endossez votre châle et mettez votre chapeau, je n'ai pas le temps d'attendre.

Sylvia tomba du haut de sa joie et m'obéit avec douceur. Je fus touché à cet instant de la jalousie, de la colère et peut-être de l'amour de ces deux belles furies. Olympe et Sylvia s'étaient avancées devant la glace; je les vis si occupées de leurs cheveux, de leur cou, de leurs attraits et de leurs grâces, que je me mis à rire en songeant que déjà la coquetterie avait pris le dessus.

— Mes belles dames, ce n'est pas la peine de vous faire belles aujourd'hui, voilà minuit qui sonne.

Olympe vint à moi, me présenta sa main, et d'une voix soupirante :

— Adieu ! me dit-elle.

Et elle passa sans se plaindre. Toutefois, elle avait encore un pied sur le seuil, — tout à côté du mien, — que déjà elle tourna la tête pour voir si la belle Sylvia la suivait.

Sylvia s'était approchée.

— Je vous remercie, me dit-elle en baissant les yeux et en élevant son front à ma bouche.

A peine eut-elle senti mon baiser, que je sentis une larme sur ma main. Elle suivit silencieusement Olympe. Un soupir du cœur partit avec *elle* ; non pas avec *elles*, vous savez laquelle. J'aurais voulu la rappeler ; mais l'autre !

Je me couchai, moitié souriant, moitié attristé. Je m'endormis du sommeil de Salomon. Vers onze heures du matin, un Auvergnat me remit cette épître, écrite par une main à moi inconnue :

Monsieur,

A cinq heures, dans le passage de l'Opéra, un chapeau gris-de-perle, une robe bleu-de-pervenche, des yeux noir-de-corbeau, enfin un sourire rose-pompon quand vous arriverez.

MADAME TROIS-ÉTOILES.

— Voilà qui est spirituel, dis-je en respirant l'ambre du papier et en regardant le chiffre du cachet. Est-il

probable qu'une femme ait écrit une lettre de trois lignes ! Il ne faut pas désespérer des femmes.

A peine avais-je relu ces trois lignes, qu'un second Auvergnat m'offrit une seconde épître. Je reconnus tout de suite l'écriture de Sylvia :

Mon cher amour,

Est-il possible que tout soit fini entre nous ? je ne puis croire à cela. Sais-tu bien que j'ai passé la nuit à ta porte ? j'irai chez toi ce soir à sept heures. D'ailleurs, mes pantoufles sont sous votre lit, monsieur ; ne croyez-vous pas que je vais vous les laisser pour une autre ? A tout péché miséricorde ; je vous pardonne bien les vôtres !

A ce soir, n'est-ce pas ?

SYLVIA.

P. S. Si vous n'y êtes pas, je prendrai votre clef et j'irai vous attendre. Où est le temps où vous m'attendiez ?

— La première lettre, dis-je en baisant la seconde, est d'Olympe, qui l'aura fait écrire par une de ses amies. Puisqu'elle feint ainsi avec moi, je n'irai pas au rendez-vous ; j'attendrai Sylvia.

— Pourtant, repris-je, Olympe a l'air de m'aimer ! Pourquoi ne pas se chauffer au soleil qui se lève pour vous ?

XV

LE RENDEZ-VOUS AVEC LE CHAPEAU GRIS-DE-PERLE, ETC.

A cinq heures, j'étais dans le passage de l'Opéra. Je me laisser aller comme de coutume au courant des événements; Olympe n'était pas au rendez-vous. Dans l'attente, je m'arrêtai devant le jardin du passage, lorgnant les fleurs et la bouquetière. Je me retournai bientôt par pressentiment, et je vis le chapeau gris-de-perle, la robe bleu-de-pervenche, les yeux noir-de-corbeau et le sourire rose-pompon; mais tout cela n'était pas à Olympe.

— Il paraît, dis-je, que je suis loin d'être au bout de l'aventure.

Du premier regard, j'admirai le pied, le corsage, la figure de la belle inconnue, car tout cela était admirable.

— Madame, murmurai-je en m'inclinant, madame, je reconnais le signalement.

— Ah! c'est vous, monsieur?

Et, sans plus de façons, elle glissa sa main sur mon bras.

— Où allons-nous, madame?

— En vérité, monsieur, je n'en sais plus rien.

— Ni moi non plus. — Vous êtes merveilleusement belle, madame!

— Vous trouvez? j'en suis bien aise.

Nous arrivions au bout du passage.

— Madame, voulez-vous un bouquet?

— Un bouquet! merci; c'est bon quand on s'ennuie.

Je fis avancer un coupé. La belle, après avoir regardé aux alentours, monta lestement. Quand je fus à son côté, elle me demanda où nous allions.

— Qu'importe, madame? avec vous, nous allons à la terre promise.

Elle réfléchit un instant, — puis elle partit d'un bel éclat de rire.

— Cette pauvre Olympe! murmura-t-elle.

Je compris à peu près tout le roman. La dame au chapeau gris-de-perle n'était qu'un chien de chasse.

— Vous la connaissez, madame?

— C'est ma meilleure amie. A propos (remarquez bien l'à-propos), vous ne savez pas? elle doit nous rejoindre à six heures au café de Paris.

— La messagère est trop jolie pour ne pas faire tort au message.

Je mis la tête à la portière. — Cocher, à l'Arc de Triomphe.

Ma voisine eut l'air de me dire : Vous me faites bien de l'honneur!

Le voyage fut des plus amoureux. En arrivant au bois, nous nous savions par cœur. Nous dînâmes si gaiement à Saint-Cloud, que nous résolûmes d'y fixer nos jours.

XVI

DAPHNIS ET CHLOË

Nous passâmes à Saint-Cloud une semaine enchantée; c'est à peine si j'avais le loisir de me ressouvenir un peu d'Olympe et de Sylvia au milieu de toutes nos joies et de toutes nos fêtes. Nous allions les après-midi nous ébattre comme Daphnis et Chloë sur l'herbe odorante du bois, cueillant çà et là des violettes et des baisers, nous aimant de toutes nos forces, en amoureux qui n'ont que peu de jours à vivre de leur amour.

XVII

COMÉDIE, COMÉDIE, TOUT EST COMÉDIE

Un matin, cependant, nous eûmes des aspirations vers Paris, dont nous entendions çà et là les chansons lointaines; nous retournâmes en ce pays des bruyantes passions.

Comme nous descendions de voiture, sur le boule-

vard, nous coudoyâmes madame Olympe de La Roche, qui s'appuyait tendrement sur un millionnaire.

— Eh! mon Dieu, nous dit-elle, vous n'êtes pas morts? D'où venez-vous donc?

Le millionnaire répondit pour nous :

— Ne voyez-vous pas qu'ils viennent de Paphos?

— Oh! mon Dieu non, dit Léontine; nous venons de Saint-Cloud.

Le millionnaire entraîna Olympe, ou plutôt Olympe entraîna le million.

Léontine voulait voir si j'étais bien logé : elle m'entraîna chez moi.

Au bas de l'escalier, la portière me prit a part.

— Monsieur, vous ne savez pas que mademoiselle Sylvia a passé trois nuits là-haut à se lamenter! La pauvre enfant a versé bien des larmes. Jeudi dernier, votre ami Pierre est venu pour vous voir. Je lui ai dit que vous n'y étiez pas; il a voulu vous attendre avec mademoiselle Sylvia; une heure après, ils sont partis ensemble et ne sont pas revenus.

— Ainsi soit-il! dis-je en montant l'escalier.

ÉPILOGUE

J'ai voulu soulever, pour votre curiosité, madame, le voile des joyeuses amours. Ne condamnez pas trop ces ensorcelées, qui n'ont qu'une heure à rire et à être

belles ! Il leur faut si peu de temps pour se perdre, et elles ont tant de chemin à faire pour se retrouver !

Pardonnez aux fautes de l'auteur dont ce n'est pas le métier.

LÉON ***.

— Que prouve ton histoire ? dis-je à mon ami Léon ***.

— Elle prouve une vérité qui eût fait sourciller Ma-lebranche, à savoir que les femmes légères sont — légères.

III

COUPS DE DENTS

SUR LA POMME AMÈRE

Le grand art, en amour, c'est d'ouvrir son cœur et de promener l'esprit de son amoureux dans les mille détours du labyrinthe sans jamais lui donner le fil d'Ariane. Oh ! les enfants que ceux-là qui jouent cartes sur table, bon jeu, bon argent ! Qu'ils le sachent bien, en amour, quand on peut se dire : *Je te connais, beau masque !* tout est dit ; et, quand tout est dit, tout est fini !

C'est l'histoire de la politique : tout homme politique, tout homme amoureux, doit garder son secret. C'est toujours le secret de l'État. Dieu n'a jamais dit le sien.

*
* *

Vous croyez qu'il n'y a qu'un cœur pour un cœur. Hélas ! — quand il y en a pour un, il y en a pour deux, — quelquefois pour trois ; — celui qui est, celui qui a été, celui qui sera. Le cœur est une maison à cinq

étages. — Un amoureux de bonne volonté doit habiter en même temps tous les étages de son cœur.

Au rez-de-chaussée, — c'est l'amour mélancolique qui vit à l'ombre et qui se nourrit de larmes. — Un souvenir pour celle qui n'est plus là.

Au premier étage, — c'est l'amour grand seigneur qui traîne sa robe à queue ou qui la fait porter par ses nègres dans de somptueux salons étincelants d'or vif, de folles arabesques et d'éblouissantes girandoles.

Au second étage, — mais l'amour est plus capricieux, — il s'élance du premier au cinquième d'un seul bond; — c'est qu'au cinquième étage du cœur il y a quelque allègre fille, — vivant de l'air du temps, — à côté de ses voisins les oiseaux — et de ses voisines — les fleurs du toit. Et, quand il s'est dépaysé dans cette passion sur la branche qui ne tient à rien, — que le vent qui passe peut enlever avec la cheminée, — autant en emporte le vent! — il s'en vient se désencanailler dans le demi-luxe d'une petite bourgeoise du troisième, — où bientôt il a peur de prendre du ventre. — Voyez-le, — déjà tout prosaïque, qui remonte à pas comptés jusqu'au quatrième, où quelque Mimi Pinson lui chante les refrains court-vêtus des vertes folies, qui, pour une heure, lui font croire à ses vingt ans.

Et puis, — fatigué de tout cet éparpillement, — voulant trouver enfin une femme qui soit cinq fois femme, — et qui ne l'est peut-être pas du tout, — il descend au second étage, et se jette dans les bras d'une comédienne, qui a tour à tour, selon son caprice, les aspirations idéales des forêts vierges, — le luxe insolent

de la marquise, — la gaie science de la courtisane et le sans-souci de celle qui chante sur le toit.

*
* *

Çà et là dans la femme on découvre l'amour, mais le plus souvent on ne trouve que la femme; — une coupe ciselée par quelque maître florentin avec l'art le plus charmant, mais qu'il faut aimer des yeux et non des lèvres, — parce qu'il n'y a rien dedans.

*
* *

On ne va pas au cœur des femmes en parlant de soi, mais en leur parlant d'elles.

*
* *

Qui suit amour, amour le fuit,
Qui fuit amour, amour le suit.

C'est l'éternelle histoire des battements du cœur : les vieux chanteurs grecs l'ont dit aux vents, les vents l'ont dit aux flots, les flots l'ont dit au sable du rivage où Moschus l'a recueilli un soir. Pan aimait sa voisine Écho, Écho soupirait pour un jeune égypan, qui mourait pour une hamadryade; mais l'hamadryade idolâtrait un faune qui, tout enchaîné dans les pampres d'une bacchante, n'écoutait pas ses plaintes, ce qui a fait dire au poète Chevreau :

Nul ne peut aimer à souhait;
Dans le beau feu qui le dévore,
L'amour qui le suit chacun hait
Autant qu'il est haï de l'amour qu'il adore.

Toi qui sens ton cœur enflammé,
Pour éviter ce mal extrême,
Aime toujours l'amour qui t'aime,
Et n'aime point celui dont tu n'es point aimé.

C'est un cruel jeu de la destinée que d'avoir toujours ainsi séparé les cœurs amoureux. — Qui sait? c'est peut-être l'amour lui-même qui a joué ce jeu-là. Cette soif ardente vers la coupe, toute pleine pour un autre, c'est l'enfer, mais c'est l'amour!

Aimer qui ne vous aime pas, c'est l'amour; aimer qui vous aime, ce serait le paradis.

Ce paradis-là s'ouvre pourtant quelquefois, car il arrive çà et là que deux cœurs battent au même diapason. Quand l'un va aimer et que l'autre va cesser d'aimer, il y a un moment suprême où, dans l'étreinte amoureuse, on traverse l'infini.

Il en est qui n'aiment que pour être aimés. Ils montent l'échelle d'or; mais, dès qu'ils la font monter, ils la descendent.

*
* *

Vous arrive-t-il souvent de penser à ce que vous faites? N'avez-vous pas reconnu que la pensée la plus obstinée, la plus profonde, la plus solennelle, n'occupe jamais tout notre esprit? — Notre esprit va presque toujours par quatre chemins, comme notre cœur, qui est pris par deux amours à la fois, — celui qui vient et celui qui s'en va. — On dirait la nuit qui se souvient

d'un côté du soleil couchant et qui pressent de l'autre le soleil levant.

*
* *

Il faut toujours prendre les femmes au mot. Mademoiselle Albertine (elle a laissé son nom de famille dans la hotte de sa mère) se pavane chaque jour dans les *sept péchés capitaux*, sans se reposer le dimanche. Elle soupait fort tristement au café Anglais en compagnie de mon ami René, qu'elle ne connaissait pas du tout. Elle est toujours à la recherche de l'inconnu. Elle voulait piper un billet de mille francs pour faire des papillotes à sa vertu. Elle se mit à se lamenter sur les douleurs de l'existence. Elle demanda du lacryma-christi en disant que c'était le dernier vin qu'elle voulait boire. « C'en est fait ! dit-elle à mi-verre, je veux mourir ce soir. — Mourir ! dit mon ami René ; vous avez vingt ans et des vices ! — Oui ; mais, telle que vous me voyez, je n'ai pas d'argent, et mes meubles seront saisis demain. — On vous laissera votre lit. Et, d'ailleurs, voilà le temps de partir pour les eaux. — Vous êtes cruel, monsieur ; oui, je partirai pour les eaux, parce que je vais aller me jeter à la Seine. — Ce ne sont pas les Eaux-Bonnes ; aussi ce que vous dites là n'est pas sérieux. — Monsieur, c'est très-sérieux, et, si vous me connaissiez, vous sauriez que j'ai la tête près du bonnet. » Là-dessus elle mit son chapeau. « Voyons, dit le jeune homme, c'est une plaisanterie ? — Monsieur, vos railleries sont insultantes. — Ne vous fâchez pas, madame, je vais vous conduire à la rivière. » Le jeune homme lui donna

galamment le bras et rejoignit son coupé. « Cocher, au pont Neuf ! » dit-il gravement.

Un quart d'heure après le coupé s'arrêtait sur le quai de l'École. Albertine se précipita dans l'escalier de la *Samaritaine*. Elle remonta soudainement.

« Je ne vous ai pas dit adieu.

— Adieu, madame ! quel beau jour il fera demain ! n'y regardez pas à deux fois. Quant à moi, j'ai compté là-dessus et je vais au bal.

— Au bal ? J'y vais avec toi. »

*
* *

L'amour de certaines femmes est doux à cueillir comme l'églantine ; son parfum n'enivre pas, il charme ; on sourit doucement en se déchirant les mains à ses vertes épines.

*
* *

Chez les femmes, le désir de la résistance est aussi impérieux que le désir de l'amour.

*
* *

Toutes les Parisiennes ont de l'esprit, mais toutes les femmes ont de l'esprit à Paris.

Il y a à Paris une charmante Hollandaise du meilleur style, belle comme un portrait de Van Dyck.

La dame déjeunait en spirituelle et opulente compagnie, selon son habitude, car l'argent aime la beauté, et la beauté aime l'argent.

Elle se plaignait de ne pas bien parler le français avec une grâce de langage toute française.

— Et quand je pense, dit-elle avec sa coquetterie native, que je suis tous les jours obligée de jouer Céli-mène dans les salons avec un si mauvais accent !

— Mais, madame, dit un des convives, vous parlez comme Ninon de Lenclos. N'est-ce pas l'amour qui vous a appris le français ?

— Non, monsieur, répartit-elle avec sa naïveté provocante, c'est le Français qui m'a appris l'amour.

*
* *

La beauté a toujours trente-six quartiers; les parchemins les plus authentiques sont toujours ceux qu'a blasonnés l'amour.

*
* *

Est-ce qu'il n'arrive pas à votre âme de quitter le matin sa maison pour courir le monde, folle, insouciant et curieux, sans savoir si elle retrouvera la porte ouverte ? Mon âme aime les aventures ; elle s'envole souvent sans dire où elle va, par la raison toute simple qu'elle n'en sait rien ; elle laisse la clef sur la porte, sans avoir peur d'être volée. Cependant il arrive quelquefois à mon âme de trouver en rentrant mon cœur occupé, mais elle n'a garde de s'en fâcher.

*
* *

Ceux qui vivent par l'esprit et par le cœur dans le cortège des nobles passions, ceux-là ont encore la jeunesse

après la jeunesse; ceux-là, quand ils ont cent ans, cueillent encore, comme Titien, comme Fontenelle, comme le maréchal de Richelieu, le regain qui résiste aux premiers givres.

Homère, quand il est mort avec sa couronne de cheveux blancs, s'appuyait amoureusement sur la jeunesse.

*
* *

Antipater, le Corinthien, a écrit cette épitaphe :
« Ci-gît Homère. — Que dis-tu? Tu ne sais pas s'il est
« ici ou là-bas, dans la terre ou dans la mer. — Homère
« est ici et là-bas, il est dans l'air qui passe. Voilà
« pourquoi, ô voyageur! tu respirez la poésie dans l'air
« qui passe. Laisse-moi donc écrire : Ci-gît Homère,
« qui est mort en pleine jeunesse, puisqu'il est mort
« poète. »

*
* *

Quiconque n'apporte pas en naissant son grain de folie est un être déshérité de Dieu : il ne sera ni poète, ni artiste, ni conquérant, ni amoureux, — ni jeune. — Ce marchand de cochons qui passe le gué là-bas tout en comptant sur ses doigts ce que chaque bête lui rapportera d'écus est venu au monde avec les mains pleines de grains de sagesse. Aussi il n'a jamais eu vingt ans : il a été créé pour garder les pourceaux, — et lui-même n'est qu'un pourceau d'Épicure quand il est au cabaret et qu'il chante des sérénades à la servante de l'endroit.

*
* *

Le souvenir et l'espérance sont les deux figures qui tiennent le plus de place dans la vie : le souvenir ! tout ce qui fut charmant ; l'espérance ! mensonge adoré qui fuit toujours. Le souvenir, c'est une belle jeune fille un peu nue, qui rêve aux amours envolés. La volupté donne à sa rêverie je ne sais quel charme inconnu. Il faut un peu plus habiller l'espérance, cette figure naïve qui semble attendre. Elle a moins de séduction, mais elle est plus belle. On ne sait à laquelle donner la pomme d'or du poète. En effet, on vit entre ces deux figures sans jamais en approcher. Qui voudrait donner un souvenir pour une espérance, ou une espérance pour un souvenir ?

*
* *

L'amour a d'étranges et sublimes caprices : il détourne à son gré le cours naturel de notre vie, il nous égare sans cesse sur la mer agitée du monde. C'est un roi absolu qui règne et gouverne sans entraves, selon sa fantaisie. Il abat les forts, il relève les faibles. L'amour possède toutes les clefs d'or de notre âme, qu'il ouvre ou qu'il ferme par distraction ou par hasard. Pour animer les marbres vivants, il ne faut qu'un regard, ce tendre regard de Juliette à Roméo ; il ne faut qu'un mot, ce mot que disent si bien Francesca di Rimini et Manon Lescaut ; il ne faut qu'une apparition le matin à une fenêtre, le soir au travers des buissons du sentier, la nuit dans les tourbillons de la valse. Le

cœur demande si peu pour commencer le roman de la vie ! Grâce à ce regard, à ce mot d'amour, à cette image charmeresse, les statues s'animent, un voile tombe de leurs yeux, une chaîne de leurs mains ; ils verront la splendeur du ciel et les merveilles de la terre ; ils tendront leur bras pour étreindre la vie. Après avoir vu la pourpre de la grappe, ils l'égrèneront sur leurs lèvres savantes.

*
* *

Le cœur de la femme, dites-vous, est un pays où les plus mauvais marins peuvent aborder ; mais combien peu pénètrent dans les forêts vierges de ce pays impossible !

*
* *

Madame R — n'a eu qu'un caprice sans amour (entre parenthèse), voilà pourquoi elle n'a offert qu'une fois sa vertu à l'autel ; mais, quand l'amour aura envahi son cœur, elle aura tous les jours un caprice.

*
* *

Nous avons tous planté notre paradis chaque fois que nous avons rencontré Ève égarée sur notre chemin. Mais Ève n'aime pas le paradis. Elle n'y entre que pour en sortir après avoir cueilli une pomme. Toutes les filles d'Ève ont soif de mordre au fruit amer.

On sait l'histoire du paradis de Breughel de Velours. Après quelques aventures amoureuses et cavalières,

Breughel se maria. Il s'était épris d'une violente passion pour la belle Madeleine Van Alstoot, qu'il avait rencontrée à un bal de l'archiduc.

Madeleine était orpheline ou veuve; elle avait, selon Cornille Schut, qui l'a chantée en vers enthousiastes, certains airs de parenté avec la Madeleine de l'Écriture. Rubens l'a peinte : cheveux bruns éparpillés en longues boucles prenant au soleil des couleurs de flammes; yeux d'un bleu de pervenche, ombragés de beaux cils noirs. Fraîche, grande et forte, elle était bien de son pays; mais, grâce à ses cils bruns, elle avait le regard doucement passionné d'une Italienne. Ce qui surtout avait séduit Breughel, c'était un parfum de volupté nuageuse que Madeleine Van Alstoot répandait autour d'elle. Le peintre se mit à l'adorer comme une amante et comme une madone avec les yeux de l'esprit et les yeux du cœur. Elle se laissa épouser de très-bonne grâce, fière d'avoir un mari qui fût un peintre grand seigneur, espérant courir le monde avec lui. Mais Breughel changea brusquement de manière de vivre: séduit par le doux et calme horizon de l'amour dans le mariage, il voulait se reposer à l'abri du foyer.

Madame Breughel, qui n'avait pas connu le monde, ne voyait pas la vie sous le même aspect. Elle trouvait qu'on a toujours trop le temps de rester chez soi. Elle disait que les belles fleurs ne s'épanouissent qu'au soleil, que Dieu ne l'avait pas créée pour la voir s'éteindre dans la cellule du mariage, que le vrai soleil des femmes était le lustre d'une salle de bal. Ce qu'elle aimait avant tout, c'était la danse. Il fallait la voir, elle

qui n'avait rien d'aérien, s'élancer avec la légèreté du faon, enlevée par la musique et le plaisir ! Breughel, qui ne dansait plus, regardait danser avec trop de philosophie ; il trouvait que la danse n'aboutissait à rien de bon pour les maris. Breughel était jaloux. Loin d'être touchée de sa jalousie, Madeleine en fut irritée, l'ardeur de la coquetterie, qui n'était d'abord qu'un caprice, devint bientôt chez elle une vraie passion. Elle pria, elle supplia son mari de la conduire aux fêtes d'Anvers. Breughel se contentait de la conduire en pleine campagne, lui parlant sans cesse du paradis terrestre, qui n'était habité que par Adam et Ève. Madeleine, ennuyée de ce cours de solitude, répondait avec une moue charmante qu'Ève ne s'était pas tant amusée que cela dans le paradis.

Ce fut alors, au temps même où son frère peignait *l'Enfer*, que Breughel commença ce magnifique poème en peinture, le paradis terrestre, cette grande page écrite avec tant de patience en un si petit espace, ce souvenir biblique éclairé d'un rayon divin. Breughel, qui peignait ce tableau sous les yeux de sa femme, se garda bien de montrer le serpent dans le paradis. Toute la création est là qui palpite, qui vole dans les airs, qui chante sur les branches, qui sommeille sur les herbes, qui se baigne dans les eaux. Ils sont tous là, l'abeille qui bourdonne, le cygne nonchalant, le lion superbe qui se repose ; ils sont tous là, hormis le serpent. Le premier entre tous les peintres, Breughel représentait le paradis sans le fruit défendu. Vous avez vu ce paradis charmant dont chaque feuille vous sourit, dont le

moindre bruit vous enchante, dont la lumière vous transporte. Que l'ombre est douce aux pieds de ces arbres ! comme cette eau qui coule est embaumée par les fleurs aquatiques ! que ces horizons égayent bien l'âme par leurs vapeurs aériennes ! On respire à chaque pas la paix et l'amour, la sérénité et le bonheur ; à chaque pas c'est un songe charmant qui vous arrête. Les fleurs secouent une neige odorante, les fruits apaisent la soif du corps et de l'âme. Le peintre ne peignit pas la pomme non plus que le serpent. Mais il montra Dieu ; c'était moins poétique, c'était plus orthodoxe, maritalement parlant. Il eut beau faire un chef-d'œuvre, il eut beau créer dans cette toile immortelle un personnage invisible, l'amour, qui l'inspirait dans ses promenades agrestes avec Madeleine : il ne put la convaincre du charme des solitudes, elle persista à dire qu'on s'ennuyait beaucoup dans tous les paradis du monde, même dans celui de Breughel.

« Insensée ! s'écriait le peintre, tu ne vois donc pas rayonner la joie sur le chaste front d'Ève, qui s'égare dans tous les bosquets touffus en compagnie de Dieu et d'Adam ? Quand nous nous promenons ensemble par cette belle campagne fleurie, écoutant le merle qui siffle, respirant l'arome des violettes sous ce ciel d'été qui nous sourit, n'es-tu pas, comme Ève, avec Dieu et avec Adam ?

— Hélas ! disait madame Breughel, tout cela était à merveille quand il n'y avait que Dieu et Adam ! »

Le même jour Breughel écrivit à son frère : « Comme
« tu as raison de peindre l'*Enfer* ! J'ai voulu, comme

« tant d'autres, me faire un paradis ici-bas à force d'art
« et d'amour. Hélas ! qu'est-il arrivé ? Mon Ève n'a pas
« voulu de mon paradis ; j'aimais les joies de la soli-
« tude, elle aimait les fêtes du monde ; j'aimais le
« silence, elle aimait le bruit. Vous comprenez que j'ai
« manqué mon œuvre. Le paradis n'était plus qu'un
« enfer : au lieu des divines mélodies de l'amour, j'a-
« vais dans le cœur les serpents enflammés de la ja-
« lousie. »

*
* *

Petite conversation au château de Pignerol, entre Lauzun et Fouquet,
tous deux emprisonnés de par l'amour.

LAUZUN.

Eh, mon Dieu ! quelle femme peut être à l'abri ?

FOUQUET.

Vous avez raison. Otez le nombre de celles qui ont
failli sans qu'on le sache et de celles qui n'ont pas été
mises à l'épreuve, combien en reste-t-il ?

LAUZUN.

Il reste madame de Gassimont. Tant pis pour qui
s'en fâche ! On est bien fou.

FOUQUET.

Je puis donc vous dire sans vous déplaire que ma-
dame de Gassimont, qui vous a résisté, était sur ma
liste dorée.

LAUZUN.

Pour le roi.

FOUQUET.

Mon Dieu, non ; pour moi.

LAUZUN.

Je réponds de madame de Gassimont. Elle n'est pas de celles qu'on calomnie impunément devant moi ; et, si vous continuez...

FOUQUET.

Vous me ferez sortir, n'est-il pas vrai ? ma foi, je ne demande que cela.

LAUZUN.

Ma colère tombe devant les verrous. Il faut bien en rire malgré moi. Quoi ! madame de Gassimont !

FOUQUET.

Oui, madame de Gassimont. Voilà donc votre belle philosophie qui ne s'étonne et ne se fâche de rien !

LAUZUN.

En amour, le plus savant ne sait rien. Combien vous a coûté cette vertu farouche ?

FOUQUET.

Un collier qu'une danseuse avait refusé.

*
* *

L'idéal, c'est la femme vue dans le lointain à travers les vapeurs bleues de l'aube ou dans la lumière dorée du couchant. — C'est la vérité qui s'éloigne du puits, jetant sur son épaule l'écharpe ondoyante du mensonge.

*
**

En amour, quand c'est la passion et non le désœuvrement qui réunit un homme et une femme, c'est la première étreinte qui donne le sceptre à l'un ou à l'autre.

*
**

C'est celui des deux qui aime le moins et qui fait semblant d'aimer le plus qui écrit les lois; l'autre a beau dire et beau faire, il obéit lâchement — jusqu'au jour où il brûle le sceptre sur la place de la Bastille, — jusqu'au jour où il va se jeter tête perdue dans une autre passion, pour la vengeance de toutes ses servitudes.

*
**

Comédie des ricochets! Que de femmes subiront demain par contre-coup toutes les douleurs qu'elles ont causées hier!

*
**

Il y a un chant dont notre cœur entend l'écho lointain dès que nous effeuillons la couronne des vingt ans; c'est le chant de la mort qui nous poursuit, de plus en plus retentissant jusqu'à la tombe. A trente ans, nous nous sommes déjà enterrés trois ou quatre fois. La mort avec la hache du bûcheron a coupé en pleine sève les branches vivantes où chantait la colombe d'amour.

*
* *

— Vous m'avez raconté chacun votre histoire, dit la marquise. Je n'en veux faire ni l'éloge ni la critique. C'est aussi bien que tout ce qui se publie et que tout ce qui se raconte. Mais qui me ramènera à mes émotions de dix-sept ans, quand j'allais, toute hale-tante et tout effarée, dérober un mauvais roman de la Bibliothèque bleue ensevelie dans un cabinet noir du château? Ah! les belles histoires, histoires impos-sibles...

— Comme tout ce qui est vrai, interrompit le poète, car vous avez assez vécu, marquise, pour savoir que la vie est une chose invraisemblable.

— Oui, dit-elle tristement.

Elle pencha la tête et sembla s'abandonner à un cher et douloureux souvenir.

— Ah oui, reprit-elle, les romans de la Bibliothèque bleue, c'étaient les beaux romans, c'était la passion, c'était la poésie. Ceux-là vous transportaient dans le monde enchanté!

— Ah! madame, dit le poète, c'était votre cœur, le monde enchanté! Vous aviez en vous la poésie, et vous la versiez sur toutes ces pages sans âme et sans idéal, qui vous paraîtraient aujourd'hui mortellement en-nuyeuses. Consentiriez-vous à recommencer votre pre-mier amour, ce livre égaré de la Bibliothèque bleue?

*
* *

A l'heure où les filles passent de l'adolescence dans

la jeunesse, elles répandent plus que j'amaï l'amour autour d'elles, comme la rose, qui jette plus de parfum au moment où elle s'ouvre. C'est l'heure du danger pour les familles, c'est l'heure du triomphe pour les amants.

Les plus sages entre toutes ternissent peu à peu le ciel de leur âme par les rêves enivrants et les espérances coupables; elles aimaient la vertu : elles en ont peur; leur sommeil était calme et reposant, elles dormaient dans les bras de la Vierge Marie : elles dorment dans les bras agités des visions amoureuses. La lutte est violente, il leur faut la vertu des archanges pour résister à l'amour qui les poursuit ou les entraîne sans relâche vers ces sentiers touffus bordés d'églantiers et d'aubépines qui embaument et qui déchirent; l'amour est partout, sur l'autel où elles prient, sous la nue qui passe, dans la rose qu'elles cueillent; l'amour parle sans cesse : il prend la voix de la brise et de la tourterelle; le matin, c'est l'alouette qui s'envole au ciel avec sa chanson si gaie; le soir, c'est le rossignol qui se cache dans la ramure pour chanter ses élégies; c'est l'amour qui roucoule quand les filles s'égarent dans les bosquets touffus, qui soupire avec langueur ou qui éclate avec violence quand elles interrogent le piano, qui chante la chanson aimée quand elles se reposent au bord des fontaines. En vain elles détournent leurs yeux des images infinies de l'amour, elles ferment leurs oreilles à ses mille voix trompeuses : elles voient et elles entendent. Le beau ciel si pur au matin de la vie se parseme de nuages; les nuages s'amoncellent, l'éclair

sillonne l'horizon, l'orage éclate, — tout est fini, — ou plutôt tout est commencé.

*
* *

Quand on regarde dans sa vie passée, un nuage, une ombre, un voile funèbre glisse lentement devant les yeux de l'âme; la joie et la tristesse se combattent dans le cœur; on respire et on soupire à la fois. Cependant le nuage se déchire et se disperse, les paysages de l'âme se colorent gaiement, les teintes lugubres s'effacent sous la rayonnante poésie du souvenir : on voit se ranimer tout d'un coup les amours qui sont morts; les maîtresses, toutes parées, dansent en folâtrant à vos pieds, pleurent sur votre cœur ou s'endorment dans vos bras. Et, quand la pensée distraite s'élève peu à peu au-dessus du cimetière de l'âme, quand les yeux du corps entraînent les yeux de l'esprit, le souvenir se recouche, le tombeau se referme sous la pierre dévorante de l'oubli; tout se confond, tout s'efface. Durant quelques secondes pourtant on voit encore des voiles funèbres, des ombres, des nuages.

*
* *

On ne fait plus de bouquets à Chloris; aujourd'hui la passion est nue comme la vérité, même quand la passion n'est pas vraie. Et, si elle revêt la robe de la poésie, elle fait comme la bacchante qui, sous le pampre, cache un de ses seins pour mieux montrer l'autre aux faunes qui la guettent. Voici une de ces

grappes de pampre foulée aux pieds d'une Érigone
d'aujourd'hui :

Je n'étais qu'un païen, Diane chasseresse
Dans le lac d'Actéon me replongeait souvent.
Mais j'ai vu Bianca, la brune charmeresse,
Et je serai bientôt un chrétien très-fervent.

Je voudrais sur ton sein, ô belle pécheresse !
Qu'on me crucifiât. Je mourrais tout vivant ;
Ton doux regard serait ma dernière caresse .
Ainsi je m'en irais dans les cieux en rêvant.

Tu serais mon tombeau, cher marbre d'Italie,
Souvenir pénétrant des dieux que tu connais,
Marquise, vous seriez ma dernière folie.

Mais dans tes bras divins je meurs et je renaïs.
Et l'immortalité, qu'est-ce donc autre chose
Que l'amour renaissant sur ton sein blanc et rose?

IV

AVENTURES SENTIMENTALES

D'UNE LUNE DE MIEL

I

Je vois là-bas une queue de coupés, de calèches et de phaétons, qui m'annoncent un mariage à Saint-Thomas-d'Aquin. On est à la cérémonie. La mère pleure, — parce qu'elle se rappelle le jour et le lendemain de son mariage à elle-même; — le père pense tristement que la célébration du mariage est une messe mortuaire pour l'amour filial de sa fille; — la mariée pense qu'elle est belle; — le marié voit déjà les rayons de la lune de miel. — Où vont-ils aller pour la trouver dans tout son plein ou dans son croissant? La lune de miel ne luit qu'à Paris; — aussi tous les lunatiques vont-ils la chercher à Pontoise ou à Landernau.

Je me rappelle l'histoire orageuse d'une lune de miel qui jeta ses rayons vaporeux en pleine révolution de 1848, quand l'Europe toute entière était à feu et à sang.

Un de mes amis, homme d'esprit et de loisir, qui n'est jamais parvenu à rien faire, parce qu'il attendait depuis dix ans un consulat en Orient, s'était décidé à planter sa tente à Paris.

Quoiqu'il passât pour un rêveur, il fut pris au sérieux chez un banquier du pays de la Bourse. Il faut dire que mon ami Henri Desmazes bâtissait ses châteaux en Espagne dans quelques centaines d'arpents de terre en Beauce et en Normandie.

C'était un rêveur, mais c'était un propriétaire. Le banquier lui accorda la main de sa fille, après avoir passé toute une nuit à faire des additions et des soustractions pour se convaincre que sa fille serait heureuse.

Mademoiselle Mathilde Hoffmann n'était pas précisément une jeune fille habillée de billets de banque. Elle avait, au contraire, respiré je ne sais quel agreste parfum de nature et de poésie dans l'atmosphère du trois et du cinq. Le bruit des espèces sonnantes ne l'avait pas empêchée d'entendre ces voix solennelles de l'idéal qui chantent l'hymne de l'amour à tous les cœurs de vingt ans.

Rien n'était plus rare avant le 24 février qu'un mariage de cœurs : c'était la position qui épousait les écus. Qui le croirait ? il ne faut pas seulement en accuser les pères et les mères, mais encore, mais surtout,

les jeunes filles elles-mêmes. La fureur des titres, la passion de l'or, avaient chassé pour elles toutes les adorables chimères, tous les divins romans de la vie. J'ai entendu dire ceci à une charmante enfant qui avait à peine respiré dix-sept fois la floraison de l'aubépine : « Je ne veux me marier qu'avec un pair de France ou un agent de change. » C'était une confidence à une amie, qui, de son côté, ne voulait épouser qu'un prince ou un banquier.

Mademoiselle Mathilde Hoffmann aimait beaucoup mon ami Henri Desmazes. Elle ne s'était inquiétée ni des titres qu'il n'avait pas ni de l'argent qu'il avait. Elle l'avait vu, elle l'avait aimé, comme cela se pratiquait dans l'âge d'or. Elle était enchantée de savoir qu'il ne faisait rien, qu'il ne savait rien faire, qu'il ne voulait rien faire.

Je dirai aussi à la louange de mon ami Desmazes que ce n'était point la banque qui l'avait attiré chez le banquier.

Mademoiselle Mathilde Hoffmann lui était apparue comme une révélation de sa vie, comme une image visible de son idéal, à une fête du monde diplomatique. Elle était si blonde et si fraîche, si délicate et si suave, qu'elle semblait, dans le cercle des femmes renommées par leur beauté depuis quelque vingt ans, un pastel de Rosalba ou de La Tour dans une galerie de portraits enfumés par le temps.

II

Le mariage fut arrêté pour le 24 février 1848. Le 23 au soir, on trouva à grand'peine M. le maire avec son écharpe tricolore. Pendant que la jeune fille signait, M. le maire daigna faire un cours de politique et de morale. Il fit une sortie violente contre ce ramas de rien-qui-vaille, cette invasion de barbares qui ne savent boire qu'à la barrière et qui veulent abolir l'octroi.

En sortant de la mairie, M. Hoffmann, le marié et les témoins ne trouvèrent plus leurs carrosses. Pendant que M. le maire secouait l'éloquence de son écharpe tricolore pour prouver qu'il n'y avait rien de sérieux dans cette manifestation d'enfants à la mamelle, les héroïques gamins avaient chassé les cochers pour faire des barricades avec les carrosses.

La nuit, mademoiselle Mathilde Hoffmann la passa toute seule dans sa chambre à prier Dieu pour ceux qui mouraient. Le lendemain, à onze heures, Henri Desmazes se présenta chez le banquier avec un sabre et un pistolet, en escarpins et en gilet brodé, en un mot, habillé comme la veille, mais couvert de boue et les cheveux en désordre.

— Mais, mon cher ami, lui dit le banquier sans détacher son regard de trois ou quatre journaux qu'il avait à la main, mon cher ami, nous ne pouvons pas vous marier aujourd'hui.

— Comment, nous ne pouvons pas nous marier! qui est-ce qui a dit cela?

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe? il y a des enfants qui font des barricades. M. Molé remplace M. Guizot; M. Thiers remplace M. Molé; M. Odilon Barrot remplace... Tout à l'heure le peuple remplacera tout le monde...

— Nous n'avons pas un moment à perdre, interrompit Henri Desmazes. Où est donc Mathilde?

Il se précipita vers la chambre de la jeune fille; elle était habillée pour la cérémonie.

— Ah! Mathilde, que vous êtes belle! Courons à l'église, car dans une heure il serait peut-être trop tard. Ne me laissez pas plus longtemps dans le flux révolutionnaire qui emporte Paris. Voyez, je me suis battu comme un enragé; si j'avais de l'orgueil, je dirais comme un gamin. Demain la république, mais aujourd'hui l'amour.

Mademoiselle Hoffmann se jeta tout éperdue sur le cœur de Henri.

— De grâce, dit-elle, emmenez-moi loin d'ici, au bout du monde si vous voulez.

— Oui, Mathilde, mais il faut vous habiller tout autrement, car nous n'arriverons à l'église qu'en franchissant les barricades.

Une heure après, le curé de leur paroisse leur donna la bénédiction en toute hâte, dans une petite chapelle consacrée aux araignées.

— Maintenant, dit Henri à Mathilde, pendant que votre père, entouré de ses amis, est là qui discute avec

le sacristain, envolons-nous comme des oiseaux amoureux, allons nous percher sur quelque locomotive enflammée, qui nous emmènera plus vite que le vent, je ne sais où, mais dans un pays où l'on puisse savourer pacifiquement le miel de la première lune.

Henri et Mathilde prirent le chemin de Rouen, et fouette, chauffeur ! Ils partirent au galop d'une locomotive baptisée du matin la *République* ! et, par la fenêtre de leur waggon, ils assistèrent au saut qui peut général. Les morts vont vite, dit la chanson de Bürger, mais les courtisans déchus vont plus vite encore.

Ainsi virent-ils passer devant eux tout ce qui avait été la cour et la politique pendant près de vingt années, — sombre chapitre d'histoire qui se déroulait sur un grand chemin, — dernier conte inachevé de rois et de reines : *Il était une fois...*

III

Les deux amants arrivèrent le soir au Havre, d'où ils s'embarquèrent pour Londres; mais au débarquement à Southampton on les effraya par les meetings. Ils revinrent au Havre. A leur retour, ils aperçurent, se dirigeant vers un bateau à vapeur isolé, un vieux monsieur qui ressemblait prodigieusement à une pièce de cent sous. Henri et Mathilde s'arrêtèrent aussitôt avec respect. C'était la monarchie qui abandonnait la terre de France. Ils saluèrent.

Ils ne voulurent pas aller à Bruxelles, cet antipode de Clichy, où le soleil est toujours couché pour nos débiteurs, car des bruits, vrais ou faux, de contrefaçon révolutionnaire leur arrivaient de tous côtés, même de la Hollande, où le peuple demandait un peu et où le roi accordait beaucoup.

Cependant, comme il fallait bien aller quelque part, ils allèrent en Suisse, le pays classique des lunes de miel. « La Suisse est une république, se dirent-ils, par conséquent nous n'avons pas à craindre qu'elle se mette en république. » Confiants dans cet espoir, Henri et Mathilde louèrent un chalet au flanc d'une montagne, un chalet tout neuf, mignard et découpé à jour comme un panier de bois blanc, où ils installèrent leur amour sous la protection du landman et de l'antique paix helvétique. Mais à peine étaient-ils dans le chemin, après avoir un peu erré au bord des lacs, dans les herbes et sous les arbres frémissants, qu'ils aperçurent un groupe de nationaux armés qui farandolaient alentour ! Ils étaient à Neuchâtel en pleine révolution.

Alors ils tournèrent leurs regards vers l'Allemagne.

— Partons pour l'Allemagne ! dirent-ils en soupirant : là, tout le monde n'est occupé que de valse et de métaphysique ; à travers les brumes ondoyantes de Prague ou de Munich, peut-être nous aussi finirons-nous par trouver le bonheur, — entre un problème et un air de violon.

Ils partirent. Mais, au beau milieu du voyage, on leur dit : « N'allez pas à Vienne, n'allez pas à Berlin ; vous rencontreriez à Vienne le roi de Prusse et à Berlin

l'empereur d'Autriche, fuyant tous les deux leur capitale.

Comme leur voiture allait traverser un pont, une amazone aux cheveux flottants, jeune et d'allure martiale, belle comme la Penthésilée antique et inondant de velours un cheval nedjid, vint se jeter à leur rencontre. Le postillon n'eut que le temps de retenir les guides.

— Arrière! s'écria-t-elle en lui mettant sous le nez le canon d'un petit pistolet de poche ou de jarretière.

Le pauvre diable se renversa épouvanté sur son siège, tandis qu'Henri, passant la tête par la portière, reconnaissait la célèbre comtesse de Lansfeld dans l'amazone à tous crins.

— Madame, lui dit-il en souriant de son plus spirituel sourire de France, nous ne sommes ni des gendarmes prussiens ni des municipaux bavarois; ce serait tirer aux pierrots que tirer sur nous; gardez donc votre poudre pour une meilleure occasion politique, et laissez-nous continuer notre route, s'il vous plaît.

Lola Montès envoya aux échos des montagnes un joyeux éclat de rire, qu'ils répétèrent en vieux courtisans, — les derniers courtisans!

— Un conseil en vaut un autre, répondit-elle. N'allez pas en Bavière : on vient de brûler mon hôtel.

Mathilde et Henri se regardèrent avec la même expression d'étonnement.

Disant cela, la comtesse de Lansfeld piqua des deux, et, saluant les jeunes époux avec sa cravache et son

sourire, — elle partit, étincelante et rapide comme une flèche d'or à travers un rayon de soleil.

Henri et Mathilde la suivirent des yeux pendant quelques instants, et, lorsqu'elle eut tout à fait disparu dans le bleu de la Suisse, — ils se demandèrent mélancoliquement vers quel pays il leur fallait se diriger maintenant, et quel pays voudrait bien d'eux, les enragés lunatiques, les amoureux quand même !

— Allons devant nous, murmurèrent-ils.

Et ils allèrent à travers les bois, les prés, les ravines, jusqu'à ce que le Rhin leur barrât superbement le passage. Alors ils s'embarquèrent sur le Rhin d'Allemagne, qui n'était plus ni le Rhin de Louis XIV et de Van der Meulen, ni même le Rhin de Nicolas Becker, juge de paix et poète de guerre, mais qui était bien près de devenir le Rhin de France. Une fois sur le bateau à vapeur, ils virent la procession des vieux châteaux, bannières en tête, sombres, croulants, désolés, graves comme des commandeurs de pierre et marchant lugubrement dans les roseaux, en secouant leurs robes noires, pleines de corneilles et de vautours. Les deux jeunes gens ne s'arrêtèrent qu'au Johannisberg, où ils rencontrèrent un vieillard assis sous une tonnelle et face à face avec un verre de cristal.

C'était M. de Metternich qui buvait sa dernière bouteille de johannisberg.

— Monsieur le ministre, lui dit Henri en saluant la bouteille avec respect, pardonnez-moi si je viens peut-être, en vous parlant, déranger l'équilibre européen ; mais nous sommes deux jeunes mariés de France, qui

cherchons une chaumière tout juste assez petite et assez fleurie pour y loger notre amour. Dites-nous s'il y a encore des chaumières en Allemagne, monsieur le ministre, vous qui savez les nouvelles mieux que les télégraphes et les journaux.

M. de Metternich fit flamber ses yeux de diplomate avec irritation ; mais, ne lisant que la candeur et l'honnêteté sur les fronts du beau couple, il se versa une nouvelle rasade, l'avalala d'un trait et mit sa tête dans ses deux mains.

— Monsieur le ministre, dit timidement Mathilde.

— Je ne suis plus ministre ! répondit-il.

— Monsieur le prince, hasarda Henri.

— Il n'y a plus de princes.....

— Alors, monseigneur l'Autrichien...

M. de Metternich releva la tête et devint triste comme une ballade allemande.

— Il n'y a plus d'Autriche, dit-il sourdement, les Autrichiens l'ont tuée en me tuant. Il n'y a plus de diplomatie, car j'étais le dernier, et l'on me défend d'*exercer*. — Oh ! Talleyrand, tu as bien fait de mourir ! — C'en est fini désormais du grand art des cadenas politiques, le peuple les brise lorsqu'il ne sait pas les ouvrir, et la hache est une clef qui va à toutes les serrures. Les temps mauvais sont arrivés où la parole ne sera donnée au ministre que pour exprimer sa pensée, — même lorsqu'il ne pensera rien du tout. Plaignez-moi donc, car me voilà réduit à boire ma dernière diplomatie, c'est-à-dire mon vin de Johannisberg, cette

affreuse liqueur avec laquelle j'ai mystifié l'Europe entière pendant plus de soixante années.

Et M. de Metternich se tut, n'ayant plus rien à boire ni à dire.

IV

A partir de ce moment nous avons tout à fait perdu la trace de Henri et de Mathilde. Nous pensions qu'enfin ils avaient trouvé la terre promise, lorsque nous avons reçu la lettre suivante :

« Brescia, ce 19 mars 1848.

« MON CHER AMI,

« Nous arrivions enfin en Italie, après avoir traversé
« vingt pays en révolution. Jusqu'ici nous n'avons pas
« eu une heure de loisir. Nous avons toujours voyagé
« dans la trombe révolutionnaire. Pas une nuit de
« silence, toujours la vague qui monte et qui nous
« chasse devant elle! Nous sommes depuis une demi-
« heure à Brescia, et nous n'y resterons pas une heure.
« Nous avons peur de Milan et de Venise. Nous savions
« que Rome a un carnaval constitutionnel, que Flo-
« rence a un grand-duc qui rédige des constitutions,
« que Naples a un roi aujourd'hui, et qu'elle aura de-
« main un Mazaniello. Nous avons songé à Monaco,
« mais il paraît qu'on y proclame la république. Il y a

« bien encore la république de Saint-Marin, mais on
« parle sérieusement d'y nommer un empereur. Nous
« entendions un hurra prophétique du côté des Co-
« saques du Don. L'Asie se tourne vers l'Occident et tire
« son épée contre l'empereur de toutes les Russies.
« Nous voyons tous les jours la lune se lever, — elle
« nous apparaît sous toutes les formes, sous toutes les
« couleurs, — ne l'avez-vous pas tricolore à Paris?
« Mais ce n'est pas la lune de miel. Nous ne savons
« plus où la trouver. Pauvre esquif d'amoureux lancé
« en pleine mer un jour de tempête! A quel rivage
« aimé du ciel arrivera-t-il? Nous avons crié Terre! en
« arrivant à Brescia. — Nous voulions oublier le monde
« et ses révolutions dans cette bonne nature de Lom-
« bardie, où déjà le printemps est arrivé avec des fleurs
« et des feuilles dans les mains. Nous avions pour nos
« promenades le beau lac de Guarda et les romantiques
« villas envahies par les flots de houblon et de tabac.
« Mais à peine étions-nous descendus de la diligence
« Bonafous, qu'un grand diable de facchino me saisit
« au collet et me demanda si je n'étais pas le vice-roi,
« car le bruit venait de se répandre que le vice-roi,
« chassé de Milan, fuyait sur Brescia, où il se croyait
« des amis. — Citoyen, dis-je au facchino, vous me
« faites une injure. Je viens d'un pays où le mot *roi* est
« rayé du dictionnaire. (A propos de dictionnaire, y
« a-t-il encore là-bas une Académie?)

« Cependant la diligence était cernée par une troupe
« de bambinos et de grands drôles qui montraient les
« dents à chaque voyageur. J'essayai de parlementer.

« Une Anglaise vaporeuse, qui arrivait de Munich,
« plus blonde que le soleil, déclara qu'elle n'était pas
« Lola Montès. A ce moment une seconde voiture s'ar-
« rêta devant le *palais de la Commune*, cette œuvre
« gothique et grecque, signée Bramante. On se préci-
« pita de ce côté. Un homme descendit, qui fut saisi
« sur les marches et entraîné par la foule pour être
« bafoué en place publique. Je ne sais si c'était le
« vice-roi.

« Ce qui est hors de doute, c'est que la révolution
« est ici, comme elle est partout. Danton disait qu'on
« n'emportait pas la patrie à la semelle de ses souliers,
« je crois que j'ai emporté la poussière féconde des ré-
« volutions, et que je symbolise partout la fatalité
« républicaine.

« Voilà donc que Brescia est descendue dans la rue,
« comme toutes les villes de l'Europe. Où aller? Songe,
« mon ami, que je ne suis pas encore le mari de ma
« femme. O Platon! Je ne veux ni de ta république ni
« de ton amour! Ne faut-il pas des enfants pour la ré-
« publique?

« Mathilde — j'allais dire ma femme — vient de se
« pencher à mon oreille et de me dire tout bas qu'elle
« connaissait un pays où nous pourrions nous aimer
« en silence, une vraie Thébàïde amoureuse. — Il n'y
« a que les femmes pour avoir le sens commun en
« amour. Or ce pays qu'elle m'indique — celui que
« nous avons tant cherché — c'est celui d'où nous
« sommes partis.

« Nous retournons à Paris. Tu vas donner des ordres

« pour que mon appartement soit ouvert la nuit pro-
« chaine à cette trop vagabonde lune de miel.

« Salut et fraternité.

« HENRI DESMAZURES. »

Il n'y a qu'une patrie pour les amoureux : —
Paris!

V

GRAINS D'IVRAIE

TOMBÉS DE LA GERBE

De tous les livres, le livre de sa vie est le plus difficile à faire, surtout quand on veut y mettre son nom.

Pour la femme, le livre de la vie n'est bon que s'il n'est pas signé.

*
* *

Quand on a vingt ans, on trouve toute une carrière de marbre pour bâtir sa maison ou son palais; mais trop tôt on s'aperçoit qu'on manque même de pierres, — et le monument est en ruines avant d'être achevé. Il n'y a que Philémon et Baucis qui aient supporté en cariatides le monument de leur amour. Mais c'était une chaumière.

*
* *

Nous portons tous dans notre âme un exemplaire du livre infini. Mais nous passons notre vie à savoir en quelle langue il est écrit. Les plus savants en ont

traduit quelques pages à coups de dictionnaire; les plus ignorants ont lu ces mêmes pages à livre ouvert. Ah! si le cœur et l'esprit étudiaient ensemble! mais ce sont deux étrangers ou deux ennemis. C'est le chien et le chat de la maison.

*
* *

Qu'est-ce que prouve la vie? La mort. — Qu'est-ce que prouve la mort? La vie. — Qu'est-ce que prouvent la vie et la mort? L'amour.

*
* *

On cherche toujours sa première maîtresse dans la seconde; voilà pourquoi la seconde maîtresse est celle qu'on aime le plus.

*
* *

Tous les philosophes disent du mal de la beauté. Est-ce parce qu'elle est plus éloquente que la philosophie? Socrate dit que la beauté est une tyrannie. Est-ce parce que sa femme était laide?

*
* *

J'ai imprimé ce vers :

La beauté! coupe d'or, pleine de mauvais vin.

Je ne sais pas si le vin est meilleur dans une coupe d'argile; j'aime mieux m'enivrer au vin de la coupe d'or.

*
* *

Pour inspirer de la confiance aux femmes, il faut avoir confiance en soi.

*
* *

Tout homme d'esprit porte un roman dans son cœur.

*
* *

O postérité! que pensais-tu il y a cent ans de ce roman célèbre, la *Nouvelle Héloïse*, et de ce petit roman dédaigné, *Manon Lescaut*?

*
* *

Dieu, en nous donnant la raison et le sentiment, savait qu'il nous condamnerait à ne rien savoir : il logeait en nous deux compagnons de voyage qui se fuient et se retrouvent, mais jamais dans le bon chemin, hormis à l'heure de notre mort.

*
* *

Si Machiavel avait fait une politique pour l'amour, il aurait dit aux hommes : « Faites aux femmes ce que vous ne voudriez pas qu'elles vous fissent. »

*
* *

Tout homme qui dompte une femme peut devenir un dompteur de bêtes; mais qu'il y prenne garde : le lion se réveille un jour dans sa force et sa colère.

*
* *

Les amoureux sont des écuyers. Le bon écuyer s'en va enfourcher au passage la cavale, et la dompte sans mors et sans éperons; le mauvais écuyer bride la cavale, mais elle prend le mors aux dents et le jette sur le pavé.

*
* *

Le bonheur nous attend quelque part, à la condition que nous n'irons jamais le chercher : c'est le château en Espagne qui s'écroule dès que nous mettons le pied sur le seuil.

*
* *

Les comédiennes sont deux fois femmes, quand çà et là elles se dépouillent de la friperie du théâtre.

*
* *

Ce ne sont pas des poètes ni des amoureux, ceux-là qui ne franchissent pas le Rubicon, car c'est de l'autre côté que sont la poésie et l'amour.

Il fallait plus de génie à don Quichotte pour combattre les moulins à vent qu'à Sancho Pança pour rire de don Quichotte.

*
* *

La princesse de Conti était-elle femme galante ou femme d'esprit? Lettre du prince à la princesse : « Ma. dame, je vous recommande de ne pas me faire c...

pendant mon absence. » Réponse de la princesse :
« Monsieur le prince, soyez tranquille, je n'en ai jamais
envie que quand je vous vois. »

*
* *

L'amour change de caractère tous les cent ans. C'est
toujours l'amour, mais ce n'est plus le même masque.

*
* *

La vocation d'une femme est de mettre en démen-
ce l'homme le plus raisonnable. En revanche, une femme
est toujours une enfant, qu'on amuse avec des contes de
fées.

*
* *

Pour apprendre à connaître les femmes, pratiquez
les femmes. Pour apprendre à connaître les hommes,
pratiquez les femmes.

Car les hommes ne sont des hommes qu'avec les
femmes.

*
* *

Dès que Dieu eut fait les sept jours de la semaine,
Satan fit les sept péchés capitaux.

Dieu se reposa le septième jour, Satan fit du
dimanche le jour de la paresse.

*
* *

Quand Dieu eut mis la dernière main à son œuvre
des six jours, il s'aperçut qu'il y avait bien des retou-

ches à faire; mais, tout en se reposant le septième jour, il mit dans l'esprit de la femme la curiosité, et dans celui de l'homme le sentiment de l'idéal. Depuis la création du monde, l'homme cherche sans cesse à parachever l'œuvre de Dieu.

Il fallait bien laisser à la femme quelque chose à deviner, et à l'homme quelque chose à faire.

*
* *

Il serait bon de s'entendre une fois pour toutes sur les conditions de la beauté, mais il faudrait commencer par avoir le même regard; or il est prouvé que nous avons tous une paille dans l'œil (c'est peut-être un prisme) qui nous fait voir les femmes avec mille et une nuances dissemblables.

*
* *

Depuis les Grecs, nos maîtres éternels, ceux-là qui avaient été admis dans le conseil des dieux pour régler les lois du beau, la forme a été consacrée avec tous ses prestiges, et les types des sculpteurs d'Athènes et de Sicyone sont encore aujourd'hui les symboles radieux de la surface humaine. Si nous comprenons si bien la beauté grecque, nous qui sommes les païens de l'éternelle Renaissance, c'est que plus que jamais Paris est une autre Athènes où Pradier et Clésinger ont continué Praxitèle et Cléomène. Mais, si nous nous détachons de l'heure présente, où nos filles de marbre tressent leurs chevelures à la manière antique et chan-

tent silencieusement par leurs lèvres ardentes et leurs regards noyés toutes les ivresses panthéistes; si nous recouchons pour une heure dans l'oubli la Vénus de Milo avec les fresques de Pompéia; si nous déchirons la grammaire du Beau écrite par Winckelmann et les autres, nous retombons dans toutes les vagues aspirations des amoureux et des poètes.

Et si nous consultons l'histoire, et si nous consultons les peuples, nous irons nous perdre au chapitre des contradictions. Les Romains vous disent que les Romaines n'étaient belles que lorsqu'elles avaient le front petit et les sourcils mariés, parce que les Romains ne considéraient la femme que comme un monument de volupté jusqu'au jour où les Byzantins vinrent éloquentement leur prouver que la femme, elle aussi, avait son auréole divine, et que Dieu ne l'avait pas créée à la seule fin de manger les pommes du paradis terrestre. Et alors le front de la femme s'élève et s'élargit pour y recevoir comme un diadème la couronne d'épines qui fera jaillir des gouttes de sang sur les roses de son sein.

*
* *

Entre la beauté païenne et la beauté chrétienne tout un monde a passé. Parlerons-nous de la beauté africaine, qui consiste à avoir une bouche fendue jusqu'aux oreilles? Les filles du roi, s'il y a encore des rois là-bas, passent leurs loisirs à se déchirer les lèvres avec des épingles pour réaliser cet idéal. Au Brésil, le nez camus appartient au type consacré. Chez les sauvages, n'avoir pas de nez du tout, est le prototype du beau.

En Chine, on ne regarde les femmes que par les pieds, la figure n'entre pour rien dans le charme de la personne. Chez les nègres et les Maures, on est d'autant plus beau qu'on est plus noir : les blancs oseront-ils s'élever contre cet axiome ? Chez les anciens Juifs, la femme dorée était la plus belle. Les Hollandais aiment les colosses ; les Napolitains aiment les pygmées. A Paris, l'Académie des beaux-arts aurait bien de la peine à se tirer d'affaire si on la mettait en présence de cent femmes brunes, blondes, rousses, dorées, pâles, roses, pourpres, grandes et petites, grasses et maigres, matérielles et vaporeuses, spirituelles et naïves, enjouées et mélancoliques. A qui donnerait-elle la pomme ?

Non, la beauté n'est pas une. En vain on cite la Vénus de Milo ; je la récuse, parce qu'elle n'a pas de bras, — ou plutôt parce qu'elle n'a plus sa souveraine beauté quand on essaye de lui remettre ses bras, tant il est vrai que, dans les arts, ce qui est en ruines s'éloigne de l'homme et s'approche de l'infini.

*
* *

La vertu, comme les sources vives, jaillit des hauteurs de la montagne et tombe dans le lit impur du torrent si on ne la fait remonter à force d'écluses.

*
* *

Les poètes vivent pour les autres ; — leur âme se cristallise et devient un miroir où tout le monde va se contempler. — Les femmes gardent toujours leur miroir pour elles.

*
* *

La beauté est sacrée; c'est un crime de l'altérer, même par la douleur, jamais par l'effort. L'antique Atalante vole paisiblement, malgré la rapidité de la course. Niobé, veuve de tous ses enfants, est belle encore dans sa douleur, parce que c'est une douleur calme et silencieuse. On n'a pas oublié, dans la tragédie de Sophocle, ces paroles d'Electre, qui sont toute une peinture des mœurs grecques : « Je rougis, chères compagnes, de pleurer devant vous; daignez me le pardonner. » A ceci on peut répondre que, du temps de Sophocle, les épines du Christ n'avaient pas couronné le monde.

*
* *

Le poète prend la poésie pour sa vie ou pour son œuvre; — poète en action ou poète par l'esprit. Si sa vie est poétique, il s'y complaît et son œuvre y perd.

Ainsi la femme prend la poésie pour elle ou la donne à son enfant.

*
* *

Les femmes n'étreignent jamais que les chimères de l'avenir ou les fantômes du passé. La vie *était* ou *sera*, elle *n'est* pas; *hier* et *demain*, mais non pas *aujourd'hui*. Elles ne vivent pas : elles passent dans la vie.

*
* *

La nature a la beauté visible; mais, pour la peindre, il faut la voir avec amour, il faut l'aimer comme l'aime le soleil, — avec des rayons. — Entre la nature et l'idéal, il y a la fantaisie, muse toujours jeune, folie charmante, reine de l'imprévu, femme et chimère qui a pour patrie l'imagination des artistes des amoureux et des femmes.

*
* *

Il y a des pensées qui descendent du ciel comme des rayons; il y en a qui s'élèvent de la terre comme la fumée. Il y a aussi les femmes du ciel et les femmes de la terre.

*
* *

La vengeance est le plaisir des dieux. Qui est-ce qui a écrit ce sacrilège? Se venger, c'est être le second à faire mal. Le lion ne se venge pas, la femme se venge.



VI

AVENTURES SENTIMENTALES

D'UNE FEMME BRUNE ET D'UNE FEMME BLONDE

DONT L'UNE EST MORTE — ET DONT L'AUTRE VOUDRAIT MOURIR

I

Mon ami Henri des Feugeraies est venu me voir aujourd'hui — triste comme il était hier, comme il le sera demain — triste de cette silencieuse et profonde tristesse qui vient du cœur et qui incline le front.

Je lui offris un cigare. Il l'alluma deux fois et deux fois il le laissa éteindre sans y prendre garde.

Nous étions appuyés sur la balustrade du balcon, regardant passer Paris — ce Paris préoccupé et distrait qui va toujours — là où vont ceux qui ont de l'argent et là où vont ceux qui n'ont pas d'argent — là où vont ceux qui ont le cœur pris et là où vont ceux qui ne savent où aller.

— Avez-vous été très-amoureux ? me demanda tout à coup mon ami Henri des Feugeraies.

Il retomba dans le silence, il pencha la tête sur une pensée désespérante, il promena lentement son âme dans le chemin de la douleur

— Ah ! mon Dieu, reprit-il, quelle histoire ou plutôt quel roman ! Voyons, je vais tout vous dire, car tout cela fatigue trop mon cœur.

— Depuis que je vous connais, je vous écoute sans cesse, car de prime abord j'ai deviné quelque histoire singulière : on n'est pas pour rien si triste et si pâle ; ce n'est pas sans raison qu'on a l'œil battu et le front ravagé.

— Oui, une histoire étrange qui a commencé par la fenêtre comme la première histoire venue, mais qui a fini... Est-ce fini, mon Dieu, est-ce fini ?

Il regarda le ciel, et prit sur son cœur quelques lettres dont il respira le parfum avec un charme amer.

— Dieu merci ! dit-il, ces lettres ne sentent ni le musc ni le patchouli ; mais moi, j'y respire je ne sais quel doux et triste souvenir d'un temps évanoui. Ces lettres vous apprendront mieux qu'un récit le charmant début de mes deux amours ; moi, je ne pourrais m'empêcher d'être triste dès la première page, puisque je sais la dernière. Avant tout, il faut que je vous dise un mot sur les personnages que vous allez rencontrer : d'abord, c'est madame de Marsault ou plutôt Rachel... Hélas ! que vous en dirai-je, si ce n'est que je l'ai aimée trop tard ? Pour l'autre, madame de Versilly ou plutôt Lucy... Ah ! pourquoi celle-ci m'a-t-elle aimé ?

En disant ces mots, Henri retomba dans sa silencieuse tristesse : il éparpilla les lettres sur la table, tantôt avec l'ardeur religieuse d'un dévot qui touche une relique, tantôt avec la colère poétique d'un amant que le destin a frappé au cœur. Enfin, après un soupir, il me dit en me présentant une lettre :

— Lisez.

Cette première lettre était de lui ; il avait rassemblé les siennes, comme les autres, dans sa religion du souvenir.

DE HENRI DES FEUGERAIES A ERNEST D'H***, AU
CHATEAU D'A....

« De Paris, ce 15 juillet.

« Tu m'avais bien dit que l'amour est une surprise.
« L'amour est comme la fortune, d'abord parce qu'il
« est aveugle, ensuite parce qu'il vient s'asseoir à notre
« porte quand nous le cherchons bien loin. Je t'ai écrit
« l'autre matin que je cherchais l'amour. En vérité,
« mes regards avaient beau faire ; le temps passait, mais
« l'amour ne passait pas avec le temps. Enfin, hier, au
« retour d'un pèlerinage aventureux dans le grand pays
« de la passion, mon cœur a trouvé de quoi s'amuser.
« Voici comment : depuis la belle saison, je demeure
« dans la rue de Varennes, en vue de magnifiques jar-
« dins. Hier, à mon retour, j'avais à peine entr'ouvert
« ma fenêtre, quand je vis sous les branches touffues
« des tilleuls une belle femme qui se promenait. Du

« premier coup d'œil je fus ébloui; pourtant c'était une
« femme, ni plus ni moins. Mais quelle femme! quelle
« nonchalance voluptueuse! quelle grâce attrayante!
« quelle noble simplicité! Elle inclinait la tête sur l'é-
« paule avec un abandon charmant, elle souriait avec
« cette tendre mélancolie qui va si loin dans le cœur,
« enfin elle était pour moi à cet instant la plus belle
« femme du monde. Par malheur, elle lisait un jour-
« nal. Pourtant ce journal est d'un bon augure: une
« femme ne lit si bien un journal que quand elle n'a
« rien à écrire dans son cœur. Dieu soit loué, me voilà
« amoureux! Dieu soit loué si le soleil luit pour moi!

« Adieu, mon vieil ami; je pardonne à toutes les
« extravagances de ton cœur; je crois que les mœurs
« vont commencer, mais pour tout de bon. Si tu vois
« George en passant à Senlis, ne m'oublie pas auprès
« de ses chiens anglais, de sa petite flamande et de ses
« roses chinoises. »

« 17 juillet.

« Le mal n'est pas dans la tête, le mal est dans le
« cœur. Je l'ai revue, hélas! plus belle encore, se pro-
« menant toujours sous les tilleuls. C'était le matin par
« la rosée. Ah! quel charmant déshabillé! Elle était ve-
« nue là je ne sais pourquoi, peut-être pour entendre
« les derniers échos de la fête du duc de***. Cette fois
« elle n'avait plus un journal à la main, mais un bou-
« quet dont elle secouait par intervalles la rosée sur son
« front et sur ses lèvres. Avant de rentrer, elle leva

« deux fois les yeux par mégarde vers ma fenêtre, c'est-
« à-dire vers le ciel ; heureusement qu'elle ne vit pas
« le ciel ; après quoi elle respira son bouquet et le jeta sur
« le perron. Voilà ce qu'on fait souvent de l'amour.
« Ah ! me suis-je écrié, si j'avais ce bouquet ! quelle re-
« lique ! que de soupirs et que de baisers ! Après tout,
« ce jardin n'est pas le jardin des Hespérides. Et, tout
« en disant cela, je descendais sans m'en douter. J'ai
« tendrement abordé une fille de chambre. « Mademoi-
« selle, voulez-vous m'ouvrir le jardin ? une lettre pré-
« cieuse s'est envolée tout à l'heure du côté des dal-
« hias. » Cette fille m'a reconnu pour un habitant de la
« maison, pourtant elle hésitait à me laisser passer.
« Mais, monsieur... — Mais, mademoiselle... » Je de-
« venais plus suppliant encore. « Allez, monsieur. »
« Elle me conduisit avec quelque froideur jusque sur
« le perron. En descendant je ramassai le bouquet
« presque éparpillé. « C'est vous, dis-je en me retour-
« nant et dans le dessein d'attendrir la fille de chambre
« (elle est belle), c'est vous qui cueillez ces fleurs-là si
« matin ? — Mon Dieu, non, monsieur. » J'allai sans
« m'arrêter vers les dalhias. Là, je ne sais comment
« cela se fit, mais je me souviens qu'au lieu de trouver
« une lettre perdue j'en pris une dans ma poche et la
« jetai sur le parterre. Advienne que pourra, dis-je ; et
« je revins sur mes pas. Qu'en dis-tu ? Mais qu'en dira-
« t-elle ?

.

« Il paraît, mon cher, que c'est une vraie dame, la
« vicomtesse de Mar—. Elle s'appelle Rachel, comme

« ta cousine ; il y aura bientôt cinq ans qu'elle a vingt-
« quatre ans ; mais enfin elle ne lit pas encore les ro-
« mans de M. de Balzac. Cependant elle a eu trois
« amants et demi. Pour son mari, c'est un homme
« d'esprit : il voyage depuis qu'elle a vingt-quatre
« ans. »

Lettre trouvée sous les dalhlias par madame la vicomtesse de Mar —.

« 17 juillet.

« Madame,

« Ne vous offensez pas trop du mot que je vais vous
« dire ; c'est un mot vieux comme notre première mère,
« un mot profané par toutes les bouches comme par
« toutes les plumes, un mot que tout le monde a dit
« bien ou mal, que vous avez dit, madame, mais, hélas !
« que vous ne me direz jamais : — Je vous aime ! —
« j'en suis fâché pour vous et peut-être pour moi, mais,
« en vérité, — je vous aime. —

« HENRI DES FEUGERAIES. »

Lettre jetée dans le jardin en question un jour qu'il ne faisait pas
trop de vent.

« 18 juillet.

« J'oubliais de vous dire qu'avant tout, madame, je
« vous aime parce que vous êtes belle, belle de toutes
« les beautés, de celles du corps comme de celles de
« l'âme. Ève n'était pas plus belle au sortir des mains

« divines ; mais alors Ève n'était pas tout à fait une
« femme ; car, suivant la Genèse, si Dieu a commencé
« la femme, le serpent l'a finie.

« A propos, madame, vous ne m'avez pas répondu.
« Pour parler le beau langage, est-ce que l'amour, en
« battant des ailes sur votre chemin, n'a pas laissé
« tomber une plume ?

« Hélas ! madame, je me torture l'esprit sans raison.
« Ah ! si je laissais parler mon cœur tout simplement ! »

DE RACHEL A LUCY.

« 19 juillet.

« Voilà ce qui se passe, ma chère Lucy, pas tout à
« fait à Paris, où je ne mets plus les pieds, mais dans
« un petit hôtel de la rue de Varennes. J'habite le rez-
« de-chaussée ou plutôt le jardin depuis trois mois,
« depuis que *je me suis retirée du monde*, mais je m'en-
« nuie comme si j'allais encore dans le monde, voilà
« pourquoi j'y retournerai. Pourtant, depuis vendredi,
« il se prépare ici une petite comédie sentimentale qui
« me distraira un peu. J'en suis l'héroïne, bien entendu ;
« mon héros est digne d'un romancier. S'il faut en
« croire ma femme de chambre, il s'entend à merveille
« à faire caracoler un cheval. Il s'appelle Henri des Feu-
« geraies ; crois-tu que ce nom-là soit d'une bonne ro-
« che ? tu as la *Clef du blason*, vois donc ce qu'il en
« retourne. Mon héros a dans la mine quelque chose de
« fier qui me ravit, mais sa barbe est trop ébouriffée. Il

« est sentimental à faire peur ; heureusement pour lui
« qu'il est spirituel, vois plutôt :

« *Samedi.* — Il est ingénieux à ce point qu'il ose
« descendre dans mon jardin pour ramasser un bouquet par moi cueilli et pour jeter sous les dalhias une
« lettre par lui écrite. La lettre valait-elle le bouquet ?

« *Dimanche.* — Seconde lettre apportée (franco) par
« le zéphir et par la grâce de Dieu. Pourquoi ne pas
« lire ces lettres qu'on ramasse par mégarde en cueillant une rose ou une marguerite ? Pour ton désennui,
« je t'envoie les deux lettres en question, ne sachant
« qu'en faire.

« *Lundi.* — Il n'a pas mis aujourd'hui la tête à la
« fenêtre.

« Tout cela m'a rappelé les divines extravagances de
« lord O'T—. En vérité, je crois que celui-là a été jusqu'à mon cœur ; mais quelle course au clocher, ma
« chère ! Le nouveau venu n'ira pas si loin, n'est-ce
« pas ?

« Écris-moi bien vite. Que devient ton beau cousin ?
« Ne me cache rien : tu te souviens que nous nous sommes
« promis de nous dire tout, même ce qui ne se dit
« pas. Tu sais que je passe l'automne au château de
« M—. J'avais bien envie d'aller à Spa, mais je n'irai
« pas, car je ne veux plus rencontrer lord O'T— dans
« ce monde. Adieu ! une autre fois je ne ferai pas seulement la gazette de mon hôtel, je te parlerai de Paris ;
« mais qu'y a-t-il à dire de Paris au 19 juillet ! »

DE LUCY A RACHEL.

« 24 juillet.

« Ah ! coquette ! que je te reconnais bien ! Tu fais
« semblant de m'envoyer les deux lettres mises à la
« poste du hasard ; tu dis que tu ne sais qu'en faire, et
« pourtant, pour les garder, tu te donnes la peine de
« les copier à mon usage. Tout cela commence d'une
« façon ravissante, c'est presque un écho des romans
« de la bibliothèque bleue. Sais-tu qu'il écrit à mer-
« veille. Mais il n'a pas l'air d'un homme à écrire des
« volumes pour l'amour de Dieu. Prends-y garde ! il
« commence à ne plus mettre la tête à la fenêtre, il est
« capable de ne plus mettre son style à la poste restante.
« Ne fais pas tant la superbe, ce serait bien dommage
« de rebuter un amoureux de si bonnes façons, de si
« bon style et de si bon cœur.

« Adieu, je retournerai peut-être à Paris avant l'hi-
« ver. M. de Ver— est toujours consul au bout du
« monde ; aussi je l'aime par-dessus tout. Mon beau
« cousin n'a pas le sens commun ; cependant il com-
« mence à m'ennuyer ; les amoureux de Paris sont plus
« drôles. Adieu, méchante. Plus j'y pense, plus je
« trouve que ton aventure est amusante. »

DE HENRI A ERNEST.

« 25 juillet.

« Rien de nouveau sous le soleil des amours. La
« belle vicomtesse n'a pas répondu, si ce n'est qu'elle

« se promène toujours. Pour moi, je n'ouvre plus ma
« fenêtre que pour l'amour du ciel. Ce soir, en regardant
« dant au travers des rideaux, j'ai vu madame de Mar—
« qui regardait ma fenêtre du coin de l'œil au travers
« des branches. En attendant mieux, c'est presque une
« réponse. Ce jardin est le chef-d'œuvre de l'horticul—
« ture ; on dirait que le bon Dieu va y passer le jour de
« sa fête. Le parfum qui me vient du parterre des roses
« est à coup sûr pour quelque chose dans mon amour.
« Tout au fond j'y vois un petit cabinet de verdure des
« plus attrayants. Y passer une demi-heure avec elle
« dans l'oubli du monde et de moi-même, comme disent
« les romans — et puis mourir par-dessus le marché
« — voilà tout ce que je rêve. Tout à l'heure je vais en—
« core écrire, mais autant en emporte le vent !

« La présente n'est à autre fin que de m'informer de
« l'état de ta bourse. Que vas-tu faire de tes betteraves,
« mon pauvre ami ? J'ai imaginé un nouveau moyen de
« se ruiner en peu de temps, mais je n'ai garde de te
« l'enseigner. Je pense qu'en faveur de cela tu m'en—
« verras un millier d'écus, dont reconnaissance d'au—
« tant. Sans ce millier d'écus, je suis un homme perdu
« dans le cœur en question ; car, depuis que je n'ai plus
« d'argent, je n'ai plus d'esprit qui vaille ; cette lettre
« en fait foi. Tu sais que, pour complaire à ma famille,
« je vais par-ci par-là porter mes lumières au ministère
« de la justice. Je fais des rapports sur des pourvois en
« grâce ; ainsi dépêche-toi d'assassiner quelqu'un. »

DE RACHEL A LUCY.

« 26 juillet.

« Comment ne pas le regarder, ma chère belle,
« comment ne pas le regarder un peu pour l'amour de
« son prochain, après ces vers adorables que j'ai reçus
« ce matin, toujours par le même courrier :

« Dans mon âme il est un bocage,
Un bocage aux abords touffus;
D'un bel oiseau bleu c'est la cage,
Et j'écoute ses chants confus.

Dans mon âme il est une source
Qui ravage fleurs et gazons;
Au bruit funèbre de sa course,
L'oiseau s'endort : adieu chansons !

A travers la feuille ondoyante
Il vient souvent un soleil d'or
Pour tarir la source bruyante
Et réveiller l'oiseau qui dort.

L'oiseau bleu, c'est l'amour, ma belle,
La source est celle de mes pleurs;
Le soleil que mon âme appelle,
C'est ton regard semant des fleurs. »

« N'est-ce pas que ces vers sont charmants ? Mais
« sont-ils bien de lui ? Te souviens-tu de ce sous-préfet
« de je ne sais où qui t'adressait avec feu des vers de
« Sainte-Beuve ?

« Je sais — par hasard, bien entendu — qu'il va
« ce soir se promener au bois ; sans cela, j'y serais
« allée moi-même. Il n'est pas encore l'heure de nous

« rencontrer ; d'ailleurs, je ne suis pas du tout belle ce
« matin. Mais serai-je belle demain ? La beauté passe
« vite, comme les morts de la ballade. En vérité, d'a-
« près mon babil, ne dirait-on pas que j'ai été belle ?
« Je ne sais plus ce que je dis. Adieu. Ah ! que je vais
« m'ennuyer aujourd'hui ! Pourtant le bois de Boulogne
« doit être charmant : du silence, de l'ombre, un cœur
« agité, un souvenir, une espérance, que sais-je ? Et
« puis tout d'un coup l'apparition toute romanesque
« d'un cavalier qu'on attend... Je n'irai pas... »

DE RACHÈL A LUCY.

« 26 juillet, onze heures du soir.

« J'y suis allée, ma chère. Tu t'y attendais bien,
« n'est-ce pas ? Le petit marquis de V— m'a accom-
« pagnée ; mais, une fois au beau milieu du bois, je
« l'ai prié d'aller à Auteuil avertir madame de T—
« que nous dînerions avec elle. Je lui ai donné rendez-
« vous pour nous retrouver.

« Il y avait un autre rendez-vous ; je ne savais pas
« où, mais je m'y suis trouvée. Or ceci vaut bien la
« peine que je taille ma plume.

« Dès que je fus seule, mon cheval prit un galop su-
« perbe ; il fit des zigzags sans nombre, il parcourut le
« bois à tort et à travers en moins d'une demi-heure.
« J'étais heureuse plus que jamais ; sans métaphore, je
« volais sur les ailes de l'amour. Pourtant j'avais peur ;
« car, ainsi que le voyageur hors de son chemin, je ne

« savais pas trop où j'allais. Tout à coup j'entends
« qu'on me poursuit, je me retourne un peu, c'était
« lui !

« — Madame, pardonnez à ma sollicitude, je vous
« croyais emportée par votre cheval.

« Je ne savais que répondre, car enfin je ne pouvais
« pas lui dire après qui je courais si follement, puisque
« c'était après lui. Le plus facile était de ne pas répon-
« dre ; mais si jamais il passait son chemin sans dire
« un mot de plus !

« — Monsieur, répondis-je avec un sourire *des plus*
« *doux*, je cherche mon compagnon de voyage.

« — Eh bien, madame, en attendant, accordez-moi
« la grâce de veiller sur votre cheval. Est-ce vers Au-
« teuil qu'il nous faut aller ?

« — Oh non ! dis-je tout de suite, peut-être avec un
« peu trop de précipitation, tant j'avais peur de retrou-
« ver l'autre.

« Cependant nos chevaux s'étaient mis au pas, côte
« à côte, ouvrant les yeux et les naseaux en chevaux
« de bonne compagnie qui se rencontrent pour la pre-
« mière fois entre Auteuil et Boulogne. Le temps était
« magnifique : un nuage çà et là, des petits oiseaux qui
« chantaient, des petites fleurettes sauvages qui mon-
« traient leur aigrette ou leur collier sur le bord du
« chemin, un peu de rosée encore dans la chenaie
« touffue. En vérité, c'était partout un air de fête. Tu
« sais comme j'aime ces nuages perdus dans le bleu du
« ciel. Mon cœur battait malgré moi ; j'avais beau faire,
« mon regard s'attendrissait beaucoup. Qu'allais-je

« devenir? M. Henri des Feugeraies reprit la parole :

« — Puisque je suis en si bon chemin, madame,
« permettez-moi de ne pas passer à côté, permettez-
« moi de vous dire... Mais ne savez-vous pas tout ce
« que j'ai à vous dire ?

« Les femmes ont toujours l'air de ne rien savoir
« quand il est question de ces choses-là. Aussi je répon-
« dis nonchalamment à mon cavalier :

« — En vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous
« voulez dire.

« La réponse, comme tu vois, pouvait s'entendre de
« deux façons. M. Henri des Feugeraies répliqua :

« — Madame, vous le savez un peu mieux que moi.

« Il y eut un silence plein d'amour. Je ne parle pas
« de son regard. Après quoi, comme son genou tou-
« chaït mon amazone, il s'imagina que ma main n'était
« pas loin de la sienne, et, en effet, ces deux mains,
« jusque-là étrangères, se touchèrent — comme par
« miracle.

« — Ah ! madame ! dit-il en se penchant vers moi
« et en m'attirant à lui, si bien que nos cœurs étaient à
« deux battements l'un de l'autre. — Madame ! dit-il
« encore.

« — Je m'appelle Rachel, dis-je, entraînée malgré
« moi.

« Je n'eus pas plutôt dit cela, qu'un baiser — pris
« au vol, mais un baiser pourtant — frappa mes lè-
« vres agitées comme le coup d'aile d'un oiseau. J'en
« demande pardon à Dieu et à *qui de droit*.

« Sur ces entrefaites, le marquis de V— est survenu

« à bride abattue. Il a remercié fort galamment
« M. Henri des Feugeraies pour avoir veillé sur moi.
« Adieu, toute belle. Quand viens-tu ? »

DE RACHEL A LUCY.

« 27 juillet, le matin.

« En toute chose il faut considérer la fin ; or, en
« amour surtout, la fin est toujours mauvaise. En
« amour, il faut s'arrêter à propos ; crois-m'en, j'ai été
« à bonne école, je suis savante là-dessus. Dans le cœur
« de la femme, même la plus passionnée, c'est toujours
« la curiosité qui domine l'amour : *L'Amour de la*
« *Science*, comme dit l'Écriture. Eh bien, quand on
« sait d'avance le lendemain, il ne faut pas se risquer
« plus loin. Voilà pourquoi je ne veux plus revoir
« M. Henri des Feugeraies. Qu'il fasse de la passion
« tout à son aise à sa fenêtre ; je ne m'en plaindrai pas,
« mais je n'y répondrai pas. »

DE LUCY A RACHEL.

« 30 juillet.

« Tu ne comprends rien de bon à l'amour, ma chère
« Rachel. N'en parlons plus.

« Je pars après-demain pour Paris, où je dois pren-
« dre *quelqu'un* pour aller aux eaux d'Ostende. J'irai
« t'embrasser, ma belle ennuyée ; j'irai *respirer les*
« *roses de ton jardin.* »

DE HENRI A ERNEST.

« 3 août.

« Tu sais l'histoire du bois de Boulogne ; mais voic
« bien une autre histoire. J'en perds la tête et le cœur.
« Écoute.

« Je n'avais presque pas revu madame de Mar—
« depuis notre promenade. Il semblait qu'elle se mor-
« dit les lèvres pour le baiser surpris. En vain je fumais
« sans cesse à ma fenêtre, je dévorais le jardin du regard :
« ce n'étaient que flammes et fumée perdues. La belle
« Rachel voulait sans doute que le prologue trainât en
« longueur, car je la crois savante sur la comédie d'a-
« mour. Moi, je n'écrivais plus ; j'avais mes raisons pour
« parler au lieu d'écrire. J'attendais l'heure de parler,
« mais j'attendais toujours. Ça et là je l'entrevois au
« jardin ; mais elle passait comme une ombre. Un soir,
« devenu tout à fait l'esclave de mon cœur, je descends à
« son appartement, je sonne d'une main agitée. La fille
« de chambre vint m'ouvrir.

« — Il faut que je parle à madame de Mar—, dis-je
« d'un air décidé.

« Cette fille m'annonça avec un peu de contrainte.

« — Je n'y suis pas, dit avec empressement madame
« de Mar—.

« La porte se referma à mon nez. Ne sachant que
« faire, je m'en allai, jurant à mon pauvre cœur qu'il
« serait vengé. La nuit, je ne dormis pas ; mon amour

« n'était plus que de la colère. Rachel serait venue, que
« je ne sais si elle eût été la bienvenue. Dans la matinée,
« je reçus par la poste ce petit billet, qui m'expliquait
« un peu l'énigme :

« Les rêves n'ont pas de suite ; il faut se contenter de
« ce qu'ils nous donnent, sans trop les poursuivre quand
« nous sommes éveillés. »

« Après avoir relu ce billet étrange, je tombai d'ac-
« cord sur ceci, à savoir que j'avais affaire à une femme
« curieuse, qui se donnait toutes les peines du monde
« pour ne pas suivre le chemin battu, au risque de ne
« pas arriver. Je ne perdis pas la carte, je résolus de
« jouer mon mauvais jeu.

« Comme je m'étais mis à la fenêtre, suivant la cou-
« tume, je vis tout à coup près des dahlias une femme
« que je n'avais pas vue encore. C'est ici que l'autre
« histoire commence.

« Cette femme est jeune, c'est-à-dire qu'elle a trente
« et un ans ; elle est belle comme les roses de juin ;
« elle est blonde comme les épis d'or ; elle est noncha-
« lante comme les cygnes qui s'abandonnent aux flots.
« Un poète ne dirait pas mieux ; mais le cœur n'est-il
« pas un grand poète ? En un mot, mon cher, cette
« femme est adorable.

« De temps en temps elle levait les yeux à ma fenêtre
« un peu languissamment, si j'ai bien vu. C'était aussi
« de la curiosité, mais de la curiosité plus tendre et
« plus voilée. Or, que diable cette femme venait-elle
« faire là ? Mais ses regards surtout, pourquoi dai-
« gnaient-ils monter jusqu'à ma fenêtre ?

« Sur le soir, je suis allé au bois, à coup sûr entraîné
« par la fatalité. Comme je côtoyais l'horrible petit mur
« de Boulogne, je vis tout à coup flotter en avant l'ama-
« zone ; cette amazone que j'ai pressée sur mon cœur !
« Le petit monsieur qui m'a si bien remercié l'autre
« fois était là, fidèle au poste. Comme alors j'étais
« aussi plus curieux que passionné, je parvins à domi-
« ner mon cœur, je résolus d'aborder la cruelle madame
« de Mar—, à mes risques et périls. En face du petit
« monsieur cependant, je ne savais quelle figure faire.

« Enfin, j'anime mon cheval, qui s'élance léger
« comme une flèche à côté de l'amazone.

« — Madame...

« Madame se retourna ; mais juge de ma surprise,
« ce n'était pas Rachel : c'était l'inconnue, ou plutôt
« la belle nonchalante du jardin.

« Elle tourna la tête avec une grâce charmante.

« — Eh bien, monsieur, que voulez-vous me dire,
« s'il vous plaît ?

« Le petit monsieur jugea à propos de passer en
« avant ; aussi je le saluai de l'air du monde le plus
« aimable.

« — Madame, pardonnez-moi si je viens sans façon...

« — C'est à moi, monsieur, de m'excuser d'avoir
« pris un cheval et mis une amazone qui vous a trompé,
« j'imagine.

« — Je ne m'en plains pas, madame...

« Ici elle sourit avec toute la douceur angélique des
« vierges de Pérugin. J'étais troublé au point que je lui
« parlai du beau temps.

« Tout en parlant du beau temps avec moi, elle s'é-
« cria tout à coup :

« — Oh ! la jolie petite fleur bleue !

« A peine eut-elle dit ces mots, que je fus à terre pour
« cueillir la fleur.

« — La voilà, madame ; ne la refusez pas, quoique
« ma main l'ait profanée. C'est un myosotis. Souvenez-
« vous de moi, dit le myosotis ; le myosotis parle tou-
« jours pour quelqu'un !

« — Monsieur, je n'oublierai pas, dit-elle en glis-
« sant la fleur sur son sein, je n'oublierai pas que le
« souvenir, le souvenir seul de madame de Mar— m'a
« valu ce myosotis.

« — Madame de Mar—, croyez-le bien, madame,
« n'est pour rien dans tout ce qui se passe ici.

« Cette fois, au lieu de sourire, l'inconnue pencha
« son front rougissant.

« Enfin, mon cher, je ne puis te dire tout mot à mot.
« Sache seulement que durant plus d'une heure nous
« fûmes à ce chapitre charmant. L'inconnue fit si bien
« son compte, qu'à l'instant du départ elle me dit d'une
« voix adorable :

« — A revoir, monsieur Henri des Feugeraies.

« Comment sait-elle si bien mon nom ? Elle s'ap-
« pelle madame Lucy de Ver—. Elle a passé le prin-
« temps dans la Bretagne, au château de M—; elle
« est revenue à Paris ces jours derniers, je ne sais
« pourquoi. »

LETTRE ANONYME A M. HENRI DES FEUGERAIES

« 8 août.

« Je vais à Ostende; que Dieu me conduise ! Mais
« vous ! est-ce que vous restez à Paris ? Oui, vous y
« resterez pour les deux beaux yeux que vous avez
« chantés. Adieu donc. Je pars ce soir, emportant le
« myosotis : je me souviens, moi. »

DE HENRI A ERNEST.

« D'Ostende, 15 août.

« Oui, mon cher, c'est d'Ostende que je t'écris. Mais
« que te dirai-je ? je suis heureux ; or, on l'a dit, le
« bonheur ne se raconte pas. Je suis venu ici avec ma-
« dame de Ver—, qui m'aime à la fureur. Figure-toi
« qu'elle était la confidente de madame de Mar—. Ma-
« dame de Mar— lui écrivait tout, jusqu'à mes lettres.
« N'ayant pas grand'chose à faire là-bas dans son châ-
« teau, elle s'est prise d'une belle passion pour moi.
« Comme sa dédaigneuse amie répondait mal à mon
« amour, elle a voulu bien répondre : elle a pris la
« poste. Elle m'a trouvé très-ressemblant au portrait
« qu'elle avait déjà dans le cœur. Tu sais à peu près la
« suite. Après notre rencontre du bois, rencontre qu'elle
« avait préparée, je lui ai écrit avec feu ; sa réponse de-
« mandait une réponse, et ainsi de suite. J'ai su qu'elle

« allait à Ostende; j'ai voulu aller à Ostende. Je suis
« parti avec elle en toute vapeur. Une fois en route, elle
« m'a tout confié en pleurant sur mon cœur. Ah! la
« coquette, comme elle sait bien pleurer! Ces larmes-là
« ne sont jamais perdues. C'est la femme d'un honnête
« consul qui est au bout du monde: tu le vois, c'est un
« peu la femme libre. Elle est gaie, folâtre, capricieuse;
« c'est une Française, en un mot, digne d'un meilleur
« temps. Enfin, j'ai donc trouvé l'amour. — Mais Ra-
« chel? diras-tu. — Chut! Lucy pourrait me sur-
« prendre! »

DE LUCY A RACHEL.

« D'Ostende, 15 août.

« J'ai fait le voyage gaiement comme ceux qui voya-
« gent pour voyager. Je pensais à toi et à tes amours.
« Or tu ne t'imaginerai jamais, ma chère, qui j'ai
« rencontré hier à Ostende? M. Henri des Feugeraies,
« qui n'a pas trop l'air de s'ennuyer. »

II

Quand je fus au bout de cette dernière lettre, qui me semblait un dénouement, mon ami Henri des Feugeraies me raconta ainsi la fin de son histoire amoureuse:

« Eh bien ! vous avez vu par ces lettres précieuses, réunies à grand'peine, comment j'ai aimé Rachel, comment la confidente de madame de Mar—, n'ayant rien dans le cœur, mourant d'ennui en province, est venue à Paris, déjà amoureuse de moi, voir si j'étais digne du portrait extravagant tracé dans les confidences de Rachel. Moi, un peu froissé des grands airs fatigués et dédaigneux de madame de Mar—, je me suis laissé aimer sans trop de mauvaise volonté par madame de Ver—; je suis parti avec Lucy pour Ostende sans trop regretter Rachel. Cependant, à peine en route, un souvenir opiniâtre, une espérance, un pressentiment, que sais-je ! est venu jusqu'à mon cœur. Tout en baisant la main de Lucy, j'entrevois dans un rêve furtif la pâle figure, dédaigneuse et touchante à la fois, de madame de Mar—; tout en caressant les cheveux de madame de Ver— (dans son laisser-aller romanesque elle avait dénoué ses beaux cheveux blonds, sur le soir), oui, tout en caressant cette blonde chevelure éparse, j'enchaînais avec volupté mon âme ardente dans les tresses d'ébène de Rachel. Certes, j'aimais Lucy, je l'aimais pour ses yeux si doux, pour la fraîcheur de pêche de ses lèvres, enfin, je l'aimais pour son amour, par contre-coup et par ricochet, dirait Sterne. Mais Rachel n'était pas moins belle ni surtout moins attrayante, Rachel avait cette pâleur adorable qu'on s'imagine voir aux anges des rêves; Rachel avait sur les lèvres je ne sais quel souvenir ou plutôt quelle science de l'amour qui troublait tous les cœurs : le sourire d'Ève après le péché. En un mot, on aimait Lucy avec des sourires, du soleil

et des fleurs : on devait aimer Rachel avec des larmes. Vous comprenez que, si j'aimais Lucy, j'aimais aussi Rachel. Vous est-il arrivé (cela arrive à tout le monde) d'aimer deux femmes en même temps, le même jour, à la même heure ? C'est un chapitre ravissant du roman de la vie, mais c'est le chapitre qui finit le plus mal, — en nous déchirant le cœur.

« Le voyage de Paris à Ostende, quoique très-mono-
tone, fut charmant pour nous ; quand l'amour est de
la partie, le voyage est toujours gai ; on ne se plaint
jamais de la lenteur des chevaux, on maudit les che-
mins de fer ; l'amour donc nous égayait à propos, il
animait le paysage, il parfumait le vent. Je n'ai jamais
vu si bien verdoyer les peupliers, les colzas et les prés
de la Flandre. Jusque-là j'avais entrevu, sans y prendre
garde, les belles vaches flamandes éparpillées sur l'herbe
touffue. Certes, si jamais le voyageur a rêvé que le bon-
heur était au fond de quelque-une de ces silencieuses
baraqués, vues au loin et presque dans l'ombre, ce
voyageur ne passait pas en Belgique, qui est la prose
du paysage : il faut au bonheur des rochers et des
montagnes. Cependant je me souviens que, entre Gand
et Bruges, j'ai bâti mon château, comme j'eusse fait en
Espagne.

Après une halte de quelques jours à Bruges, nous
partîmes pour Ostende.

« — A propos, dis-je à Lucy, nous n'avons rien vu à
Bruges ?

« — Je n'y pensais pas, me répondit-elle.

« Nous rencontrâmes à Ostende de blanches bai-

gneuses de Londres, trois ou quatre Allemandes plus ou moins baronnes, enfin quelques Françaises, entre autres la belle madame Th—, la comtesse D—, madame d'O—. Dès la première promenade, je fus accosté sur la jetée, s'il m'en souvient, par quelques-uns de ces amis de passage qui ne donnent que la main ; on a plus ou moins bien soupé avec eux ou avec leur maîtresse, mais voilà tout. Pourtant je rencontrai à Ostende un brave et loyal ami, le marquis de R—; mais avec celui-là, au lieu de souper avec lui, je m'étais battu. Malgré notre désir de vivre à l'ombre, presque en sauvages, au bord de la mer, dans quelque hôtel dépeuplé, nous fûmes entraînés au Casino. — Après tout, me dis-je, je puis bien me promener au grand soleil avec une belle femme qui a l'air d'être amoureuse de moi pour la saison (ici, c'était la vanité qui parlait); d'ailleurs (reprit la raison), un tête-à-tête infiniment prolongé devient infiniment ennuyeux, surtout au bord d'une mer toujours endormie qui n'est qu'un étang moins les saules. Puisque tout le monde veut de nous, vivons pour nous, mais dans l'ivresse du monde. — Nous fûmes de tous les petits plaisirs d'Ostende. Après midi, à l'heure du bain, la mer offrait un coup d'œil charmant, c'était là notre seul théâtre : on voyait les jolies baigneuses sortir des baraques, — du moins on voyait leurs têtes presque toutes blondes nageant sur l'eau agitée; çà et là on voyait un bout d'épaule, mais au même instant un flot jaloux passait mal à propos. Et puis, c'étaient de petits cris effarés, celle-ci qui perdait le pied, celle-là qui perdait la tête, l'une qui s'élevait trop haut, l'autre

qui recevait un jet d'eau d'une rieuse voisine. Et puis, les promeneurs qui peuplent le rivage, le rayon du soleil, les nuages qui passent, l'oiseau qui rase les flots. Enfin, vous savez comme moi quel tableau ravissant c'était là, plein de distractions pour les promeneurs qui n'avaient rien à faire, — si ce n'est l'amour.

« Nous étions descendus à l'hôtel d'Angleterre, où Lucy s'ennuyait un peu en dépit de moi-même. Mais comment ne pas s'ennuyer dans un hôtel quand on voyage, même quand on voyage à Cythère ? Nous sortions toujours entre onze heures et midi, nous allions sur le rivage, nous revenions déjeuner en tête-à-tête, comme deux ramiers qui becquètent au-dessus du nid. L'après-midi se passait au bain, à la promenade, je ne sais plus comment. Le soir venu, après un dîner babillard, nous allions au Casino. Les oisifs de cœur lisaient les gazettes.

« Hélas ! au bout de quinze jours, je les lisais, moi.

« Lucy s'en plaignit d'abord, mais bientôt les oillades anglaises ne lui laissèrent plus le temps de se plaindre. Je me plaignis à mon tour ; mais, dès la première plainte, elle étouffa ma voix par un baiser et par un éclat de rire.

« — Je m'amuse bien avec vous, me dit-elle d'un air de charmante moquerie ; je puis bien m'amuser de tous ces *gentlemen*.

« Nous nous aimions de bonne foi, qu'avais-je à dire ? Cependant je me mis de plus belle à lire les gazettes.

« A peine un mois s'était-il écoulé depuis notre ar-

rivée, qu'on vint à parler au Casino d'une étrangère un peu farouche qui voyageait seule. Elle s'était promenée durant deux après-midi sur la rive, mais voilée, mais solitaire. On ignorait encore si elle était brune ou blonde.

« — Elle est jolie, dit le marquis, car elle fuit toujours.

« Là-dessus on parla à perte de vue et d'esprit des femmes délaissées, des tristesses de l'amour, de la mauvaise foi des hommes, des peines du cœur, le tout sans mettre de côté ses moyens de séduction, si bien qu'à la fin de la séance il y avait plus d'un cœur de pris — non pas à la leçon.

« Le lendemain, comme nous allions prendre le thé avec Lucy :

« — Aujourd'hui, me dit-elle, j'espère bien que nous serons seuls. Décidément il y a trop d'importuns à Ostende; c'est à peine si on nous laisse un peu à nous-mêmes.

« Nous nous mîmes à table; le thé n'était pas versé quand une servante de l'hôtel nous vint avertir qu'une dame en grand deuil demandait madame Lucy de Ver—.

« — Le nom de cette dame ?

« — Elle me l'a dit, monsieur, mais elle me l'a si mal dit...

Lucy se mit soudainement à rire.

— A coup sûr, dit-elle, c'est lady M— qui vient nous tirer les cartes. Dites-lui que je l'attends.

« La servante sortit.

« — Lucy, vais-je rester dans votre chambre? Suis-je digne du jeu de cartes?

« — Oui, oui, restez malgré vos pantoufles; je vous le dis tous les matins, de ne pas venir en pantoufles chez votre voisine, mon cher; mais enfin restez tel que vous êtes.

« A cet instant la porte s'ouvrit :

« — Ciel ! s'écria Lucy.

« — Mon Dieu ! m'écriai-je moi-même en regardant mes pantoufles.

« Rachel venait d'entrer.

« — Soyez la bienvenue, dis-je en lui tendant la main, sans trop savoir ce que je disais; vous arrivez à propos, vous allez prendre du thé.

« Lucy, toute chancelante de ce coup si imprévu, alla pourtant se jeter sur le cœur de son amie; elles s'embrassèrent, mais comme deux comédiennes au théâtre. Pendant cette accolade, où leurs cœurs n'étaient pas à l'aise, Lucy eut le temps de se remettre un peu.

« — Comme te voilà tout en deuil, ma toute belle Parisienne, ni plus ni moins qu'un corbeau; mais tu n'es pas un oiseau de mauvais augure, toi.

« — Qui sait ? dit tristement Rachel. Elle se laissa tomber sur un fauteuil, elle pencha son front abattu et nous regarda l'un et l'autre à la dérobée. Qu'elle était pâlie depuis notre départ ! Sa beauté n'avait rien perdu, car ce n'était plus le dédain qui dominait sa figure, c'était la douleur.

« Moi, je ne savais que dire, je ne savais que faire ;

j'étais là muet et immobile. Ah ! si j'avais écouté mon cœur, comme je me serais jeté de bonne foi sur le sein agité de Rachel ! Comme j'aurais éclaté dans ma passion ! Comme j'aurais versé de douces larmes sur ce cœur attendri !

« — Enfin, reprit Lucy après un silence fatigant pour tout le monde, tu me diras cependant pourquoi ces habits funèbres ?

« — Je suis *veuve*, répondit Rachel d'une voix brisée.

« — Ah ! voilà donc le secret de cette grande douleur ?

« — Oui, *voilà le secret*, reprit Rachel avec amertume. Dans ma douleur, n'ayant près de moi nulle âme charitable et compatissante, je suis revenue à toi, toi, ma meilleure amie, toi, *ma confidente*...

« — Je te remercie, ma chère, de ce souvenir et de cette confiance. Tu tombes ici à merveille : Ostende est une vraie ville de deuil ; le plaisir y met un crêpe à son bonnet.

« — En vérité, reprit madame de Mar— d'un air de doute, tout en nous regardant ; je vous croyais ici dans la joie la plus radieuse, car vous n'êtes pas *veufs*, vous autres... Est-ce que vous prenez sérieusement les bains de mer ?

« — Très-sérieusement.

« — Je veux me baigner aussi.

« — Eh bien, ma chère, prends donc tout de suite du thé ; dès cette après-midi nous irons nous baigner ensemble. J'ai pour voisines de mer deux Anglaises

charmantes, un peu rieuses et un peu folles, qui finiront par t'égayer.

« Vous savez la lettre cruelle que Lucy avait écrite, Rachel. Cette lettre, ce chef-d'œuvre de raillerie amère et d'impertinence féminine, fut un coup de feu pour la pâle et dédaigneuse Rachel. Jusque-là elle avait douté, jusque-là elle avait joué avec l'amour, sans prendre la peine de descendre dans son cœur; mais cette lettre, comme un éclair qui illumine et qui brûle, lui avait appris tout d'un coup qu'elle m'aimait et que j'aimait Lucy.

« Je ne vous dirai pas mot à mot tout ce qu'elles se dirent ce jour-là; je vous en apprendrai bien plus, à coup sûr, en vous disant ce qu'elles ne se dirent pas. Avant le soir, vous devinez qu'elles étaient jalouses, sous ce ciel flamand, comme deux amoureuses de Grenade ou de Séville; jalouses à faire pitié car, si mes paroles étaient pour Lucy, mes regards étaient pour Rachel, si mon cœur était pour l'une, mon âme était pour l'autre. Enfin, il s'élevait entre elles une lutte terrible, sauvage, désespérée; un combat à outrance, commencé avec l'amour, mais qui devait finir avec la mort.

« Ce qui vint encore donner plus d'ardeur au combat, ce fut la jalousie de la beauté, qui pour les femmes est pire que la jalousie de l'amour. Au bain, au dîner, à la promenade, au Casino, Rachel et Lucy, Rachel avec sa beauté et sa tristesse, Lucy avec sa grâce, son charme et son esprit, étaient le point de mire des madrigaux des quatre parties de l'Europe. Elles faisaient

bon marché toutes deux de l'esprit des Anglais, de la sentimentalité des Flamands, de la raison des Français et de la grâce des Allemands. Mais quelle femme en ce mauvais monde se résigne de bon cœur à voir l'encensoir lui passer devant le nez pour les beaux yeux d'une autre, l'encens fût-il des plus grossiers? L'amitié de Lucy et de Rachel s'était perdue dans l'amour, bientôt la haine s'alluma dans la jalousie.

« Quelle jalousie, mon Dieu ! Mon cœur en saigne encore.

« Cette jalousie s'accrut de jour en jour comme un incendie battu par les vents. J'avais beau faire pour l'apaiser ; je n'avais qu'un bon parti à prendre, c'était de m'en aller loin d'Ostende, sans mot dire. Mais, je vous le demande, comment partir quand le cœur veut rester ? Comment prendre la force de me séparer violemment, par bonne volonté, de ces deux femmes adorables, de ces deux femmes adorées qui étaient toute ma vie, tout mon tourment, toute ma joie ? Je me laissai aller au fatal enchaînement des choses, espérant du temps qui calme tout. Mais, mon Dieu ! ce n'est pas le temps qui calme tout, c'est la mort. Il y a un an que le temps passe en vain sur mon cœur.

« J'aimais donc Rachel, j'aimais Lucy, tantôt l'une, tantôt l'autre ; Lucy avec passion, comme le souvenir, comme la femme qui a dénoué sa ceinture pour vous ; Rachel avec adoration, comme l'espérance, comme la femme qui est plus qu'une femme, qui n'a pas encore mordu avec vous à la pomme de l'amour.

« J'étais entre deux feux ou plutôt entre deux sour-

ces de larmes, entre deux douleurs de plus en plus profondes. Moi, je souffrais par contre-coup de ces deux douleurs. Je n'étais pas jaloux, moi, mais toutes les angoisses de la jalousie ont déchiré mon âme. Rachel, toujours plus pâle, se renfermait dans sa tristesse comme dans un tombeau ; elle pleurait en silence, elle gardait un sourire pour cacher son mal ; mais que pour moi ce sourire était éloquent ! Lucy, toujours plus belle, éclatait par des sanglots, des sarcasmes, des évanouissements. Elle voulait partir avec moi seul ; moi, je ne voulais pas. Elle voulait fatiguer Rachel ; mais la pauvre femme ne se voulait pas fatiguer, tant elle recherchait le fatal tableau de notre amour !

« Elles se baignaient à la même heure et du même côté. Plus d'une fois, mon Dieu ! j'avais pensé qu'il n'était pas sans danger de laisser ainsi à peu près seules au-dessus de l'abîme deux jalousies, deux haines, deux douleurs si profondes. Ça et là, tout en me baignant au loin, je cherchais à les voir. Je les voyais alors allant, venant, se mêlant aux autres baigneuses. La mer les apaise, me disais-je ; la mer est bonne pour ceux qui souffrent ; elle berce toutes les douleurs.

« Une après-midi, elles se baignaient comme de coutume ; moi, je me baignais plus loin sans inquiétude pour elles, me reposant sur Dieu, sur les matelots, sur l'insouciance. Cependant depuis deux jours Rachel était plus sombre encore, elle semblait pencher le front sous un dessein sinistre, elle avait des distractions étranges. Ce jour-là le soleil éblouissait les baigneuses, la rive était presque déserte, à peine si quelques nouveaux

venus se promenaient sur la jetée. M'étant tout d'un coup, peut-être par pressentiment, soulevé sur une lame, j'entrevis Rachel et Lucy en tête de toutes les baigneuses, s'éloignant de plus en plus dans la mer. Lucy se coiffait quelquefois d'un petit cachemire bleu et rouge; ce jour-là je la reconnus à ce cachemire, dont un pan flottait au vent, — hélas ! en signe de salut ! — Surpris de les voir si loin dans la mer, je m'avançai un peu de leur côté, regardant toujours.

« Ah ! mon ami ! irai-je jusqu'au bout de cette triste histoire ? vous dirai-je que tout à coup j'entendis un cri d'effroi, qu'au même instant je perdis de vue les deux baigneuses ? — Est-ce une lame qui a couvert leurs têtes ? dis-je en volant sur l'eau. — Hélas ! quand la lame fut passée, je ne vis plus que la surface verte un peu agitée.

« J'appelai au secours : toutes les baigneuses poussèrent des cris d'épouvante et revinrent à leurs barques ; quelques baigneurs s'avancèrent sur mes traces. Moi, je me débattais comme un furieux avec les flots ; j'étais comme dans ces horribles songes où l'on ne peut avancer, où l'on n'arrive que trop tard, et, comme dans les songes, j'arrivai trop tard ; j'arrivai tout ruisselant et tout ensanglanté, la mort dans le cœur, résolu de ne pas reparaitre si je ne pouvais reparaitre avec elles, avec toutes les deux, car je n'eus pas une seule fois l'idée de sauver l'une sans l'autre. Un homme du bain, sorti d'une baraque quand j'avais crié au secours, arriva avant moi vers l'endroit fatal. Il plongea deux fois en vain.

« — Où sont-elles ? me cria-t-il tout en colère pour me cacher son imprudence.

« — Elles sont là, dis-je en me jetant au fond.

« Je m'étais trompé ; je ne trouvai comme cet homme qu'un peu de sable et de gravier. Je reparus seul en levant au ciel un regard désespéré. J'avançai au hasard, perdant la tête et voulant perdre la vie. Rachel, Lucy, où êtes-vous ? murmurai-je d'une voix étouffée. Je redescendis encore dans cette tombe infinie ; enfin je sentis une femme qui se débattait avec la mort ; — mais seule !

« Je fus presque tenté de laisser celle que j'avais trouvée. Pour l'amour du soleil, je remontai avec elle.

« Toute cette scène terrible se passa en quelques secondes. Mille pensées, mille images, mille rêves traversaient mon esprit. Ainsi, pendant que je revenais sur l'eau — l'espace d'une seconde — j'eus le temps de me demander si c'était Rachel ou Lucy, si l'une avait entraîné l'autre, si j'aimais mieux sauver celle-ci que celle-là. Ah ! dans les moments suprêmes, la pensée de l'homme est celle de Dieu.

« Celle que j'avais trouvée, c'était Rachel. — Pourquoi n'est-ce pas Lucy ? dis-je en la voyant. — Pourquoi n'est-ce pas Rachel ? eus-je dit en voyant Lucy.

« Et, tout en baisant les cheveux épars de Rachel, je la jetai avec colère au premier marin venu.

« — Allez, dis-je, elle n'est pas morte, celle-là.

« J'avais à peine achevé ces mots que j'étais déjà au fond de la mer. Mais, hélas ! vingt fois je recommençai en vain ce douloureux voyage. La pauvre Lucy était

perdue à jamais. Dieu fut inexorable. Je voulais mourir à chaque voyage; mais, quand j'étais sous les flots, j'espérais revoir Lucy à la surface, au bras de quelque nageur plus heureux que moi dans ses recherches. Cependant sans le marquis, qui m'entraîna malgré moi, mais tout défaillant, je ne fusse jamais revenu sur le rivage. — Et puis faut-il vous le dire? Rachel était encore dans mon cœur, je voulais revoir Rachel, je voulais tout savoir.

« Je n'abandonnai la rive qu'après avoir vu le plus courageux marinier à la recherche de Lucy. Tout le monde l'aimait; elle était la fête d'Ostende; morte ou vivante, on voulait la retrouver.

« On me transporta à moitié mort dans le cabaret du rivage où on avait déposé Rachel.

« Rachel revenait peu à peu à la vie; elle se débattait toujours comme dans la mer. Je voulus la voir et lui parler. Je la revis, mais je ne lui dis rien. Que pouvais-je lui dire? A ma vue, elle se cacha le front dans les mains, et s'écria dans un sanglot :

« — Lucy! Lucy!

« Elle tendit les bras et s'évanouit encore.

« — N'ayez pas peur, me dit un médecin, elle est sauvée.

« Pendant que le marquis lui prodiguait des secours, je ressaisis mes forces et je retournai sur la rive; les nageurs cherchaient toujours, quoiqu'il fût trop tard. « Hélas! dis-je dans mon désespoir, je ne te reverrai plus, toi, ma chère Lucy! » Et je jetais des regards de fureur et d'amour sur la mer.

« Je ne voulus pas me détacher du rivage ; je m'étais couché à moitié nu sur la grève, poursuivant les songes les plus funèbres. De temps en temps me revenait le souvenir de Rachel, mais je repoussais ce souvenir qui devait être toujours amer à mon cœur. « Allez, allez, disais-je, fuyez loin de moi si vous êtes coupable, car la mer est trop près de nous ; fuyez, pauvre jalouse insensée, car j'ai encore assez de force pour vous traîner là-bas où est Lucy. »

« Sur le soir, le marquis, qui savait tout ce qui se passait dans mon cœur et dans le cœur de Rachel, vint me supplier de retourner pour un instant à l'hôtel. Je le suivis sans rien dire. Il me prit le bras dans l'escalier et me conduisit à la chambre de Rachel. Elle m'attendait : sur les prières de mon ami, elle allait partir pour Spa avec deux dames que le marquis devait rejoindre bientôt ; elle voulait me revoir et me toucher la main en signe d'éternel adieu.

« J'avais résolu d'être impitoyable.

« — Mais un seul mot cruel la tuera, me dit le marquis. Et, en effet, elle était si défaillante, elle était si près de la mort, qu'une seule secousse de plus la renversait à jamais.

« — Elle va mourir en chemin, dis-je.

« — Je le crains, mais elle mourrait ici à coup sûr ; il faut donc qu'elle parte à l'instant ; mes amies auront pour elles tant de sollicitude qu'elle y mettra un peu de bonne volonté. Allons, approchez-vous d'elle : soyez charitable ; songez qu'elle vous aime et que vous l'avez aimée.

LES FEMMES

« J'allai à elle tout chancelant ; un soupir, un regard profond et douloureux , une main touchée d'une main prête à caresser et prête à déchirer : voilà tout notre adieu. En m'en allant, je l'entendis qui murmurait d'une voix étouffée :

« — O Henri ! me pardonneriez-vous d'être venue ici ?

« Elle partit ; moi, je retournai sur le rivage.

« On ne cherchait plus Lucy. Lucy était perdue pour moi, pour le monde, pour la terre. Ah ! vous ne saurez jamais quelle est l'amertume des larmes versées sur cette tombe sans fond. Dans un cimetière, les larmes pieuses ffont éclore des fleurs et pousser des herbes consolantes où l'on respire l'âme des morts ; mais dans la mer !

« La mer cependant venait par moments sourire à mes souffrances ; elle avait comme moi ses plaintes et ses agitations, ses colères et ses larmes. Ah ! que je prenais une sombre joie à la voir le matin dans son flux, quand chaque flot venait bruyamment se briser à mes pieds ! Je voulais sans cesse me laisser engloutir ; mais sans cesse j'espérais voir revenir dans une lame la blanche dépouille de ma pauvre maîtresse. Je reculai peu à peu l'œil égaré sur chaque nouvelle vague ; je reculai ainsi jusqu'à l'heure du reflux, et, plus que jamais désespéré, je tombais presque mort sur la grève.

« J'épuisai mon cœur, mon âme, ma vie, mais non pas ma douleur, à ce spectacle cruel. La mer fut avare de mon trésor. Un jour, cependant, à l'heure du flux, ayant cru entrevoir dans une vague encore lointaine un

vêtement de femme, je m'élançai comme un fou, avec des cris de fou, au-devant de cette espérance; je me jetai tout éperdu et tout défaillant sur cette vague, comme si elle eût renfermé Lucy. Cette vague était comme le dernier adieu de la morte, car elle m'apportait le petit cachemire dont s'était coiffée Lucy le jour fatal. La pauvre et chère coquette!

« Je saisis avec ardeur ce cachemire, qui avait touché ses cheveux adorés, qui a gardé un parfum d'elle-même, qui est pour moi la plus sacrée des reliques!

« Que vous dirai-je encore? Le marquis m'entraîna loin d'Ostende. Plaignez-moi et pardonnez-moi mes heures de profonde solitude. Je sais bien que le temps nous éloigne toujours des morts, c'est une loi de la vie; mais il est de grands malheurs où le temps ne peut rien. Mon grand malheur, à moi, le devinez-vous? — J'aime Rachell! »

VII

EN GRAPPILLANT

APRÈS LA VENDANGE

*
* *

Le pain de l'âme, c'est l'amour ou la science. —
C'est un pain de pur froment, quand la pâte est pétrie
par les mains blanches d'une vierge de vingt ans. —
La science ne sert qu'un pain amer, parce qu'elle y répand
la poussière des livres.

*
* *

J'aime les romans écrits en un jour et lus en une
heure : il ne faut pas que le romancier, dans ses inven-
tions gigantesques, me donne le loisir de pencher la
tête et de chercher où il ira. Les passions tout à l'heure
vivantes ne sont plus que jeux d'imagination; l'héroïne
que j'aimais déjà, qui m'avait touché au cœur par

quelque sentiment profondément humain, n'est plus qu'un portrait de fantaisie; cette femme-là n'a jamais vécu ailleurs que dans l'esprit de l'artiste; elle n'a jamais habité le monde où le cœur bat, si ce n'est dans le cadre d'or qui la suspend au-dessus de nos yeux. Mais les romans qui durent une heure sont presque toujours des pages arrachées à la vérité. Quel est le romancier qui n'a nulle fois en sa vie assisté au spectacle de ces petits romans familiers à tout le monde qui se font avec un sourire, avec un mot, avec une larme? rayon de soleil qui éclaire, nuage qui passe, orage qui traverse le ciel? Puisque le romancier a gardé en son souvenir les milles romans surpris au hasard autour de lui, pourquoi irait-il chercher dans son imagination des héros de fantaisie?

*
* *

Ce n'est pas le premier pas qui coûte, c'est le dernier. Le premier, c'est la marge du chemin toute couronnée de primevères; le dernier, c'est le rivage où pousse l'herbe amère que fauche le fossoyeur.

*
* *

Les vagues se précipitaient tempétueusement contre les falaises; on eût dit des cavales éperdues secouant leurs flamboyantes crinières. Je croyais voir les passions de l'infini s'ébattant sur le cœur de la femme.

*
* *

On croit que le poète est né pour faire des vers,

comme si on avait au cœur un dictionnaire de rimes. — Que de poètes fuient la poésie qui s'imprime dans les cœurs pour la poésie qui s'imprime dans les livres ! Ce sont les voyageurs qui ne voient les beautés du paysage silencieux que quand ils frappent du pied le seuil de la ville bruyante. Mais le souvenir est toute la vie : il semble qu'on ne dérobe aux fleurs de la route que le miel du souvenir.

*
* *

Entre parenthèse (—). Que de fois on permet à la parenthèse d'envahir sa vie ! On trompe son mari ou son amant presque toujours entre (—) ; mais on se trompe soi-même sans parenthèse.

*
* *

Souvent une femme devient un ange dès que le diable l'emporte.

*
* *

Dans une de ces soirées indécises où l'on ne sait ni chanter, ni rire, ni danser, la maîtresse de la maison, ne sachant comment distraire son monde, s'avisa de passer son album et de demander à tous les désœuvrés qui étaient là une pensée intime sur le mariage (la dame est veuve et ne sait pas bien à quoi s'en tenir sur ce chapitre). Un célèbre général, qui n'a jamais écrit qu'avec son épée, prit une plume et traça ces lignes : « Le mariage ressemble à une armée qui marche à une action. L'amour, ce sont les enfants perdus de l'armée,

ils sont tués dès le premier choc. Le sacrement est le corps de bataille, qui tient bon plus longtemps. Et le repentir en est l'arrière-garde, qui tient ferme tant que le corps de bataille subsiste. »

*
* *

Quand nous voulons regarder la mort, l'amour nous éblouit.

*
* *

Il faudrait n'avoir jamais que de jeunes espérances et de vieux souvenirs : les souvenirs de la veille sont empreints d'un prosaïsme qui s'évanouit avec le temps; au contraire, le temps, en passant sur les espérances, les ternit de la poussière de ses ailes.

*
* *

L'amour est une larme du ciel ou un regard de l'enfer — qui arrose ou qui brûle nos cœurs.

*
* *

Le premier amour! — vague écho de la musique des anges — qui nous surprend un soir de printemps dans les détours du sentier!

*
* *

Au parfum des premières roses du printemps, le souvenir ramène notre âme à travers les beaux jardins de la vie que nous avons dépassés sans retour.

*
* *

Le premier trait d'esprit d'une femme, c'est sa figure;
le dernier, c'est son cœur.

*
* *

L'amour! songe charmant qui vient dans le sommeil.

*
* *

L'amante! coupe d'or où nous buvons la vie — et la mort.

*
* *

Il faut savoir jeter à propos son bonnet par-dessus les moulins. Il faut savoir perdre la tête par l'enthousiasme ou par la passion. Ce ne sont pas des poètes ni des amants, ceux qui ne franchissent pas le Rubicon.

*
* *

Les astrologues et les philosophes auraient dû trouver ceci : pour les amoureux, la terre tourne dans le ciel; pour les autres, elle tourne dans le vide.

*
* *

L'amour de certaines femmes est doux à cueillir comme l'églantine : son parfum n'enivre pas, il charme; on sourit doucement, quand on se pique la main aux poétiques épines de l'églantier.

★
★ ★

L'amour ne vieillit pas, il meurt enfant.

★
★ ★

Tous les hommes sont philosophes, toutes les femmes sont comédiennes. — Socrate qui va étudier chez Aspasia, — et Aspasia qui gouverne le monde sous le nom de Périclès; — Abelard qui donne des leçons à Héloïse, — et Héloïse qui lui dit tout bas : Ignorant! — Voltaire qui apprend la comédie à mademoiselle de Livry, — qui le lui rend bientôt.

★
★ ★

Tout homme qui n'est pas doublé d'une femme n'est pas un homme.

★
★ ★

Un poète a dit : « Dieu commence l'artiste, et la femme l'achève, » et ce poète a eu raison — sans vouloir faire un mot. — Ève est le vrai livre où étudie Adam.

★
★ ★

A un certain diapason, parmi ceux et parmi celles qui ont mordu au fruit amer de la science, parmi les privilégiés de l'esprit et de la beauté, les artistes, les penseurs, les femmes à la mode, les gens de cour, la plupart sont philosophes, la plupart sont comédiennes. Il n'y a qu'à la Sorbonne et au théâtre qu'il s'en rencontre peu.

*
* *

Quel philosophe que cet Érasme, qui a fait l'éloge de la folie ! La folie, c'est la sagesse humaine, puisque c'est la passion. L'homme qui vit avec la passion échappe aux désastres, parce que la passion est un coursier généreux qui a le flanc marqué par l'éperon d'or de Dieu. La passion, c'est l'âme de la vie, — c'est le vent qui pousse en avant le navire, — c'est quelquefois le vent de la tempête ; mais qui n'aime mieux la mort dans la tempête que la vie sur le seuil du tombeau ?

*
* *

Dieu a permis la philosophie à l'homme, mais il a enseigné la comédie à la femme. •

VIII

AVENTURES SENTIMENTALES

D'UN MONSIEUR QUI PERDAIT A LA BOURSE AVEC LA
FEMME D'UN AGENT DE CHANGE

I

Je vais à Clichy, ne vous déplaie, — non pas pour moi, mais pour un de mes amis — votre ami ; car celui-là a été l'ami de tous ceux qui ont des amis — Anatole ! le dernier Anatole ! — Il est là, depuis huit jours, qui réfléchit aux conséquences de l'amour et de l'argent.

Le Coran dit : Prêter, c'est perdre son argent et son ami. Le Coran a raison. Tant pis pour ceux qui ont de l'argent et des amis.

Mon ami en question avait de l'argent et une maîtresse. Il a perdu la maîtresse et l'argent, l'un portant l'autre.

Une fois pour toutes, il serait bien temps de s'entendre sur ce mot, les *gens riches*.

Les gens riches sont ceux qui vont à Clichy ; c'est toujours par là qu'on rencontre la roue dorée de la Fortune. En effet, les gens riches ne sont pas ceux qui amassent le plus, mais ceux qui dépensent le plus.

Ceux qui dépensent chaque année vingt mille livres de dettes ne sont-ils pas *plus à leur aise* dans la vie privée que ceux qui *jouissent* de vingt mille livres de revenu, qu'ils ne dépensent qu'à demi ?

Les premiers finissent par aller à Clichy, les seconds finissent par aller au Père-Lachaise. Prison pour prison, j'aime mieux la prison pour dettes.

C'est à Clichy que j'assiste à la comédie la plus vivante de notre époque, comédie éternelle dont le pauvre créancier fait encore les frais.

Je dis le pauvre créancier, car, s'il y a ici-bas une pauvreté poignante, c'est celle de l'honnête homme qui prête son argent pour que d'autres le dépensent.

Le pauvre créancier ! ce n'est pas pour lui que le soleil luit, que le ruisseau coule, que les merles sifflent ; ce n'est pas pour lui que la prairie s'émaille, que la forêt chante, que la nature se dore sous les moissons et s'empourpre sous la vendange.

C'est pour son insouciant débiteur, qui, n'ayant pas

à lui un seul arpent au soleil, possède tous les royaumes.

C'est pour cet insouciant débiteur, qui, n'ayant pas le souci de songer à sa fortune, a tout le temps que Dieu accorde à l'homme pour aimer l'œuvre du Créateur et s'y confondre avec volupté.

On vit à Clichy en grande liesse, on y trouve bonne compagnie, on s'y promène à l'ombre de grands arbres. C'est bien moins le prisonnier qui rêve à la liberté que le créancier lui-même; pour l'un tous les plaisirs, pour l'autre tous les soucis; le débiteur n'attend pas pour vivre la maigre pension que lui fournit le créancier, tandis que le créancier a besoin de toute sa vigilance pour ne pas oublier le jour de paiement de la pension; et, quelque minime que soit ce paiement, il est bien cruel pour lui d'augmenter la dette à ses dépens.

Et quand on pense que trois ans peuvent s'écouler dans ces angoisses!

Et quand on pense qu'après trois années aussi poignantes — pour le créancier, — la dette est payée sans quittance! N'avons-nous pas vu un fameux fournisseur acquitter ainsi, dans une douce retraite, une dette de dix millions? On prononcerait à moins des vœux monastiques pour trois ans.

Je n'ai point parlé de tous les avantages que peuvent tirer les gens d'esprit de cette solitude: outre qu'ils gagnent l'argent qu'ils ont dépensé autrefois, ils gagnent encore de quoi vivre pour l'avenir.

Beaucoup de gens, amis de la solitude et de la re-

traite, bâtissent à grands frais des villas dans des pays ingrats. Que ne vont-ils à Clichy ? On y joue à tous les jeux de l'amour et du hasard ; on y fait des armes ; on y reçoit son ami et sa maîtresse ; et ce qu'il y a de charmant, c'est que les créanciers n'ont pas le droit de franchir le seuil sacré de ce logement qu'ils payent aux autres.

J'ai soupé ce soir à Clichy en belle compagnie : gentilshommes du boulevard et des princesses de théâtre ; on a eu de l'esprit et de la gaieté, mais on n'a pas abattu les murs de la prison. Une prison, c'est toujours une prison — la préface du tombeau.

En rentrant au logis, j'ai retrouvé la folle du logis, qui m'a dit avec son beau sourire : — Paye tes dettes ! — et, si tu veux jeter l'argent par la fenêtre, que ce soit le tien et non celui des autres.

II

Anatole nous a gaiement raconté pourquoi il est à Clichy. Cette histoire vaut bien la peine que je vous la dise à mon tour.

Il y a cinq ans qu'un jeune gentilhomme de la Normandie vint à Paris pour apprendre à mettre sa cravate, pour faire son droit, pour quelques autres motifs aussi frivoles. M. Anatole de Genevay, qui n'était dans son village qu'un rustre endimanché, devint à Paris,

en moins de deux ans, un garçon fort distingué dans le beau monde ; mais ce chemin rapide lui avait coûté cher : son temps d'abord, car vous comprenez qu'il n'avait pas même songé à passer un premier examen de droit ; ensuite il avait fait une cruelle brèche à sa fortune. Au lieu d'aller habiter la rue Saint-Jacques ou la rue de la Harpe, en esprit laborieux qui ne veut pas de distractions mondaines, il avait débarqué en pleine rue Laffitte, où demeurait un de ses cousins, un rusé Normand qui vivait sur les variations du trois et du cinq. Grâce à ce cousin, Anatole, dès qu'il eut mis de côté ses habits et son esprit de province, fut conduit chez les grands seigneurs de la banque. Les parchemins ont toujours été, parmi ces seigneurs d'un nouveau style, en fort bonne odeur de sainteté : la quantité aime la qualité (la qualité aime encore mieux la quantité). Anatole fut bien accueilli partout. C'était d'ailleurs un joli cavalier, non pas encore accompli, mais promettant beaucoup. Il comprenait à merveille qu'à Paris, dans ce beau monde-là surtout, les apparences de l'esprit sont mieux cotées qu'un bon cœur ; il comprenait à merveille que l'argent qu'on jette à propos par la fenêtre est une bonne semaille qui, tôt ou tard, produit une bonne moisson. Il s'habilla chez Chevreuil, il monta à cheval chez Marx, il se fit, à l'Opéra et à Tortoni, la gazette de l'esprit parisien. Il fut bientôt fort recherché ; les femmes commençaient à parler de son esprit et de son habit.

Il s'était lié par rencontre d'une amitié toute parisienne avec un agent de change que j'appellerai ici par

pseudonyme M. Dumarsais. Il l'avait chargé de ses affaires d'argent. Malgré les remontrances de M. Dumarsais, qui pressentait la déconfiture de son ami et de son client, Anatole poursuivit de plus belle ses brillantes folies, se disant ensuite en lui-même, pour consolation, qu'un homme d'esprit n'est jamais ruiné.

L'agent de change était marié depuis quelques années à une des plus jolies femmes de Paris. On n'a pas une belle femme sans qu'il en coûte — ça et là. — Madame Dumarsais, qui aimait beaucoup le monde, donnait des soirées charmantes, qui réunissaient un grand nombre de moyennes célébrités, demi-célébrités financières, demi-célébrités élégantes, demi-célébrités artistiques. Anatole, par ses façons légèrement insolentes et son esprit toujours à l'ordre du jour, Anatole, par son nom sonore et sa jolie figure, fut le héros de ces soirées. Jusque-là madame Dumarsais, toute préoccupée d'elle-même, des compliments de la veille et des parures du lendemain, n'avait guère remarqué Anatole; mais, dès qu'il fut de notoriété publique que c'était un beau et spirituel cavalier, elle daigna jeter sur lui un regard distrait.

A partir de ce jour, Anatolè fut plus assidu chez son agent de change. Comme ils avaient toujours ensemble des affaires à régler, M. Dumarsais ne pouvait se plaindre des visites d'Anatole; il était d'ailleurs loin de penser que sa femme fût pour quelque chose dans les visites de son client. Mais, au bout de quelques mois, quoiqu'il fût, soit par orgueil, soit par ignorance, un homme des moins clairvoyants, il vit bien à

qui il avait affaire : — Diable, diable ! dit-il d'un air pénétré, voilà l'écheveau du mariage qui s'embrouille. Il demanda sans plus tarder à régler son compte avec Anatole. Une fois ce compte réglé, le pauvre Anatole calcula pour la première fois de sa vie.

— Il est un peu tard pour faire des calculs, lui dit l'agent de change ; il ne vous reste pas grand'chose, mon pauvre ami.

— Allons donc ! dit fièrement Anatole. Et toutes les dettes que je puis faire, les comptez-vous donc pour rien ? A propos, prêtez-moi dix mille francs, poursuivit-il avec beaucoup de laisser aller ; vous aurez par là l'honneur, mon cher Dumarsais, d'être mon premier créancier.

— Sur quelle hypothèque ? dit l'agent de change en souriant.

— D'abord, reprit Anatole, à la mort de mon père, je recueillerai une succession fort alléchante. Je sais bien que mon père n'entendrait pas raison avant sa mort ; mais, en attendant, est-ce que vous n'avez pas hypothèque sur ma personne ? Tôt ou tard, je ferai mon chemin.

A Clichy, se dit en lui-même l'agent de change. — Soit, dit-il tout haut en ouvrant son portefeuille. Et après une réflexion machiavélique : — Voilà dix mille francs ; souscrivez-moi tout de suite un billet à ordre. Un bienfait n'est jamais perdu, dit le proverbe.

Anatole écrivit un billet à ordre, comme s'il eût écrit un billet à Rosine ou à Fanny.

— C'est bien, c'est bien, murmura l'agent de change

quand Anatole fut parti. Voilà l'écheveau qui se débrouille ; comme le diable, je tiens mon homme par un cheveu.

M. Dumarsais était un mari spirituel, voulant à tout prix conserver le cœur de sa femme ; dix mille francs pour ce coup d'État conjugal, ce n'était pas trop en vérité, surtout si l'on songe que M. Dumarsais jouait avec l'argent. Il avait surpris plus d'une fois des traits de bonne volonté de madame Dumarsais pour M. Anatole ; il savait fort bien qu'on ne détruit pas l'empire d'un beau garçon dans le cœur d'une jeune femme par des attaques vulgaires. Le billet à ordre était à trois mois. Au bout de trois mois, Anatole ne pourrait rembourser ; il surviendrait un jugement contre lui ; par ce jugement, saisie et prise de corps. En un mot, ce billet à ordre n'était autre chose qu'une lettre de recommandation pour Clichy.

— Une fois à Clichy, disait l'agent de change, j'aurai le temps de respirer tout à mon aise ; ma femme me demandera des nouvelles de mon client ; je répondrai naïvement à ma femme : Tu ne sais donc pas ? Ce grand fou vient de partir pour l'Italie avec une duchesse de rencontre ou une comédienne de pacotille. Ma femme se mordra les lèvres pendant huit jours ; elle aura du dépit pendant trois semaines ; après quoi elle redeviendra madame Dumarsais comme devant. Voilà qui n'est pas mal raisonné, j'imagine. J'en suis donc quitte pour la peur. J'ai vu le commencement de cette intrigue, mais, Dieu merci ! je n'en verrai pas la fin.

Les trois mois se passèrent trop lentement au gré du

mari. Il força sa femme à se distraire de temps en temps, en dehors de sa passion naissante. Comme c'était l'hiver, il la conduisit dans les bals, les concerts et les spectacles; il dépensa beaucoup en parures et en propos galants; enfin, il redevint un jeune mari.

Le jour de l'échéance, il reçut une lettre de son élégant débiteur; il fit la sourde oreille; il répondit qu'il n'était plus rien dans cette affaire; qu'il regrettait bien d'être empêché de disposer d'une nouvelle somme de dix mille francs pour tirer son ami de ce mauvais pas; mais, après tout, ajoutait-il, ce devait être une leçon profitable. Reculer pour cette créance, c'était se créer mille embarras futurs. Enfin il conseillait à Anatole de faire une fin : grâce à son nom, à son esprit, à ses espérances, il pouvait trouver une femme, c'est-à-dire une dot.

En lisant la lettre de l'agent de change, Anatole vit bien qu'il était persiflé.

— C'est, dit-il, d'un jaloux qui me ferme sa bourse pour me fermer sa porte; mais il aura beau faire, il ne peut rien sur mon cœur ni sur le cœur de sa femme. Je suis son débiteur, soit; je trouverai bien de la monnaie pour le payer.

Le billet à ordre alla au tribunal de commerce, qui ordonna la saisie et la prise de corps. Anatole trouva moyen de sauver son cheval et de se sauver lui-même. Il alla habiter un hôtel de la rue de Rivoli.

— Prise de corps, disait-il pour se cacher son dépit, qu'importe? N'est-il pas du bel air de ne sortir qu'après le soleil couché?

Il arrangea sa vie en conséquence. Cependant, pour monter à cheval, il se moquait de tous les gardes du commerce : son cheval anglais était merveilleusement dressé pour la course, même pour la course au clocher. C'était un noble animal, toujours prêt à tous les périls sur un seul mot de son maître; aussi Anatole l'aimait mieux que son meilleur ami. Il se fût résigné de fort bonne grâce à aller à Clichy, pourvu que Bajazet y fût enfermé.

Ainsi Anatole ne sortait plus guère le jour, hormis à cheval; car, grâce à son cheval, il était encore de toutes les courses et de toutes les fêtes. Vinrent les promenades de Longchamp. Le second jour, au premier rayon de soleil, il fit seller Bajazet et partit, gai comme le printemps. Depuis près d'un mois, il avait à peine entrevu madame Dumarsais dans sa loge à l'Opéra; il lui avait écrit, mais en vain : M. Dumarsais était le directeur des postes dans sa maison. Anatole espérait revoir la jeune femme à Longchamp. L'espérance d'Anatole ne l'avait pas trompé : à peine dans les Champs-Élysées, il reconnut madame Dumarsais, qui était seule avec ses sœurs dans sa calèche bleu tendre. Comme Anatole ne craignait jamais rien dès qu'il était sur son cheval, il ne craignit pas d'aborder Amélie; il piqua des deux et fit caracoler Bajazet en cavalier qui veut entrer dignement en conversation. A sa vue, Amélie rougit et détourna la tête; mais, après tout, comme entre eux il n'y avait point de billets à ordre, elle lui fit, quoique froidement, assez bon accueil. Elle eut l'air d'ignorer la brouille survenue entre lui et son mari.

— Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu nous voir, monsieur. Notre dernier bal a été très-brillant; il n'y manquait rien, si ce n'est vous. Je vous croyais en Égypte ou en Chine.

— Ou à Clichy, comme disent les mauvaises langues, murmura tout bas la jeune sœur.

— Vous ne savez donc pas, répondit Anatole, que je n'ai le droit d'aller vous rendre visite qu'après le coucher du soleil? Je serais bien allé à votre dernier bal, mais M. Dumarsais n'aurait pas eu la charité de m'avertir à temps pour partir; je serais resté jusqu'au grand jour, et c'était fait de ma liberté. Pour la liberté de mon cœur, madame, il y a longtemps que...

A cet instant Anatole vit à deux pas de lui une figure qu'il crut reconnaître. Comme il ne tenait pas à renouveler connaissance, il fit demi-tour de l'autre côté de la voiture.

— Ah ça, monsieur, reprit Amélie, est-ce que nous jouons aux propos interrompus?

— Oui, oui, madame, répondit Anatole, qui avait toujours l'œil sur le nouveau venu.

A cet instant même, madame Dumarsais et sa sœur furent très-surprises de voir Anatole s'élancer sous les arbres, à travers les promeneurs, avec la rapidité d'une flèche. Le nouveau venu, qui avait pour monture un jeune cheval très-fougueux, eut en une seconde dépassé Anatole.

— C'est un pari! — C'est un *steeple-chase*! — C'est une course au clocher! s'écria-t-on de toutes parts au

milieu de la confusion que venaient de répandre les deux cavaliers.

Tous les regards tournèrent vers eux. Les plus curieux voulurent les suivre; plus d'une vingtaine de jeunes gens se détachèrent du groupe des promeneurs et se mirent sur les traces d'Anatole et de son compagnon de voyage. Des paris se formèrent, qui pour le cheval blanc, qui pour Bajazet. En moins d'une minute, des paris furent ouverts. Anatole était reconnu pour bon cavalier; on n'avait jamais vu l'autre, mais l'autre avait un cheval plus ardent. On fut bientôt à l'Arc de Triomphe; on traversa d'un saut les fortifications; dans le bois de Boulogne, ce furent des détours sans nombre; l'un déchira son habit, l'autre perdit son chapeau. Les deux héros s'enfonçaient le mieux du monde dans les halliers, ils dédaignaient les routes battues, ils semblaient regretter de n'avoir point quelque petite rivière à traverser, enfin ils étaient dans toute la féroce ardeur du courre. Ils s'élancèrent vers Saint-Cloud et se jetèrent dans la montagne de Bellevue; ils se trouvèrent bientôt en pleine campagne. La victoire, jusque-là si longtemps disputée, était encore incertaine. Bajazet regagnait en détours ce qu'il perdait en vitesse. Anatole, tout ruisselant, le flattait de la voix et de la main; Bajazet obéissait toujours sans broncher; il sautait sans y regarder à deux fois les haies et les ruisseaux; mais il était toujours suivi de près.

Les deux cavaliers arrivèrent en même temps devant le petit mur en ruine d'un parc.

Le soleil, près de se coucher, vint jeter un rayon sur ce tableau. Anatole, désespéré, s'écria : Bajazet ! Bajazet !

A la voix de son maître, Bajazet s'élance, prend son vol, et disparaît au même instant de l'autre côté du mur.

— Bravo ! bravo ! Bajazet ! s'écrient ceux qui ont parié pour lui et même quelques-uns de ceux qui ont parié contre lui, tant le triomphe était beau !

Les deux cavaliers avaient fait tant de zigzags, que les curieux et les parieurs, qui allaient en droite ligne, ne les avaient pas perdus de vue.

Le cheval blanc s'est rebuté ; en vain son maître l'a lancé deux fois, il s'est arrêté au pied du mur. L'inconnu, loin de se dire vaincu, semble en prendre son parti : il se détourne, voyant une entrée plus favorable au parc. En effet, du côté opposé, le mur est plus ruiné ; en moins de quelques secondes il arrive près de Bajazet, près du pauvre Bajazet qui est expirant. L'inconnu saute à terre, et, sans s'arrêter à ce spectacle lamentable d'un noble cavalier roulé dans la poussière, embrassant son cheval qui va mourir, versant une larme sur ce noble ami qui ne lui a pas fait défaut, il saisit Anatole au collet et lui dit avec un sourire moqueur :

— Enfin je vous tiens, monsieur !

— Oui, dit Anatole en cherchant à se débarrasser des étreintes du garde du commerce ; oui, je suis atteint ; mais voyez, monsieur, *le soleil est couché !*

Anatole prit sa cravache, et vengea à tour de bras la

mort de Bajazet, aux applaudissements de la galerie.

Mais le lendemain il sortit sans Bajazet, et, quand se coucha le soleil, Anatole se coucha à Clichy.

Anatole de Genevay reverra-t-il madame Dumarsais après le coucher du soleil?

MIETTES DE LA TABLE



Les femmes n'aiment tant l'amant qu'elles aiment que par regret de l'amant qu'elles n'aiment plus et par désir de l'amant qu'elles aimeront.



Beaucoup de ces dames jouent avec leurs amants comme les jongleurs du Cirque avec leurs enfants : elles les adorent, mais elles leur cassent les reins.



Les courtisanes de l'antiquité païenne étaient plus savantes encore qu'amoureuses. La gaie science dont

parle Montaigne est la seule permise aux lèvres des femmes. Aspasia a beau me parler de l'âme immortelle et de la liberté des peuples avec l'éloquence de son disciple, le divin Platon, je n'écoute que des yeux. si madame de Parabère était là, je lui trouverais plus d'esprit.

*
**

Il y a des veines en amour comme au lansquenet. Les femmes passent la main, mais les hommes sont trop chevaleresques pour *faire Charlemagne*.

*
**

Le plus vif contraste à opposer aux figures d'un siècle, ce sont les figures du siècle qui précède et du siècle qui suit. Qu'il y a loin de la Vallière ou de la Montespan à la Parabère ou à la Pompadour ! L'amour change de caractère tous les cent ans. C'est toujours l'amour, mais ce n'est plus le même masque.

*
**

Combien d'hommes et de femmes qui sont du genre neutre ! Combien aussi d'hermaphrodites dans les deux sexes ! Combien même qui, pareils au devin Tirésias, sont tantôt hommes et tantôt femmes ! Il y a dans l'histoire des époques mâles et des époques femelles. A la Renaissance il n'y a que des femmes, y compris les papes et les héros ; sous la Révolution il n'y a

que des hommes, y compris les poètes et les courtisanes.

*
* *

On fait toujours un livre, — même un chef-d'œuvre, — pour une femme, — depuis le *Cantique des cantiques* jusqu'à *Manon Lescaut*.

*
* *

Si Abeilard, l'aventureux controversiste, nous a préparé à la liberté de l'âme, Héloïse, qui ne chercha la science, on peut le dire, que pour donner plus d'espace à son amour, Héloïse, fille d'Ève plutôt que fille de Marie, ne proclama-t-elle point par sa passion et par ses luttes la liberté du cœur ?

*
* *

On ne se convertit que par les femmes. Pourquoi ? C'est que, pour conquérir la grâce, il faut entrer dans le pays de la grâce.

*
* *

Il y a beaucoup de femmes, surtout parmi les pécheresses, qui ressemblent à la Belle au bois dormant, parce qu'elles vivent couchées. Elles dorment jusqu'au jour où vient le prince Charmant. Mais le prince Charmant ne vient pas toujours.

*
* *

Bolingbroke, pour garder la fraîcheur de sa maîtresse,

abreuvait la belle avec du sang de vipère. Il y a une goutte de ce sang-là dans la beauté de toutes les femmes.

★
★ ★

Les capitans avaient obligé la belle Paule de Viguiér à paraître deux fois par semaine à son balcon pour payer au peuple de Toulouse la dime de sa beauté. Le peuple parisien est moins exigeant et le préfet de police n'a pas de pareil édit à afficher. Mais aussi où est la Paule de Viguiér?

★
★ ★

Pour faire chanter les rossignols on leur crève les yeux : l'amour ne chante que les yeux bandés.

★
★ ★

Les petits poissons qui tuent les baleines me montrent les petites filles du corps de ballet qui tuent les gros poissons de la Banque.

★
★ ★

Les fêtes de l'amour sont comme les fêtes du monde : il faut s'en aller avant que les bougies s'éteignent.

★
★ ★

O vous qui allez vous marier, oseriez-vous mettre dans la corbeille cette lettre d'Aspasie à son amie Alpaïs? Est-ce que M. de Ségur ne l'a pas traduite de la prose deux fois attique d'Alciphron?

« Eh bien, ma chère Alpaïs, je trouve donc enfin le
« moyen de te faire parvenir, par une esclave fidèle,
« cette lettre qui suppléera à tout ce que je ne puis te
« dire, puisque la surveillance de ton père m'éloigne
« de toi avec tant de rigueur. Que veut-il? te marier ;
« t'ensevelir dans l'oubli d'un intérieur ennuyeux, où
« la monotonie viendra consumer tes jours, où ton es-
« prit, tes grâces, les talents que tu as su acquérir en
« secret, seront cachés à jamais, et ne recevront point
« les hommages qui leur sont dus.

« Que te proposerais-je au contraire? de suivre la
« même fortune que moi, de recueillir tous les succès,
« de goûter tous les plaisirs, et, comme le diamant
« qu'on arrache à l'enveloppe qui voile ses feux, de
« venir étinceler de tout l'éclat de tes charmes, d'être
« admirée, recherchée comme lui. — Écoute : si le
« ciel ne t'eût donné que de ces beautés communes
« dans lesquelles la nature fatiguée semble n'avoir
« qu'ébauché son ouvrage ; si ton esprit, formé d'une
« trempe ordinaire, ne jetait que des idées sans cou-
« leurs, n'offrait que ces lentes conceptions qui présa-
« gent un avenir terne et dénotent une âme glacée dans
« l'âge même des passions, je te dirais : Suis les con-
« seils de ton père, sois femme, mère de famille, élève
« tes enfants, travaille les laines que nous envoie Co-
« rinthe, formes-en un tissu pour le manteau de ton
« époux, veille sur tes esclaves, ne sors qu'avec un voile :
« que gagnerais-tu à te montrer? Alcibiade, en allant
« au Lycée, ne s'arrêterait pas pour te voir plus long-
« temps, ne te suivrait pas pour savoir ta demeure ;

« Praxitèle ne t'admirerait pas, ne chercherait pas en
« toi la grâce qui manque encore à sa Vénus; Démos-
« thènes, en te voyant, ne resterait pas près de toi sur
« la place publique, et n'oublierait pas le moment de
« monter à la tribune pour y combattre Philippe. —
« Va, te dirais-je, la nature t'a vouée à l'obscurité;
« elle classe tout dans la chaîne de ses ouvrages, l'ad-
« miration n'est pas pour toi. La raison t'appelle, suis
« sa voix, ses préceptes, et, si tu le peux, sois heureuse
« du bonheur passif qu'elle te présente. Mais mon Al-
« païs est un chef-d'œuvre de beauté : la nature a tout
« fait pour elle; elle n'attend plus, pour enchanter,
« que les derniers secrets de l'art, encore semble-t-elle
« les avoir devinés. Ton esprit brille sans le vouloir,
« tu as la gaieté ondoyante et voluptueuse, tout est en
« toi. Le ciel, pour couronner son ouvrage, te donnant
« un cœur ardent, une âme de feu, sembla te dire, en
« te produisant : Nais pour embellir la terre; va goû-
« ter toutes les voluptés, allumer tous les désirs, toutes
« les passions; vis pour le charme des yeux, pour la
« gloire des femmes, pour le bonheur de tes amants,
« et pour t'enivrer toi-même de toutes les délices qu'ils
« te devront.

« Examine, Alpaïs, et réfléchis. Les Grecs insulaires
« ont, par leur position même, des mœurs plus pures
« que le reste de la Grèce et de notre riante Athènes.
« L'austère Lacédémone peut offrir une palme satis-
« faisante à la vertu. La rustique simplicité de Thèbes
« présente un contraste frappant avec l'heureuse Co-
« rinthe, qui, par sa situation et son commerce, semble

« appeler les richesses, le luxe et les voluptés. — Tu
« vis à Athènes, rien ne peut t'exiler à jamais à Lacé-
« démone, où les lois de Lycurgue pèsent sur notre
« sexe, le dégradent par un faux emploi de ses moyens;
« laisse ce philosophe bizarrement ingénieux vouloir
« que les jeunes beautés paraissent sans voiles aux
« yeux des hommes pour éteindre leurs désirs. Ce
« n'est pas ainsi que nos voiles doivent tomber. Je
« saurais t'enseigner d'autres routes! J'aime la volupté
« délicate, et je fuis la grossière indécence. Qu'il est
« barbare, ce Lycurgue! Eh quoi? vouloir que nous
« repoussions les plaisirs? Est-ce là le vœu de la na-
« ture? est-ce là notre destination, Alpaïs? — Ouvre
« enfin les yeux. Ceux qui, dans Lacédémone, veulent
« nous offrir sans art à l'œil curieux de la jeunesse, et
« ceux qui, dans Athènes, veulent nous cacher sous
« d'éternels voiles, rendre la beauté solitaire, nous
« condamner à l'obscur prison d'un ménage, nous
« défendre les arts, les talents et tous les chemins qui
« conduisent à la séduction, sont également absurdes
« et cruels; va, sois bien sûre qu'ils nous craignent.
« Retrouvons les traces de notre empire jusque dans
« les soins qu'ils emploient pour annuler tous nos
« moyens de plaire. Ainsi donc, grâce à cette froide
« philosophie qui calcule tout, dessèche tout, nous se-
« rions réduites à dépendre des caprices de ces hom-
« mes qui n'ont de supériorité sur nous que par la
« force; qualité grossière et commune, qu'ils sont
« obligés même de voiler en s'en servant contre nous!
« Ainsi donc, triste supplément de l'ordre social, nous

« serions destinées par eux à une éternelle servilité !
« Mais, pour l'honneur de notre sexe, il appartenait à la
« Grèce de produire des femmes énergiques qui, remplies
« du sentiment de leur force, brisassent ces indignes
« liens, pour s'élever au-dessus des lois, former une
« classe à part, presque une autre nation dans la nation
« même, et, reprenant la place qui leur fut assignée par
« la nature, briller de tout l'éclat qui leur appartient,
« recevoir tous les hommages, et voir tous les hommes
« à leurs pieds. Vois quelle existence je te propose
« chez ce peuple aimable que l'imagination seule con-
« duit, chez ces hommes qui ont plus de lois que de
« principes, qui, tendres et voluptueux, enthousiastes
« de la beauté, adorateurs des arts, semblent nés pour
« la gloire, les plaisirs et l'amour ! Tout nous assure
« un empire aussi brillant que durable. Fatigués eux-
« mêmes des mœurs austères qu'ils établissent dans
« leurs familles, ces Grecs, toujours en contradiction
« avec leurs lois, tyrans de leurs femmes, deviennent
« nos esclaves. Vois ce tombeau qui attire et fixe les
« regards des étrangers avides de nos monuments ! Est-
« ce le souvenir d'un guerrier ? d'un poète ? d'un phi-
« losophe ? C'est celui d'une de nous, qui brilla dans
« Athènes, asservit tout par ses charmes. Elle n'est plus !
« mais l'encens brûle encore sur sa cendre. — Tout
« est encore amour autour de son tombeau ! Vois cette
« Vénus immortelle de l'immortel Praxitèle : la déesse
« ne descendait point sur la terre ; qui pouvait servir
« de modèle ? Praxitèle, tourmenté du besoin secret de
« produire ce chef-d'œuvre, malheureux par la lutte

« intérieure du génie qui fait concevoir et de l'impuis-
« sance d'exécuter, se promène un jour sur les bords
« du Céphise, moins agité que lui dans ce moment.
« Tout à coup Phrynè s'offre aux yeux de l'artiste
« étonné, sans autre voile que ses cheveux épars !
« Ébloui de tant de beautés, son génie s'allume, s'en-
« flamme, les étincelles jaillissent de son ciseau, le
« marbre respire, Vénus elle-même se montre à lui :
« elle reçoit des couronnes de myrtes, Praxitèle des
« lauriers, et Phrynè des autels.

« La religion même semble se mêler à notre exis-
« tence. La déesse de la beauté n'a-t-elle pas un tem-
« ple ? ne nous protège-t-elle pas par une espèce de
« culte ? Combien de fois ce peuple mobile rendit hom-
« mage à Laïs et à Glycère des victoires de Thémisto-
« cle, en les voyant implorer Vénus pour ses triomphes !
« — Brise les liens qui te retiennent, mon Alpaïs.
« Sauve-toi d'une honteuse obscurité ; une fois près de
« ton amie, ne crains point la poursuite de ta famille :
« je plaiderai ta cause à l'Aréopage même, car l'élo-
« quence ne m'est point étrangère. Plus d'une fois So-
« crate, Démosthènes. Périclès. ont étudié chez moi.
« Je saurai te défendre, prouver à ce peuple si facile à
« enflammer que les arts et les talents te réclament,
« que les hommages de la Grèce t'attendent, et que tes
« succès appartiennent à sa célébrité. »

*
* *

J'ai sous les yeux un tableau de Cuyp qui est le

symbole de la vie. Un sablier, un livre, une coupe, une flûte, un encrier, une rose et une tête de mort.

Au bout de toutes les amours il y a toujours une tête de mort ; mais qu'importe pour ceux qui ont respiré la rose ?

*
* *

Le cœur des femmes ressemble toujours à une cathédrale : l'autel du Dieu est dans le chœur, mais que de chapelles dans les bas-côtés !

*
* *

Novarre le chorégraphe disait : *Quand je n'ai rien à faire, je fais des pensées de La Rochefoucauld.* Quand je n'ai rien à faire, je fais l'amour, disent bien des femmes. Or ces femmes ne font pas plus l'amour que Novarre ne faisait du La Rochefoucauld.

X

AVENTURES SENTIMENTALES

D'UNE FLEURISTE ET D'UN ÉTUDIANT

LIVRE PREMIER

Sarah!

Sarah!!

Sarah!!!

I

M. ADOLPHE PASSE A PROPOS RUE MARIE-STUART

L'an passé, un matin du mois de mai, Adolphe Lebrun, le héros de ce roman, — s'il y a héros, — s'en revenait de je ne sais où, lorsque, dans la rue Marie-Stuart, il vit d'aventure, en levant la tête, mademoiselle Anaïs qui arrosait des capucines sur une fenêtre du second étage.

Adolphe Lebrun était un étudiant en droit d'assez bonne allure, flottant de çà, de là, entre la fumée du cigare et la musique de la Closerie des Lilas.

Mademoiselle Anaïs était une fleuriste verdoyante et fleurie, jetant au vent sa jeunesse et son amour. Sa mère lui avait laissé pour héritage de grands yeux noirs admirablement sournois, et une bouche pleine de perles, de sourires et de baisers.

Hélas ! ce corps charmant renfermait une âme perverse : la plus douce femme est amère ; ne buvez pas le fond de la coupe. Mademoiselle Anaïs était le refuge brun et rieur des sept péchés capitaux ; mais, comme à Madeleine, il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Et d'ailleurs, dans les sept péchés capitaux, n'y en a-t-il pas cinq au moins que nous traitons en péchés véniels ? Il faut bien avoir un peu le diable au corps.

Or, à l'instant même où M. Adolphe lorgnait mademoiselle Anaïs, où mademoiselle Anaïs accrochait à ses regards le cœur de tous les passants qui levaient la tête, une couturière perchée à une fenêtre voisine se mit à crier en regardant la fleuriste :

— Bonjour, Anaïs !

Mademoiselle Anaïs répondit dédaigneusement, comme doit faire une fleuriste qui parle à une couturière :

— Bonjour, Fanny.

Et elle disparut tout d'un coup, pour ne pas se compromettre avec une pareille voisine.

— Vive l'amour ! dit Adolphe en s'éloignant ; je

sais le nom de la belle : — Anaïs ! En chasse, morbleu !

II

▲ MADemoiselle ANAÏS, FLEURISTE, RUE MARIE-STUART, 12.

« O Anaïs !

« Vous êtes belle comme le jour ; je vous ai vue ce
« matin à votre fenêtre, une vraie aurore ! Vous arro-
« siez des capucines, et tout d'un coup je vous ai aimée.
« Savez-vous le latin ?

Nunc ad te, mea lux, veniat mea littore navis
Servata, an mediis si dat onusta vadis.

« La fenêtre était fleurie, mais vous étiez la plus belle
« fleur du bouquet. Mon cœur bat violemment, ma
« tête s'égare : ayez pitié de moi ! Si je ne vous ren-
« contre pas à la brune, par hasard, dans le passage
« du Grand-Cerf, je ne sais ce que je deviendrai.

« ADOLPHE.

« Midi. »

III

A la brune, Adolphe, un cigare à la bouche, s'en alla
comme par désœuvrement dans le passage du Grand-
Cerf.

Mademoiselle Anaïs ne vint pas.

— J'ai perdu mon temps et mon billet, murmura l'amoureux ; ma passion nouvelle s'en va en fumée.

En s'en retournant, Adolphe passa sous les fenêtres de la cruelle : il leva la tête avec une tristesse amoureuse. A cet instant la fenêtre s'ouvre, et la maîtresse du lieu arrose à son tour les capucines ; mais, par mésaventure, Adolphe fut mieux arrosé que les capucines.

— Voilà ce qui s'appelle jeter de l'eau sur le feu ! dit-il avec dépit.

IV

A MADEMOISELLE ANAÏS.

« O Anaïs !

« Par le ciel ou par l'enfer, réponds-moi ! Tu ris de
« mon martyre ; vous riez de l'amour, Anaïs, vous riez
« de l'amour, et vous avez vingt ans ! Mais l'amour,
« c'est le songe charmant qui vient dans le sommeil !

(Il y avait trois pages dans ce beau style)

« Anaïs ! Anaïs ! ne me faites pas mourir de déses-
« poir ! S'il faut mourir, ô mon Dieu ! faites que j'aie
« son cœur pour tombeau !

« ADOLPHE.

« Minuit. »

V

Mademoiselle Anaïs fut touchée de cette lettre ; elle la lut à toutes ses amies comme un modèle de style et

de sentiment. Sa première pensée fut d'y répondre ; mais elle était si inquiète de sa mauvaise orthographe, qu'elle fut inquiète pour sa vertu.

— Allons donc, dit-elle, il a le temps d'attendre.

Or, en attendant, Adolphe, sans cesse irrité par cette sauvagerie vulgaire, négligeait étrangement son second examen. Il dessinait des petites fleuristes de tous les côtés, jusque sur le Code civil.

Le second jour, il eut un accès d'esprit, car il écrivit cette autre lettre, qui est un chef-d'œuvre de bon sens.

VI

A MADEMOISELLE ANAÏS.

« Vous êtes une bégueule, ma chère ; vous prenez
« des airs de marquise qui ne vous vont pas ; vous vou
« nichez dans les lambeaux de votre vertu ; vous avez
« là un méchant manteau ; et d'ailleurs ce n'est pas la
« peine avec moi, qui en ai séduit des plus revêches et
« des plus huppées. Voyons en trois mots : je suis
« amoureux de vous ; si vous n'êtes retenue par un fil
« d'or à quelque mortel fortuné, venez sur mon cœur.
« mignonne, et croyez-moi pour six semaines

« Votre esclave affolé,

« ADOLPHE. »

VII

A MONSIEUR ADOLPHE

« Monsieur,

« J'arrive de Metz, en Lorraine, et ce n'est pas pour
« vous que j'ai fait 100, 20 lieues. Vos lettres m'en-
« nuient : quand finirez-vous cette comédie ? Vous ne
« vous gênez pas ! Pour qui me prenez-vous ?

« ANAÏS DUFLOT. »

VIII

En lisant cette lettre, Adolphe bondit jusqu'au plafond de sa chambre.

— La belle est à moi ! s'écria-t-il en jetant sa plus belle pipe par la fenêtre.

IX

A MADemoiselle ANAÏS.

« Ma chère,

« Pour qui me prenez-vous ! Je vous prends pour

« moi, si vous voulez. Ce soir, passage du Grand-Cerf,
« à la nuit tombante. C'est mon dernier mot.

« ADOLPHE. »

X

▲ MONSIEUR ADOLPHE.

« Vous saurez, monsieur, que je ne vais jamais dans
« le passage du Grand-Cerf. Pour en finir, j'irai ce soir
« vous prier de me laisser en repos. Êtes-vous ennuyé,
« donc !

« ANAÏS. »

XI

MADemoiselle ANAÏS VA PRIER M. ADOLPHE DE LA
LAISSER EN REPOS

Le soir, après la lumière du soleil, avant la lumière du gaz, mademoiselle Anaïs apparut comme un astre impromptu dans le passage du Grand-Cerf pour prier M. Adolphe de la laisser en repos ; elle était plus mélancolique et plus pimpante que de coutume. Adolphe, qui s'était arrêté devant une boutique où il y avait des chapeaux et des modistes à prix modéré, courut à sa rencontre et l'entraîna dans la sombre rue Marie-Stuart

Anaïs ouvrit la bouche pour parler de sa sagesse ; mais Adolphe, qui était ce jour-là fort spirituel, ferma cette bouche de rose, — sans doute avec un baiser ? direz-vous ; — je n'en sais rien.

XII

LES ROMANS

Les choses n'allèrent pas plus loin ; mais, le lendemain, Adolphe eut l'audace de pénétrer parmi les fleuristes de la rue Marie-Stuart. La maîtresse, madame Luc, qui n'avait qu'un amant, l'accueillit comme pour elle, et le chat du logis vint sans façon se hucher sur ses genoux. Les fleuristes, un instant silencieuses, se mirent toutes à parler ; ce fut un éclat de voix argentines à faire bondir la tête et le cœur. Les babillardes étaient avenantes, et Adolphe s'enorgueillissait d'avoir ses entrées dans un pareil Éden. Mademoiselle Anaïs le regardait du coin de l'œil et attachait par distraction une corolle de marguerite à une aigrette de bluet.

Le babil languit bientôt : quand les femmes ont parlé toutes à la fois, elles écoutent le silence. Adolphe ne savait comment ranimer toutes ces jolies voix qui formaient un charmant concert pour le cœur ; il regardait amoureusement Anaïs et chiffonnait les fleurs éparses sur l'établi. Enfin madame Luc, se renversant sur son fauteuil avec l'indolence d'une maîtresse de maison, se mit à parler littérature pour montrer son esprit.

— Vous aimez les romans ? dit-elle à Adolphe en minaudant le plus gentiment du monde.

— Moi, dit gaiement Adolphe, je n'aime que les romans en action : c'est bien la peine d'en lire de si mauvais quand on peut en faire de si jolis ! Si vous voulez, mes charmantes héroïnes, nous ferons ensemble un roman.

— Et vous appellerez cela les douze romans d'Hercule, dit madame Luc.

Toutes les fleuristes s'étaient récréées, surtout mademoiselle Anaïs.

Cependant, le soir, mademoiselle Anaïs voulut bien s'appuyer sur le bras d'Adolphe pour retourner à sa chambrette : c'était consentir au premier chapitre.

XIII

Le long du chemin, Adolphe, tout en pressant le bras de mademoiselle Anaïs, n'oublia pas de faire la satire de ses compagnes. Et mademoiselle Anaïs se disait tout bas :

— Mon Dieu ! qu'il a d'esprit !

Malgré tout son esprit, il perdit son temps ce soir-là : mademoiselle Anaïs se hérissa de sa vertu. Il eut beau faire, il fallut se retirer devant le porc-épic.

— D'où lui vient cette vertu sauvage ? se demanda le pauvre amoureux en s'en allant ; il y a quelque chose là-dessous.

XIV

— Diable! dit le lendemain Adolphe avec dépit, il faut pourtant que j'en finisse.

Tout en disant ces mots, il coudoya une jolie fille qui se promenait sur le boulevard pour se faire coudoyer.

— C'est tout simple, dit-elle.

Adolphe passa outre.

— Pas si simple, reprit-il, car il y a en ce monde un génie malfaisant qui veille sans cesse sur l'honneur des maris et sur la vertu des filles. Ce génie, qui s'appelle l'obstacle, veut que les femmes soient sages malgré elles.

Enfin Adolphe prit une résolution terrible : il devait conduire le lendemain Anaïs à la Chaumière ; il jura sur le ciel, sur l'enfer et sur les cendres de Napoléon, qu'en revenant de la Chaumière il ne rentrerait pas dans son taudis, malgré les lois qui punissent les vagabonds.

XV

A MADEMOISELLE ANAÏS.

« Anaïs, vous êtes un ange, vous êtes une fée, vous
« êtes le soleil, vous êtes le ciel! Sans cette maudite
« duègne qui vous surveille, je serais toujours à vos
« pieds. Dites donc à votre maîtresse qu'elle fasse des
« fleurs sans vous empêcher d'aller vous épanouir au

« soleil, vous qui êtes la plus belle fleur du jardin
« de la vie. Tudieu! vous m'avez fait poète! Il faut
« donc attendre à demain : encore un jour, encore un
« siècle! Tu n'oublies pas, ma chère, que nous allons
« danser à la Chaumière. La Chaumière et mon cœur!

« Je t'attendrai à six heures dans mon équipage de
« trente sous, au coin de la rue Marie-Stuart.

« ADOLPHE. »

XVI

LA VERTU EST EN DANGER¹

LIVRE DEUXIEME

Sarah!

Ah!!

I

PARENTHÈSE

Édouard de Beaumont et Charles Giraud peindraient avec beaucoup d'esprit et de couleur les ta-

¹ L'imprimeur a égaré le manuscrit de ce beau chapitre.

bleaux de chevalet de cette histoire mémorable. C'est à peine si nos dessins à la plume donneront l'idée de toutes ces belles folies.

II

ANAÏS A ADOLPHE.

Adolphe, je veux aller au Gymnase ce soir

« ANAÏS. »

ADOLPHE A ANAÏS.

« Ma petite chatte,

« Je ne puis aller au Gymnase ce soir ; je passe mon
« examen. Mon cœur est désolé.

« ADOLPHE. »

ANAÏS A ADOLPHE.

« Vous êtes charmant, monsieur, avec votre exa-
« men ! C'était bien la peine de perdre son âme et son
« temps ! Un examen ! Hélas ! l'autre semaine vous
« auriez tout quitté pour moi, surtout un examen !
« Mais, pour votre punition, sachez, monsieur, que je
« vais ce soir à l'Ambigu avec Arabelle.

« ANAÏS. »

III

OU MADEMOISELLE ARABELLE EST MÉTAMORPHOSÉE EN
DRAGON

— Qu'elle aille au diable si elle veut ! dit pour toute réponse Adolphe à l'Auvergnat qui lui avait remis le billet doux d'Anaïs.

Le soir, il lui vint des remords ; il plaignit cette pauvre fille, qu'il maltraitait déjà ; il regretta de ne pas l'avoir conduite au Gymnase. Dans une baignoire, nul n'aurait remarqué qu'elle était habillée à l'aventure ; et, d'ailleurs, n'était-elle pas assez belle pour lutter avec le ridicule de ses fanfreluches ? Il voulut réparer sa sottise en allant attendre Anaïs à sa sortie de l'Ambigu. On était à peine au dernier acte quand défilèrent devant lui les spectateurs de la Gaité. Comme il regardait par distraction, il vit sa petite chatte au bras d'un ami, sinon d'une amie.

Cet ami était un superbe dragon de Metz en Lorraine (100, 20 lieues de Paris). Anaïs l'avait rencontré fort à propos après la lettre d'Adolphe. — Les femmes font quelquefois de ces rencontres-là. — Le dragon, qui était fort comme un Turc sur la mythologie, sans préjudice d'ailleurs, avait parlé d'un voyage à Cythère, et Anaïs s'était dit tout bas qu'il fallait voyager.

IV

ADOLPHE A ANAÏS.

« Je ne suis pas dupe de vos jongleries amoureuses,
« ma chère. Vous vous êtes vengée de mon examen
« en allant, non pas à l'Ambigu avec mademoiselle
« Arabelle, mais à la Gaité avec M. Adonis : que Dieu
« et l'amour vous gardent !

« ADOLPHE. »

ANAÏS A ADOLPHE.

« Adolphe ! Adolphe ! je suis coupable, mais je vous
« aime. La vengeance m'a perdue, pardonnez-moi : je
« veux vous voir encore, je veux t'aimer toujours. A
« onze heures, je serai à ta porte.

« ANAÏS. »

N. B. Adolphe pardonna avec fureur.

V

LES POST-SCRIPTUM

ANAÏS A ADOLPHE.

« Adolphe,

« Je t'écris tout exprès pour te dire encore que je
« t'aime. Oh ! si tu savais, mon Adolphe chéri, mon

« idole sacrée, mon petit chien couchant, c'est à deve-
« nir folle ! Sitôt que je te vois, ma tête bat la cam-
« pagne. Et mon cœur donc ! C'est que tu es dans mon
« cœur ! Hélas ! je serai bien malheureuse quand vous
« m'abandonnerez ; car vous serez notaire, monsieur ;
« vous épouserez une femme qui aura une dot et qui
« n'aura pas de cœur ; et moi, pauvre victime, je pleu-
« rerai ; je pleure déjà, monstre ! mes larmes m'em-
« pêchent de t'en dire davantage, car tu es ma famille,
« mon Dieu, mon âme, ma vie. » (Trois pages du même
style, moins l'orthographe.)

« ANAÏS.

« P. S. A propos, la vertu est pauvre : j'ai été forcée
« de mettre, il y a cinq jours, mon châle au Mont-de-
« Piété ; je t'envoie la reconnaissance, sans compter
« celle que je te dois. »

ADOLPHE A ANAÏS.

« Ange descendu du ciel pour me consoler, belle des
« belles, trésor des fèves et fleur des pois ! tu es ma
« moisson et ma vendange d'amour. — Je t'aime ! je
« t'aime ! je t'aime ! Que ne puis-je te le dire ou plutôt
« te le chanter à toute heure ? — Je t'écris tout exprès
« pour cela.

« ADOLPHE.

« P. S. A propos, pour acheter des cigares, j'ai vendu
ta reconnaissance : c'est moi qui t'en dois à présent. »

VI

Un matin Adolphe, n'ayant plus rien à dire à mademoiselle Anaïs, la pria de lui raconter son histoire.

HISTOIRE DE MADEMOISELLE ANAIS RACONTÉE PAR
ELLE-MÊME

« Donc je naquis à Metz en Lorraine ; mes parents
« sont riches, mais honnêtes, et mon grand-père était
« presque évêque : voilà pourquoi je fus mise au cou-
« vent, où je n'appris qu'à prier Dieu ! Donc, je revins
« dans ma famille, tout exprès pour être séduite par un
« capitaine de hussards qui est mort à la guerre, je ne
« sais plus où, à Alger ou à Waterloo. Donc ce capi-
« taine, qui était fort joli garçon, m'enleva un beau
« jour au milieu de la nuit sans avoir pitié de mes
« larmes et de mes cris, mais en tout bien tout hon-
« neur. Quel temps affreux ! le vent faisait le diable à
« quatre, et lui donc ! Il me mit à califourchon sans
« façon, et je n'en faisais pas non plus. Donc, quand
« il partit pour la guerre, je faillis mourir de douleur
« avec son ami intime, M. Hector, un jeune capitaine de
« dragons, qui avait eu la croix à Marengo ou à Sainte-
« Hélène. Hélas ! dans mon désespoir, je ne savais plus
« ce que je faisais. A la guerre comme à la guerre ! Les
« ingrats m'avaient promis leur main, mais j'eus beau

« tendre la mienne ! La douleur me prit, je voulus me
« repentir en liberté : voilà pourquoi je me fis fleu-
« riste. Je t'assure, mon cher, que j'ai reçu plus de
« fleurs que je n'en ai fait. »

Ici mademoiselle Anaïs fit une petite moue souriante
et se mit à chanter d'une voix éclatante :

La fortune
Importune ¹...

HISTOIRE DE MADEMOISELLE ANAÏS, RACONTÉE PAR SON
AMIE INTIME

« Donc Anaïs est la fille d'un père anonyme et d'une
« fruitière de Metz qui a eu douze enfants ; elle était le
« treizième ; sa grand'mère a été servante d'un cha-
« noine et quelque chose avec. Donc, dès sa tendre
« jeunesse, elle séduisit un petit amour d'écolier qui
« faisait l'école buissonnière avec sa voisine et qui fit
« la même chose avec elle-même ; elle fut séduite à son
« tour par un clerc d'huissier qui fit pour elle plus
« d'un pas de clerc ; celui-là, du reste, c'était pour tout
« de bon : les imbéciles voulaient s'enchevêtrer dans
« le mariage. Après le clerc d'huissier vint un hussard ;
« après le hussard un dragon ; après le dragon un
« canonnier ; après le canonnier un régiment. Dieu sait

¹ L'historiographe de mademoiselle Anaïs ne sait plus si elle
chanta cette chanson ; mais, si ce n'est pas celle-là, c'est à coup
sûr celle-ci :

L'or est une chimère...

« le chapelet qu'elle a égrené ! ce n'est pas pour en
« dire du mal, au contraire. Elle est venue à Paris
« après tout cela, pour commencer. Donc, elle croyait
« tout simplement arriver à la terre promise des belles
« filles ; mais, à Paris, elle rencontra des épines : voilà
« pourquoi elle a fait des fleurs. »

VII

— Aïe ! aïe ! s'écria un jour Anaïs, tu chiffonnes ma
collerette !

— Tu n'as point de collerette ! dit Adolphe avec dé-
pit.

— Oui, mais tu chiffonnes mon épaule et tu rougis
mon cou.

— L'amour s'en va, dit Adolphe d'un air rêveur.

Adolphe se flattait beaucoup, car l'amour n'était pas
encore venu.

VIII

LA CANDEUR ET LA NAIVETÉ DES FLEURISTES

Un soir, en rentrant dans sa chambre, Adolphe sur-
prit mademoiselle Anaïs écrivant une lettre. Elle essaya
de la cacher dans sa gorge, mais il savait le chemin de
la petite poste, et il arracha ce lambeau d'épître :

ermions nos fenêtres, adieu les télégraphes
Et puis c'était bien amusant, en dépit de
e, car votre lettre m'a offensée, Dieu merci
un châle; ne croyez pas que
emain à huit heures du
marronniers, ainsi
jamais vous

JS DUFLOT.

aris, le 15 juillet.

« P. S. Je voulais vous renvoyer votre châle, mais
« l'Auvergnat qui vous porte cette réponse était déjà
« trop loin quand je me suis aperçue que j'avais oublié
« de lui donner le châle avec la lettre; ce sera pour
« une autre fois. »

Adolphe, qui ne put s'empêcher de rire de la naïveté
du post-scriptum, répondit lui-même au séducteur :

« Vous n'avez pu allumer les passions de mademoi-
« selle Anaïs; mais, du moins, votre châle de trente-
« neuf francs a jeté feu et flammes dans sa cheminée. »

IX

DE LA FIDÉLITÉ

Un soir, au concert Musard, Adolphe se laissa long-
temps fasciner par les regards de serpent d'une demoi-

selle de l'Opéra, — de l'Opéra! — Anaïs tomba de l'autel.

— Madame, vous êtes charmante, dit naïvement Adolphe à la nouvelle divinité, qui le regarda avec un peu d'ironie. — Je sais bien, reprit-il, que je parle comme M. de la Palice ; mais les vérités comme celle-là sont toujours bonnes à dire.

La belle, n'ayant pas grand'chose à faire, lui accorda un sourire de cœur désœuvré. Le chemin était ouvert, mais la paresse empêcha Adolphe d'être inconstant.

Cependant Adolphe touchait au couchant de son amour pour Anaïs.

LIVRE TROISIÈME

Ah!

— Ah!!

Ah!!!

I

Un dimanche, Anaïs, ne sachant où pêcher, s'en alla pêcher à la Chaumière, pendant qu'Adolphe s'ennuyait au Cirque-Olympique avec des parents de Château-Thierry. En revanche, quelques jours après, Adolphe s'éprit violemment de mademoiselle Frétillotte.

En revenant du théâtre, il finit d'aimer Anaïs. En revenant, à la même heure, d'un rendez-vous qui l'avait ennuyée, Anaïs commença à aimer Adolphe : il n'était plus temps.

II

ANAÏS A ADOLPHE.

« Adolphe, je m'ennuie ; il me prend une grande
« tristesse ; je ne sais pas si cela vient du mauvais
« temps : oh ! non, je suis triste de ne pas te voir. Si
« tu étais près de moi, je t'embrasserais et je pleure-
« rais. Il faut que je te fasse une confidence : tu vas
« rire, tu vas être méchant, mais je saurai bien t'apai-
« ser. Voilà : hier je ne t'aimais pas, je t'adore aujour-
« d'hui. Tu diras que je suis folle, oui, folle de toi,
« folle pour toute la vie. Ah ! si tu voulais retourner
« dimanche à l'Élysée ! Non, pas à l'Élysée, il y a trop
« de monde ; nous passerons l'après-midi dans ta petite
« chambre : c'est mon paradis.

« Je t'aime.

« ANAÏS.

« P. S. Tu m'as donné, lundi, un bouquet de roses
« que je viens de retrouver sur ma cheminée. Me voilà
« toute réjouie, ma tristesse s'en va. Quelle douce
« odeur ! je crois encore être à lundi. Oh ! comme je
« t'embrasserai demain ! »

III

ADOLPHE A ANAÏS.

« Ma chère belle,

« Vous avez trop d'esprit pour être amoureuse.
« Comme les fleurs que vous faites, vous êtes artifi-
« cielle, vous êtes même artificieuse, et je ne crois
« guère à vos lamentations. Du reste, si cela vous
« amuse, aimez-moi de toutes vos forces; moi, je ne
« vous aime plus : chacun son tour.

« ADOLPHE. »

IV

ANAÏS A ADOLPHE.

« Est-ce bien vous, Adolphe, qui m'avez écrit cette
« lettre si dure? Mon pauvre cœur en est brisé. Je viens
« d'aller à votre porte; je vous ai attendu en dévorant
« mes larmes. Pourquoi ne vous ai-je pas vu? Vous ca-
« chez-vous de moi? Ma tête se perd, je ne puis écrire.
« Adolphe, il faut que je vous voie; je vous dirai toutes
« mes fautes. Étant petite, avec ma mère, à Metz, au
« Palais de Justice, j'ai vu un pauvre criminel qui s'ac-
« cusait devant ses juges; les juges lui ont fait grâce.

« Serez-vous plus cruel, Adolphe, mon juge, quand je
« vous avouerai tout ?

« Votre pauvre et désolée

« ANAÏS. »

V

ANAÏS A ADOLPHE.

« J'ai beau aller au-devant de vous, vous vous dé-
« tournez de moi ; hier, vous m'avez coudoyée sans me
« regarder : quel coup j'ai reçu dans le cœur ! Vous
« refusez de m'entendre ! cependant je ne veux parler
« que de mon amour ; j'en puis parler à présent....
« Je suis malade ; tant mieux ! Si tu ne viens pas, la
« mort viendra... Je suis bien malheureuse, Adolphe !
« Où est ma gaieté ? En vous perdant j'ai tout perdu.
« Si je voulais des amants, je n'aurais qu'à me baisser,
« encore pas trop bas. D'abord j'espérais me distraire
« dans un autre amour : mon pauvre cœur n'est pas
« une girouette ; il est tourné vers toi ; il ne pourrait
« tourner ailleurs. Depuis que je ne vous vois plus, je
« suis tombée dans une tristesse affreuse. Ah ! si vous
« saviez comme je souffre ! Écrivez-moi ; votre lettre
« me fera du bien, fût-elle plus méchante que la der-
« nière : ce sera quelque chose de vous. Ah ! si nos
« amours pouvaient recommencer ! Je te renvoie les
« cheveux de ta sœur ; je te les ai pris un soir par jalou-

« sie. Je te renvoie aussi tes pantoufles; j'espérais bien
« que tu ne les userais pas ailleurs. Hélas! je ne puis
« m'imaginer que je ne vous reverrai pas; je t'aime
« trop, méchant! pour ne pas te revoir. J'espère tou-
« jours que tu vas venir; je suis assise toute la journée
« devant le feu; j'essuie mes larmes; je ne puis rien
« faire autre chose. J'écoute, j'écoute. Quand quel-
« qu'un monte l'escalier, mon cœur bat, j'étouffe, je
« ne vois plus clair; quand j'entends marcher dans le
« corridor, je me sens mourir... Hélas! on ne s'arrête
« jamais à ma porte...

« De temps en temps je me traîne à ma fenêtre et je
« regarde les passants pendant des heures entières.
« *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Ah! si
« seulement tu passais dans la rue et si tu levais la
« tête! Je crois que je me jetterais dans tes bras.

« J'ai usé sous mes lèvres ton bouquet de roses :
« c'était ton dernier sourire pour moi. Hélas! tu m'ai-
« mais encore, je le voyais dans tes regards, le jour où
« tu as voulu m'attacher ce bouquet dans les cheveux.
« Pourquoi ne m'aimez-vous plus? Je les ai toujours,
« ces longs cheveux. Ah! je suis bien changée, pour-
« tant! En voyant ma triste mine, Adolphe, vous vous
« trouveriez trop vengé : j'ai joué avec l'amour; l'a-
« mour m'a bien punie.

« Adieu! adieu! je t'aime et je meurs de chagrin.

« ANAÏS. »

VI

Quand Anaïs eut écrit cette lettre, elle la passa devant le feu, non pour sécher l'encre, mais pour sécher les larmes répandues sur chaque mot.

— C'est la dernière fois que j'écris, murmura-t-elle. Et elle jeta sa plume.

Elle se leva péniblement, se couvrit de son grand châle rouge, et s'en alla clopin-cloquant vers la poste voisine.

A peine fut-elle de retour dans sa chambre, qu'elle se mit à sa fenêtre, comme si la lettre eût déjà appelé Adolphe.

Bientôt elle chancela; elle s'imagina qu'elle allait mourir. Elle se coucha sur son grabat, en priant Dieu d'avoir pitié de sa douleur.

Comme elle n'avait pas dormi depuis deux jours, elle finit par s'assoupir; mais, à chaque instant, elle était réveillée par les rêves du délire ou par les bruits de la maison.

— Le voilà ! disait-elle en se soulevant.

Et elle courait à la porte et à la fenêtre : il n'était ni d'un côté ni de l'autre. Dans la rue, nul passant ne levait la tête; dans le corridor, nul arrivant ne s'arrêtait à sa porte.

Enfin, le soir, elle toucha à sa dernière espérance : une réponse d'Adolphe !

La pauvre fille pressa cette lettre sous ses lèvres flétries, et, brisant le cachet d'une main tremblante, son regard de flamme dévora le nom adoré de son amant.

« Ma chère belle,

« Vous finissez les romans à merveille. C'est bien
« un-peu lugubre, mais nos romanciers n'en font pas
« d'autres. Ma maîtresse m'ayant dit que votre lettre était
« un chef-d'œuvre de candeur et de passion, je vous la
« renvoie, afin qu'elle puisse vous servir ailleurs. En
« vieil ami, je vous conseille de ne plus faire plu-
« sieurs romans à la fois ; c'est gaspiller son talent
« mal à propos.

« ADOLPHE. »

VII

Anaïs eut le cœur brisé. Elle ne pleura point, elle sanglota.

Tous les mots de cette lettre cruelle flottaient devant ses yeux comme des griffes enflammées.

— S'il était là, je le tuerais ! dit-elle en agitant les bras.

Elle ferma la fenêtre avec un soupir, elle alluma du charbon et se coucha.

C'était le soir, l'heure bien-aimée des amants et des

poètes ; le ciel était bleu, le soleil jetait son dernier rayon, la rose son dernier parfum.

Anaïs regarda le dernier rayon du soleil.

— Pourtant, se dit-elle, le soleil est si gai !

Et elle se souvint qu'une fois, en revenant de Meudon avec Adolphe, son âme s'était épanouie aux splendeurs du soleil couchant. Elle remercia le ciel de ce souvenir, et, comme le soleil disparut à l'horizon des cheminées, elle murmura en soupirant :

— Demain le soleil ne luira plus pour moi...

Déjà elle ne respirait qu'avec peine, et la mort commençait à venir par le cœur, comme elle vient à toutes ces pauvres filles, quand un orgue de Barbarie lui jeta aux oreilles un doux air d'Hérold qu'elle avait chanté avec délices. Comme l'air s'était interrompu pendant que le joueur d'orgue ramassait un sou, la pauvre Anaïs ne put empêcher son imagination de chanter les dernières notes.

Et les lugubres fantômes de son délire s'effacèrent sous des images souriantes. Elle revit, comme par enchantement, toutes les fêtes de sa vie.

— Allons donc ! dit-elle en s'élançant à la fenêtre, je ne veux pas mourir !

Elle ouvrit la croisée et jeta de l'eau sur le charbon. La vie revint d'un pied léger comme un doux bruit que renvoie l'écho des montagnes.

— J'allais faire une belle sottise ! j'ai toujours le temps d'en venir là. Je n'ai que vingt ans, tout n'est pas encore dit pour moi.

Adolphe lui revint à la pensée; elle se remit à la fenêtre et pleura longtemps.

En essuyant ses dernières larmes :

— Voilà que je n'ai plus rien dans le cœur, murmura-t-elle; il me semble que j'entends chanter les oiseaux du printemps.

VIII

COQUETTERIES

Le lendemain, elle se souvenait à peine du charbon fatal; elle ouvrit les portes de son cœur et mit tous ses attraits en campagne :

La bouche qui sourit avec des perles et des roses; l'œil mélancolique et l'œil de flamme; la nonchalance et la vivacité; un ruban de plus à son chapeau; — elle n'eut garde de mettre son cou à l'ombre; — elle sauta un ruisseau pour dévoiler sa jambe; — elle acheta un bouquet pour dévoiler un coin de sa gorge.

IX

Enfin, elle fit tant des pieds et des mains, qu'au bout de quinze jours elle devint la maîtresse d'un sénateur belge qui venait tout exprès à Paris pour entendre prêcher l'abbé de Ravignan

Mais je ne veux pas suivre mademoiselle Anaïs dans toutes ses aventures; j'irais trop loin.

X

ÉCHOS

Adolphe, en dépit de ses cruautés, eut bien çà et là quelques échos de son amour. Un matin, qu'il passait dans la rue Marie-Stuart, il leva la tête et ressentit un coup dans le cœur en voyant la fenêtre déserte, sans portraits et sans capucines.

Une nuit, en s'éveillant après un rêve :

— Ah ! dit-il, si je savais où est Anaïs !

Le lendemain, il passa tout son temps en vaines recherches.

Un soir, sur le boulevard de Gand, il entrevit Anaïs dans un tilbury qui fuyait vers la Madeleine; il fit un signe de tête; Anaïs sourit avec dédain.

— Ah ! murmura-t-il, si je pouvais la ressaisir !

Ainsi il respirait de temps en temps, et avec une douce tristesse, le parfum vieilli de cet amour.

XI

LE DERNIER SOURIRE

Deux ans après, durant les mascarades, Adolphe,

devenu agent de change, alla seul, incognito, au bal de l'Opéra.

Il devait le lendemain se marier avec mademoiselle Marie-Angéline Boucher, fille mineure, d'un blond hasardé, et riche.

Cependant l'ivresse de la danse troubla le cœur d'Adolphe, si bien qu'il oublia son rôle austère et se jeta à corps perdu dans un galop orageux.

Pour danser le galop, les hardis danseurs s'emparent de la première venue, au dépit des amants naïfs, qui promènent silencieusement leurs maîtresses.

La première venue pour Adolphe fut Anaïs.

— Anaïs !

— Adolphe !

Au même instant, une bourrasque violente sépara les anciens amants, — et ils ne se revirent pas, — et ils ne se reverront plus, — plus jamais !

XII

— Si je lui écrivais ! dit le lendemain Anaïs en tendant les bras avec ardeur, comme pour ressaisir une de ces heures enchantées de sa joyeuse insouciance.

A M. ADOLPHE LEBRUN, AGENT DE CHANGE A PARIS,
RUE DE MÉNARS.

« Monsieur,

« Vous avez daigné me sourire, l'autre nuit, au bal
« de l'Opéra. Je suis une bonne fille; j'oublie votre
« barbarie; je ne me souviens que de mon amour.
« Lord Sur... est en voyage; j'ai quelques jours de
« loisir : me feriez-vous l'insigne honneur de venir
« me voir, rue Laffitte, 24? J'en accepte l'augure.

« ANAÏS DE SAINT-GERMAIN. »

XIII

COMMENT TOUT CELA FINIT

Il arriva ce qui devait arriver; le roman du cœur finit comme il devait finir : le héros passait à l'état de citoyen, l'héroïne à l'état de Madeleine non repentante. Le lendemain des noces de notre héros, sa jeune femme, qui avait des droits à la jalousie, décacheta la lettre, la lut pour lui sans trop se mettre en colère, et s'empressa d'envoyer cette réponse à madame Anaïs de Saint-Germain :

A MADAME ANAÏS DE SAINT-GERMAIN, 24, RUE LAFFITTE.

M. Jean-Pierre Lebrun, notaire, et madame Marie-Élisabeth Leroi; M. Édouard Boucher, négociant, et madame Éléonore Chambard, ont l'honneur de vous faire part du mariage de M. Adolphe Lebrun, agent de charge à Paris, avec mademoiselle Angéline Boucher.

— Qu'est-ce que cela fait? s'écria mademoiselle Anaïs en déchirant la lettre de faire part.

XI

MENUS PROPOS

★
★ ★

La femme aime jusqu'à en mourir, l'homme tue sa passion et ne se tue pas.

★
★ ★

Les hommes politiques de toutes les nations ne seront amais si éloquents à la tribune que la mère de famille dans sa maison.

Quel beau traité de politique je lis au coin du feu de cette paysanne qui allaite un enfant, qui en berce un autre, qui encourage son mari et qui sourit à son père ! Il y a là le passé et l'avenir pour couronner l'heure présente.

★
★ ★

Il est bien malheureux, celui-là qui est heureux en femmes.

*
* *

Les femmes ne trouvent pas toujours leur compte avec les mathématiciens. Témoin madame ***, dont le mari est une des gloires de l'Académie des sciences : « C'est, dit-elle, un excellent mathématicien qui ne m'a pas appris la multiplication. »

*
* *

Artémise, celle-là qui a inventé les mausolées, avait voulu mourir pour que ses cendres fussent réunies à celles de Mausole ; mais, tout bien considéré, elle aimait mieux vivre en buvant dans son vin les cendres de son mari, lui servant ainsi de sépulcre.

Les savants n'ont jamais su si c'était le mausolée de chair ou le mausolée de marbre qui compta parmi les sept merveilles du monde.

*
* *

L'amour malheureux porte ses peines jusque dans les enfers. Virgile a peint les *campagnes pleurantes*, c'est-à-dire toutes baignées de larmes amoureuses.

Illic quos durus amor crudeli tabe peremit,
Secreti celant calles, et myrtea circum
Sylva tegit : curæ non ipsa in morte relinquunt.

Ainsi dit Virgile. Je ne sais rien de plus terrible que cet enfer dans les enfers.

*
* *

L'amour heureux est la robe étoilée du ciel qui vient rafraîchir la terre après le coucher du soleil ; l'amour malheureux, c'est la robe de Nessus qui dévore sans relâche ni merci.

*
* *

Salomon a adoré la sagesse. « La sagesse, c'est moi, lui a dit la reine de Saba. — Voilà pourquoi je vous adorais, » a dit Salomon.

*
* *

Faust a cherché la science : il a trouvé Marguerite agenouillée dans le temple.

*
* *

En amour, les femmes cherchent midi à quatorze heures et vont toujours par quatre chemins.

*
* *

X. aime dans sa femme l'amour qu'elle a pour lui ;
Z. aime dans la sienne l'amour qu'elle a pour un autre

*
* *

Dans le *Jardin des Roses*, Saadi console la femme en lui disant que le repentir après la faute la ramène à l'état d'innocence. Mais qu'est-ce que le repentir ? C'est

un second amour, qui vaut mieux que le premier. On se repent toujours dans les bras de quelqu'un.

*
* *

Quand une femme nie un homme qui se vante d'avoir été son amant, c'est la femme qu'il faut croire, car celui-là n'a pas été l'amant d'une femme, qui n'a pas marqué dans son souvenir.

*
* *

Il y a dans l'amour des surprises dont l'homme ne doit pas s'enorgueillir : son seul avantage était d'être — le premier venu — pour un dépit ou pour une vengeance. Plus l'homme est nul, et plus il a de chances ; c'est le beau jour du coiffeur.

*
* *

L'amour donne une main à la vie, l'autre à la mort, et le cercle fatal est formé.

*
* *

La femme ne craint que l'indifférence. Pourquoi ne méprise-t-elle pas l'homme qui la bat ? C'est que, dans ces sortes de batailles, c'est l'amour lui-même qui porte les coups.

*
* *

Madame ***, un roseau, un lis, une colombe, tombant morte sous les coups de son amant, devenu jaloux après six semaines d'indifférence, disait avec des larmes

de joie : « Frappe encore, frappe toujours, je n'ai jamais été si heureux ! »

*
* *

L'amour qui s'endort ressemble à Samson : Dalila lui coupera les cheveux dans son sommeil.

*
* *

Platon n'a dit que le premier mot de la philosophie, le pâtre amoureux en a le dernier dans le cœur.

*
* *

L'amour — s'il est l'amour — ne descend jamais jusqu'à l'amitié. Comment Rivarol, qui lisait dans le cœur à livre ouvert, a-t-il pu écrire à sa maîtresse : « Il est temps de bâtir le temple de l'amitié. » La réponse de sa maîtresse lui prouva que les femmes ont plus que nous la science de l'amour. En effet, voici ce qu'elle répondit :

« On ne bâtit pas sur des cendres. »

*
* *

François I^{er} a écrit quatre lignes de prose et deux vers sur les femmes :

Souvent femme varie.
Bien fol est qui s'y fie !

Les quatre lignes de prose sont plus poétiques :

« Une cour sans femmes est une année sans prin-

« temps, un été sans roses, un automne sans raisins,
« et un hiver sans fêtes. »

Cette devise était inscrite sur un bracelet rivé au bras de madame de Châteaubriant. On sait l'histoire du lingot d'or. François I^{er}, pour complaire à la duchesse d'Etampes, envoya un ambassadeur à son ancienne maîtresse, pour lui redemander tous les bijoux donnés dans le beau temps. Elle les fit fondre et dit à l'ambassadeur :

« Allez, portez cela au roi, et dites-lui que puisqu'il
« lui a plu me révoquer ce qu'il m'avait donné si libé-
« ralement, je le lui rends et lui renvoie en lingot d'or.
« Quant aux devises, je les ai si bien empreintes et
« colloquées dans ma pensée, et les y tiens si chères,
« que je n'ai pu permettre que personne en disposât,
« en jouît et en eût du plaisir que moi-même. »

Aujourd'hui j'en connais plus d'une qui renverrait au roi les devises et garderait le lingot.

*
* *

L'amour, chez l'homme, c'est la tyrannie; chez la femme, c'est l'esclavage. Le jour où la femme ne subit plus le joug, elle n'aime plus.

*
* *

Pour l'homme, la femme est tout à la fois l'art et la nature — un tableau vivant. — Pour la femme, l'homme c'est l'homme, c'est un cœur, c'est une âme, c'est un corps. L'art n'y entre pour rien.

*
* *

La loi salique n'a pas été promulguée contre les femmes, mais contre les hommes. « A la cour d'une reine, ce sont les hommes qui gouvernent ; à la cour d'un roi, ce sont les femmes, » disait Horace Walpole à Diderot.

*
* *

Les Français ne sont jaloux qu'au dernier acte. Ils laissent bénévolement filer la comédie du parfait amour, pourvu qu'ils empêchent le dénouement. Les Allemands sont jaloux de l'eau qui baigne leur maîtresse, les Espagnols ne permettent sous les yeux aimés aucun tableau représentant des figures d'hommes. Et les Italiens ! Et encore ce ne sont plus des Romains sur le chapitre de l'amour. Vous rappelez-vous le jaloux de Plaute, qui obtient de sa maîtresse que dans ses prières elle n'invoquera point les dieux, mais seulement les déesses ?

*
* *

Un poète italien a dit que la femme s'était échappée trop vite des mains de la nature, quand il n'entrait encore dans sa création que l'air et le feu. Le poète italien a oublié l'eau.

*
* *

Comme Henri IV aimait bien ses maîtresses ! voyez cette lettre à la marquise de Verneuil :

« Mon cher cœur, vte mère et vte sœur sont chez
 « Beaumont, où je suis convié de dîner demain. Un
 « lièvre m'a amené jusques aux rochers devant Mal-
 « herbes, où j'ai éprouvé que des plaisirs passés douce
 « est la souvenance. Je vous ai souhetté entre mes bras,
 « comme je vous y ai vue. Souvenez-vous-en, an lysant
 « ma lettre. Je m'assure que cette mémoire du passé
 « vous fera m'épargner tout ce qui vous sera présent.
 « Pour le moins an faisiés ainsi en traversant les che-
 « mins, où j'ai tant passé vous allant voir. Bon soir,
 « mes chers amours : si je dors, mes songes seront de
 « vous ; si je veille, mes pensées seront à vous. Recevez
 « un million de bézers de moi. »

La marquise de Verneuil alla chez un juif, et lui de-
 manda à emprunter, sur le million de baisers du roi,
 cent écus au soleil, tant il est vrai qu'Homère a eu rai-
 son de dorer les flèches de l'amour !

*
* *

L'amour, c'est une chanson qu'on chante à deux ;
 après avoir chanté la chanson, on ne chante plus que le
 refrain — et quelquefois on le chante tout seul.

XII

AVENTURES SENTIMENTALES

D'UNE

MAITRESSE DÉLAISSÉE

POÈME DES JOIES DU CŒUR PERDUES

À

Ma fenêtre est toujours la fenêtre où je suis. Comme Molière, je prends ma fenêtre où je la trouve. Dès que je reconnais que c'est une bonne stalle pour la comédie humaine, je m'y installe comme un portrait dans un cadre.

Par la fenêtre de Jules Janin, j'ai vu trois ou quatre fois sous les vertes ramures du jardin du Luxembourg errer une belle femme attristée, dont les regards semblaient chercher autour d'elle, dans les ombres lointaines, parmi les promeneurs, à travers les feuilles, le fantôme d'un de ces rêves enchanteurs que le temps emporte trop vite sur ses ailes de flamme ou de neige. Cette femme était d'une beauté sévère et touchante.

un front légèrement découvert, des yeux noirs ombragés, une douce pâleur qui révélait encore plus d'amour que de souffrance, un sourire plus amèrement désenchanté que le sourire de Desdemona, des cheveux bruns qui retombaient en boucles sur ses joues — si j'osais le dire — qui semblaient pleurer autour d'elle comme les branches plaintives autour de la tige penchée du saule. A coup sûr, cette femme renfermait une douleur profonde, une douleur qui demandait à grands cris la solitude, la Thébàide idéale de sainte Thérèse.

Un jour, je l'ai vue s'appuyer contre le piédestal d'une statue. Il pleuvait un peu; — que lui importait la pluie ou le soleil? — elle n'avait ni parapluie ni parasol. Son triste regard errait dans l'allée des Chartreux; mais les tristes souvenirs de l'âme lui cachaient les tableaux présents; cependant peu à peu le spectacle confus des promeneurs, les jeunes enfants aux cris joyeux qui jouaient à ses pieds, les grisettes pimpantes, l'amour flottant et bon garçon de l'étudiant de deuxième année, chassa au loin les souvenirs; le sourire de cette femme fut moins amer, ses yeux furent moins tristes, l'oubli des peines allait reposer un peu son pauvre cœur battu par la tempête. Mais tout à coup une plainte déchirante s'est mêlée aux gémissements du vent; son regard a brillé d'une ardeur sans pareille; elle a déchiré son mantelet pour ne pas tendre les bras. — Vers qui ses bras? je ne savais trop vraiment. En face d'elle, sous les arbres, il y avait un grand jeune homme qui s'avavançait avec indolence, tout en jetant un œil distrait sur le *Journal des Debats* et sur un bel

épagneul qu'il menait en laisse. Ce jeune homme avait assez la mine d'un Lovelace du pays latin, mais avec des habits simples et élégants; il était brun et pâle, il avait la figure dessinée mollement, l'œil doux plutôt que tendre, la lèvre très-efféminée. Il n'est pas une femme de trente ans qui ne l'eût trouvé à son gré, et qui ne lui eût ouvert son cœur à moitié adultère. Le beau chien suppliait son beau maître de lui accorder un peu de liberté, mais la pauvre bête perdait son temps. Il ralentit sa marche sous un tilleul pour achever la lecture du journal. Il était à peine à vingt pas de la pâle attristée. Elle cependant, elle le suivait d'un œil inquiet, elle regardait le chien d'un air de reproche, et semblait lui dire : — Hélas! toi-même, toi aussi, tu m'oublies! — Cependant l'épagneul paraissait agité, il rêvait, le nez en l'air, la patte levée, — un souvenir, un tendre pressentiment, pressentiment de chien, que sais-je? — Tout à coup il crut l'apercevoir, il tendit le cou, il poussa un cri, puis, devenu fort comme un lion qui se déchaîne, il arrache la corde de la main de son maître, et d'un bond le voilà dans les bras de la pauvre femme, qui l'accueille par des sanglots; il pleure comme elle, il la caresse, et, dans le même instant, il retourne à son maître et lui dit avec ses grands yeux si tendres : — C'est elle, la voilà, notre maîtresse! mais accours donc! — Le jeune homme avait pâli, son cœur s'élançait déjà; mais il retint son cœur à deux mains, il repoussa son chien du pied, et s'éloigna comme un lâche qui craint de succomber dans le combat. Le pauvre chien eut l'air de ne pas

comprendre, il retourna à son ancienne maîtresse, il lui lécha la main et lui dit dans son regard : — Puisqu'il ne vient pas à toi, viens donc à lui ! — Et la pauvre bête, si joyeuse tout à l'heure, si désolée déjà, s'élance vers le cruel qui s'en va ; il l'arrête, il essaye de le ramener ; l'amant irrité le repousse toujours du pied et poursuit son chemin. L'épagneul retourne encore vers la délaissée, mais cette fois il penche la tête, il arrive tristement, il veut la caresser, mais il chancelle. La malheureuse femme s'incline et cache sa douleur sur la tête de son dernier ami. Le chien ne songe pas à la quitter, mais bientôt — quel cœur le croira ? — un coup de sifflet le rappelle : il faut partir ! Il tressaille, il regarde sa maîtresse comme pour l'avertir, il lui lèche les larmes, adieu donc ! et il tourne avec abattement la tête vers le cruel amoureux. — Va-t'en, ma pauvre bête, va-t'en, dit-elle en l'embrassant, tu seras battu si tu restes. Elle voulait parler encore, mais un sanglot brisa sa voix. Le chien partit lentement, à regret ; si elle lui eût dit de rester, il fût resté. Elle le perdit bientôt de vue sous les platanes, où déjà son maître avait disparu. — Pauvre chien ! pauvre, pauvre femme !

II

J'ai su depuis toute cette histoire ; elle est triste, triste comme toutes les histoires d'amour qui ont fini

sur la terre. Dieu vous préserve des dénoûments, monsieur, et des commencements, madame !

En 1845, à Paris, dans une des petites rues qui avoisinent le jardin du Luxembourg, M. et madame de Fontenay habitaient le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel à peu près délaissé. Cet hôtel était d'un aspect plus que sérieux. Rien qu'à voir la façade noircie, les fenêtres voilées, l'herbe encadrant les pavés de la cour, on pressentait que l'ennui logeait là. Et, en effet, M. et madame de Fontenay, dans le monotone tête-à-tête d'un mariage de raison, s'ennuyaient beaucoup malgré leurs chats, leurs chiens et leurs amis. Un procès quasi scandaleux les avait surpris en province ; ils s'étaient réfugiés depuis peu dans la solitude parisienne, la plus sombre de toutes. M. de Fontenay était un ancien garde du corps qui vivait en mécontent, qui n'espérait plus grand'chose du monde politique, et qui passait son temps à peindre, à fumer, à jouer avec ses chiens, et surtout à s'ennuyer avec sa femme. Il la négligeait un peu ; mais elle ne s'en plaignait pas du tout. Il lui venait de temps en temps la visite de quelques fâcheux, de ces amis importuns qui n'ont point d'amitié, qui se viennent chauffer les pieds à votre feu et qui vous apprennent qu'il fait froid. Tantôt c'était un héros anonyme de la guerre d'Espagne, tantôt un auteur inédit de mélodrames qui ne désirait pas garder l'anonyme ; ou bien un quasi substitut de procureur du roi, ou encore un de ces vingt mille avocats parisiens, Cicérons de pacotille que l'on rencontre partout, mais qui ne plaident nulle part. Ces messieurs n'étaient pas

trop dangereux pour un mari. Aussi M. de Fontenay, malgré le vent qui, en ce temps-là, poussait à l'adultère, se reposait le plus nonchalamment du monde sur la vertu de sa femme. Madame de Fontenay avait trente ans à peine; déjà l'éclat de la jeunesse et de la beauté pâlisait un peu sur ses joues; mais, en s'effaçant, cet éclat laissait des teintes plus douces, plus tendres, plus adorables; la verdure était passée, la fleur n'était pas morte. Madame de Fontenay avait, suivant le langage des poètes, une chevelure d'ébène qu'elle peignait vingt fois par jour, pour se distraire et pour s'admirer. Elle avait en outre de beaux yeux, tantôt bleus, tantôt bruns, selon les caprices du cœur; une bouche charmante, un peu trop coupée, mais qui savait admirablement les plus doux sourires; des mains venues en droite ligne de Diane de Poitiers; enfin un cou superbe, mollement incliné comme la mélancolie. Tout cela appelait un autre culte que celui de M. de Fontenay; il fallait brûler un pur encens à cet autel abandonné de l'amour et de la beauté. Comme je l'ai dit, M. de Fontenay négligeait un peu sa femme. De son côté, celle-ci n'allait guère au-devant de son mari. Dès les premières pages écrites sur papier brouillard, elle avait su par cœur tout M. de Fontenay; elle ne voulait pas relire une seconde fois un livre ennuyeux. Elle caressait en silence quelque rêve caché: un souvenir d'adolescence, une espérance lointaine, que sais-je? Peut-être ne caressait-elle que sa beauté. Cependant elle lisait des romans, et souvent, la nuit, près de son mari qui dormait, elle tendait les bras avec égarement, sans savoir

vers qui. Le jour venait apaiser ces ardeurs insensées ; le sommeil du matin calmait un peu ce pauvre cœur qui demandait la vie. Quelquefois même elle s'avouait coupable ; elle tombait agenouillée, toute repentante ; elle rappelait avec amour l'image de son mari ; elle pleurait et se croyait sauvée. Mais le serpent avait soufflé sur elle ; elle respirait partout le parfum de la pomme amère ; elle avait beau se détourner, le péché venait par tous les chemins.

Un jour, un des premiers du printemps de l'année 1846, le doux soleil était revenu à Paris ; on commençait à mettre la tête aux fenêtres. Sur les boulevards, aux Tuileries, au Luxembourg, les femmes annonçaient la belle saison par leurs robes et leurs chiffons, par leur fraîcheur et leur gaieté. Tous les regards étaient en campagne, plus ardents que de coutume ; le doux soleil versait l'amour par ses rayons. On était tout étonné de sentir battre son cœur comme au jour des plus jeunes et des plus chastes tendresses ; les oisifs cherchaient parmi les belles promeneuses quelque femme adorable, ou plutôt ils semblaient attendre avec une douce inquiétude que leur amante vint à passer. A Paris, à l'aurore du printemps, il y a certain jour plus fatal aux maris que tous les romans du monde.

M. et madame de Fontenay se promenaient ce jour-là sans prétention — pour se promener — dans le jardin du Luxembourg. Ils s'étaient arrêtés devant le bassin pour admirer la grâce nonchalante des cygnes. Tout à coup madame de Fontenay pâlit : dans le mi-

roir de l'eau, à côté des cygnes, elle avait vu l'image d'un élégant oisif de quelque vingt-trois ans qui la regardait avec ardeur. Elle ne put s'empêcher de lever les yeux sur lui, malgré ce pressentiment étrange qui vient aux femmes à l'approche du danger. Sans se l'avouer, elle trouva le jeune homme au gré de son cœur et de ses yeux. Elle entraîna son mari vers les arbres dans le vague espoir de cacher son rayonnement à l'ombre, et de s'abandonner avec extase à l'enchantement de l'amour. Le jeune homme la suivit; elle devina qu'il la suivait : les femmes les moins clairvoyantes savent la reconnaître, cette ombre attrayante de l'amant qui passe. Elle se promena plus longtemps que de coutume, sans voir l'amoureux, mais sachant qu'il marchait près d'elle en respirant la même bouffée de vent, en caressant les mêmes rêves. Quand elle partit, elle se dit tout bas : A demain ; et l'amoureux, pareillement inspiré, se dit aussi : A demain. Cependant nul n'alla au rendez-vous; des deux côtés, les heures suivantes effacèrent en passant ces molles atteintes d'un naissant amour. Le jeune homme avait bien autre chose à faire; sans parler de ses amourettes, il lui fallait passer le surlendemain, sous peine de perdre les *bonnes grâces* de son père, son second examen de droit; car, il faut bien le dire, notre élégant oisif n'était rien autre chose qu'un étudiant qui s'appelait Eugène Lafare, mais un étudiant de bonne mine et de belle allure. Le cœur ne valait pas mieux pour cela, mais les dehors étaient plus attrayants. Il n'alla donc pas au rendez-vous. Il eut bien, de la rue de

l'Odéon, où il demeurerait, quelques élans vers le jardin du Luxembourg, mais il tint bon; ses vagues désirs s'éteignirent dans le Code de procédure. Madame de Fontenay, malgré l'attrait du péché, resta au coin du feu, si triste au printemps, se résignant à l'ennui des autres jours. Il lui arriva mainte fois de regarder le bleu des nues avec un frémissement coupable, de rêver avec une volupté mystérieuse à la pomme défendue : elle résista à toutes les séductions de la rêverie.

Quelques jours après, une amie d'enfance étant venue de Nevers, elle sortit avec cette amie pour l'accompagner chez une marchande de modes de la rue de la Paix. Comme les deux promeneuses allaient dépasser la grille des Tuileries, Eugène Lafare s'arrêta tout d'un coup à leur rencontre. Quoiqu'il eût ce jour-là l'air un peu fanfaron et ricaneur, il rougit et laissa tomber un cigare tout allumé; il se détourna, mais, madame de Fontenay ayant fait un pareil mouvement, ils se retrouvèrent face à face. « Nous avons beau faire, madame, » dit-il en s'inclinant et d'une voix troublée. Cela n'était pas mal trouvé. Madame de Fontenay fit semblant de ne pas entendre; elle passa fièrement sans s'apercevoir qu'elle coudoyait le pauvre diable de soldat de garde, qui ne s'en plaignit pas. Elle rejoignit son amie de Nevers et lui demanda d'un air distrait comment elle trouvait ce jeune homme; ce à quoi l'amie de Nevers répondit que, pour un Parisien, il n'était pas mal. Les provinciales ont si peu d'enthousiasme !

Ce jour-là, la petite comédie sentimentale commença

dans cette rencontre qui amène toujours un dénouement quelconque. C'est un opéra qui se répète au piano en attendant les grands bruits de l'orchestre. Eugène Lafare avait glorieusement passé son examen; madame de Fontenay chancelait plus que jamais dans ses mauvais désirs, si bien qu'ils saisirent ensemble avec ardeur ce beau fil d'or que l'amour nous donne à retordre. Madame de Fontenay était fataliste, surtout dans les affaires du cœur; elle s'imagina bien vite que la destinée avait écrit pour elle, en lettres de feu, le sommaire d'un roman d'amour qui débutait si fraîchement avec le printemps. Pour Eugène Lafare, il augurait bien des deux rencontres. — Cet amour-là ne peut manquer de faire son chemin, dit-il en suivant du regard madame de Fontenay. Et il alluma un autre cigare.

III

Le lendemain, madame de Fontenay s'habilla avec une négligence toute féminine pour aller se promener au Luxembourg. — Cependant, dit-elle avant de partir, c'est presque aller à un rendez-vous. — Après tout! reprit-elle en dépassant le seuil de sa porte, ne faudra-t-il pas pour ses beaux yeux me priver de la promenade? — A peine fut-elle arrivée aux premiers arbres du jardin qu'elle entrevit Eugène. — Il m'attend, pensa-t-elle avec un tressaillement. Elle se détourna en feignant d'être appelée à l'autre bout du jardin;

bientôt elle revit l'amoureux devant elle. Il lui fallut faire des zigzags sans nombre. Enfin elle arriva saine et sauve à l'ombre d'une de ces statues ébréchées où se reposent les promeneurs, au-dessus du bassin. Là, elle ferma son ombrelle, elle s'assit sur une chaise de bois, elle mit coquettement ses jolis petits pieds sur une autre chaise, elle prit dans son sac un petit livre doré, et elle fit semblant d'y lire : la vérité, c'est qu'elle lisait dans son cœur; quant au livre, elle devait le lire plus tard : c'était ce rude consolateur qu'on appelle *l'Imitation de Jésus-Christ*. J'oubliais de vous dire que madame de Fontenay n'était pas venue toute seule au Luxembourg : une femme de chambre l'accompagnait, au grand dépit d'Eugène Lafare. Lui-même n'était pas venu seul; il avait à ses côtés un grand épagneul haletant et bondissant, assez maigre, qui dînait par hasard, et le plus souvent pour tout de bon avec des articles du Code ou avec le mauvais style des livres de droit.

Eugène Lafare alla s'asseoir à quelques pas et tout en face de madame de Fontenay. Le chien se coucha à ses pieds sous un rayon de soleil. Eugène Lafare regarda devant lui — naturellement; — il n'osa pas d'abord voir madame de Fontenay; il vit la femme de chambre, mais peu à peu son œil s'éleva jusqu'à la maîtresse. — C'est cela, dit-il, voilà bien l'image que j'ai dans le cœur. — Et involontairement il fit une caresse à son chien. Madame de Fontenay lisait toujours dans le livre en question. Cependant le théâtre ne s'anima guère, les acteurs apprenaient encore leurs rô-

les, la femme de chambre lorgnait un étudiant de première année, l'épagneul sommeillait déjà. Par bonheur pour les amants et pour l'épagneul, la femme de chambre prit dans son cabas un petit pain au lait, et elle y mordit à belles dents; le chien ouvrit un œil mélancolique et se lécha les lèvres. La femme de chambre essaya de coudre en mangeant; elle se piqua, le pain lui échappa des mains, elle voulut le rattraper, mais elle ne fit que le lancer plus loin, tout juste devant le nez de l'épagneul, qui n'y regarda pas à deux fois, et qui y mordit gaiement en sa qualité de chien qui étudiait le droit. Eugène Lafare voulut que cette bonne fortune de son chien servît à la sienne; il ordonna à l'épagneul de porter cette proie à la pauvre fille, qui ouvrait une bouche ébahie; et, comme l'épagneul n'entendait pas trop de cette oreille-là, Eugène Lafare l'entraîna vers la statue dont le piédestal servait d'appui à madame de Fontenay.

— Je vous amène un coupable, madame, dit-il en s'adressant tour à tour aux deux femmes.

Il fallait bien répondre un peu : la femme de chambre répondit à l'homme, la maîtresse répondit au chien; c'était s'avancer beaucoup. Que répondirent-elles ? En vérité, je n'en sais rien, elles non plus. Ce que je sais à merveille, c'est que madame de Fontenay caressa l'épagneul de sa blanche main. Que vous dirai-je encore ? le chien mangea le petit pain, et les soupirants s'enivrèrent du premier sourire de l'amour. La femme de chambre seule y perdit. Après quatre paroles absurdes, Eugène Lafare s'inclina et s'en alla sous les ar-

bres respirer à loisir je ne sais quel feu et quel parfum. Il se mordit les lèvres pour avoir si mal parlé, et pourtant madame de Fontenay le trouva fort éloquent; tant est vrai ce proverbe vulgaire que j^e répète à regret : « C'est l'air qui fait la chanson. »

Le lendemain, pareille cérémonie ou à peu près. Le surlendemain, Eugène Lafare ramassa le mouchoir de madame de Fontenay, qui ne fut pas très-surprise d'y trouver un billet : — « *Madame, vous êtes belle et je vous adore, etc. La vie m'est ouverte et le ciel est sur la terre, etc.* » Au bout de huit jours, madame de Fontenay avait entre les mains un roman intime qu'Eugène Lafare avait lu tout exprès pour elle, c'est à-dire que l'amoureux avait marqué par une croix tous les beaux passages, les tristes surtout. Madame de Fontenay, aveuglée par son cœur, n'y regarda pas à deux fois. Elle se laissa aller en étourdie à tout l'attrait de sa passion romanesque. L'amoureux était charmant : dans tout l'éclat de la jeunesse, dans tout l'enjouement de l'esprit; et puis, il demandait si peu — d'abord — pour être le plus heureux entre les hommes. Comment ne pas s'attendrir quand on a le cœur oisif? Au bout de quinze jours, madame de Fontenay sortait toute seule, après avoir dit à son mari qu'il marchait à pas de géant dans l'art de la peinture; au bout de six semaines — madame, — permettez-moi, s'il vous plaît, de faire une croix sur ce passage-là. Permettez-moi surtout de plaindre madame de Fontenay!

IV

En effet, au commencement de l'automne suivant, on s'égayait beaucoup à Paris, grâce aux beaux esprits de la *Gazette des Tribunaux*, sur la séparation de M. et de madame de Fontenay ; on racontait mille jolis détails à ce propos ; la chronique scandaleuse ne disait pas autre chose. Au moins, en ce temps-là, madame de Fontenay cachait son front tout rouge de honte sur le cœur de son amant.

La pauvre égarée ! elle qui croyait, comme toutes les femmes romanesques, aux amours éternelles, elle s'était réfugiée, au bout des *six semaines*, avec Eugène Lafare, dans un hôtel de la rue de l'Université. Dans son aveuglement, elle pensait y rester toujours ; du moins, si quelquefois elle regardait au delà de l'hôtel, elle voyait en province, dans le pays d'Eugène Lafare, quelque adorable oasis au fond d'une solitaire vallée.

Enfin le voile tomba de ses yeux ; elle s'aperçut qu'Eugène Lafare avait, dans ses premières ardeurs, dévoré son amour. Quand elle s'appuyait sur son cœur, elle ressentait un frisson glacial comme aux approches de la nuit et de l'hiver ; quand il lui parlait, sa parole était plus brûlante, mais sa voix était moins tendre ; quand il la regardait (il la regardait peu, comme s'il eût craint de se dévoiler), son œil n'avait plus cette

flamme pure qui s'allume dans le cœur Madame de Fontenay pleurait amèrement, mais elle pleurait en secret, car elle espérait encore. Ça et là elle cherchait à s'aveugler; tout en assistant à l'agonie de l'amour d'Eugène Lafare, elle ne croyait pas à la mort. Si, par hasard, la voix de son amant redevenait tendre, elle se croyait, comme au bon temps, souveraine de ce cœur volage. Je ne vous dirai pas tous les rayons d'espérance qui traversèrent son désenchantement jusqu'au triste jour où Eugène ne l'aima plus du tout.

Ce jour-là, elle baissa la tête sous le repentir, elle suivit d'un œil sec le convoi de son bonheur, elle demanda à Dieu la grâce de mourir avec son cœur. Mais Dieu, qui n'est pas toujours bon à tort et à travers, se fit prier un peu.

— Cependant, se disait-elle un matin que le ciel était gai, si Eugène m'accordait seulement la tendresse d'un frère pour sa sœur, je sens que j'aurais la force d'oublier le bonheur passé.

Eugène Lafare, qui la voyait tant souffrir, eut presque la compassion d'un amant; il releva d'une main amie cette pauvre femme toute brisée; il lui cacha par un sourire les ennuis de son cœur; il passa tout un soir à pleurer sur son épaule. Hélas! le lendemain, elle le surprit qui riait sur l'épaule d'une autre plus jeune, sinon plus belle.

— Je ne suis plus que sa sœur, dit-elle; mais elle eut beau se dire cela, son cœur ne raisonnait pas ainsi; la douleur dépassa la résignation; elle se plaignit comme une amante qui a le droit de se plaindre; Eu-

gène Lafare, qui avait son troisième examen et son sixième Rubicon à passer, déchira pour toujours ce pauvre cœur malade par ces paroles horribles : — Madame, vous m'obsédez ! — Madame de Fontenay, pâle, sombre, chancelante, sortit en silence de l'hôtel et ne revint pas.

Elle ne savait où aller. — Où aller en effet ? Dans son égarement, elle passa devant la porte de son ancienne maison, de cette maison où elle avait goûté sinon les joies ardentes, du moins le bonheur calme et facile de la vie. Elle baissa la tête et passa outre. Elle alla habiter un hôtel de la rue de Tournon. Eugène Lafare passait une fois par jour dans cette rue ; elle espérait le voir aussi, elle restait toute la matinée à ses fenêtres. Hélas ! elle voyait passer son ancien amant, mais il n'était jamais seul.

Un soir, elle voulut écrire ; elle écrivit une lettre à attendrir les marbres antiques. Vous savez tous comme ces pauvres femmes délaissées écrivent avec leurs larmes ! La lettre écrite, elle la brûla. — Silence ! dit-elle à son cœur.

Dans l'après-midi, elle allait au jardin du Luxembourg revoir le berceau de ses songes amoureux, respirer le parfum d'un meilleur temps, écouter avec l'âme les chansons perdues.

Un jour pourtant madame de Fontenay ne put imposer silence à sa jalousie. Elle se promenait dans les tristes allées de l'Observatoire. Tout à coup elle vit à la grille du Luxembourg le volage Eugène Lafare, ou plutôt elle vit une femme accrochée au bras de son

amant. — Où va-t-il ? se demanda-t-elle en appuyant la main sur son cœur.

Elle ne put s'empêcher de le suivre de loin. Eugène Lafare allait à la *Chaumière*, ce bal éternel de la passion au grand jour. Elle voulait le suivre jusqu'au bout ; mais comment dépasser le seuil de ce jardin des plus folles gaietés ? Elle s'éloigna rapidement, la rougeur au front et le désespoir dans l'âme. Elle erra à l'aventure jusqu'à la nuit venue, sur ces boulevards déserts, où le regard se détourne en vain des tableaux désolés. Elle écoutait en soupirant la joyeuse musique et la bruyante gaieté de la *Chaumière* ; de temps en temps elle allait s'appuyer contre une petite porte du fond du jardin, d'où elle entrevoyait çà et là, à travers le feuillage, les amoureux de première année fuyant les lumières. Elle espérait voir passer Eugène, mais sans doute Eugène s'épanouissait au gaz dans les enivrements de la valse.

La nuit était sombre ; madame de Fontenay s'effraya d'être ainsi seule en ce désert bruyant ; elle voulut revenir sur ses pas ; mais, en revoyant la façade dansante et chantante, elle s'arrêta avec un vague désir ; elle regarda entrer les arrivants ; sans se l'avouer, elle envia toutes ces filles éperdues, toutes ces filles perdues qui entraient là avec tant d'heureuse insouciance. Cependant elle ne s'en allait pas ; la tentation d'entrer la ressaisit avec plus de violence. — Tu passeras vite comme une ombre, lui disait son cœur ; tu te cacheras dans un bosquet, tu verras Eugène, tu verras si sa joie est pure comme celle qui vient du cœur ; tu verras

s'il aime sa maîtresse comme il t'aimait, et si sa maîtresse l'aime comme tu l'aimais; tu verras enfin, tu verras, tu verras, tu verras!

Madame de Fontenay ne put résister : elle passa vite, avec dignité pourtant; elle alla se jeter dans le premier bosquet venu, toute défaillante, comme si elle allait mourir. A peine eut-elle levé les yeux qu'elle vit Eugène Lafare au milieu des quadrilles, mais non pas souriant et voltigeant comme elle le craignait; il dansait avec ennui; il avait l'air d'aller à l'École de droit. Madame de Fontenay respira. « Je ne l'ai jamais vu si ennuyé, » dit-elle en se berçant dans ses doux souvenirs.

La danse finie, il sortit du champ de bataille (on peut appeler cela un champ de bataille); il laissa sans inquiétude sa maîtresse au bras d'un ami, et s'avança tout en rêvant dans les sentiers obscurs du jardin. Il passa, il repassa devant le bosquet où pleurait madame de Fontenay, perdu dans sa rêverie, allant et venant sans savoir pourquoi.

— Il pense à nos amours passées, murmura madame de Fontenay.

Elle avait deviné juste; les femmes ne se trompent guère sur ce chapitre. Eugène Lafare était las de ces bruyantes amours qui flétrissent l'âme et qui ne la font jamais fleurir, de ces amours passagères qui ne prennent pas le temps de descendre dans le cœur; il était las de toutes ces femmes qui n'ont ni feu ni lieu, qui se chauffent et s'abritent chez le premier venu. Il songeait à s'en détourner pour jamais; son cœur se rouvrait à cette douce saison que madame de Fontenay

avait tant embellie ! — Il faut aimer ainsi ou ne pas aimer du tout, pensait-il. Et il ajoutait bientôt : — Ah ! si Henri pouvait me prendre Anna ! — Henri, c'était son ami ; Anna, c'était sa maîtresse — et, chose étrange ! c'était fait depuis la veille.

Madame de Fontenay sortit du bosquet ; elle suivit Eugène en silence. Peu à peu elle s'approcha de lui, elle l'atteignit, et, à demi égarée, elle glissa lentement sa petite main tremblante au bras de l'infidèle. Il ne fut pas très-surpris de cette action ; il savait plusieurs coutumières du jardin capables de cela. Il s'arrêta pourtant, et, malgré le voile qui la cachait un peu, il reconnut madame de Fontenay.

— C'est vous ! s'écria-t-il. Toi ici, mon cher ange !

Et il l'étreignait sur son cœur, son cœur tout brisé par cette rencontre. Il l'embrassa au front à travers son voile.

— Ah ! reprit-il, si tu savais comme j'ai le cœur content ! Mais comment es-tu donc venue ici ?

Madame de Fontenay ne pouvait répondre. Il voulut détourner le voile pour l'embrasser encore.

— Non, non, dit-il, je n'en suis pas digne.

Et il lui donna un second baiser à travers le voile.

— C'est le ciel qui nous réunit ! reprit-il avec feu ; ne nous quittons plus jamais, — jamais ! — Ma pauvre belle, comme elle est pâle ! comme elle a souffert ! Oh ! Madeleine, pardonne-moi ! Mais ne restons pas ici. Si vous vouliez venir à l'hôtel ? je t'en supplie.

La voix d'Eugène n'avait jamais été plus tendre : il entraîna madame de Fontenay. Une fois hors de la Chau-

mière, elle le pria de retourner à ses nouvelles amours et de la laisser seule; mais il fit si bien parler son cœur, que la pauvre femme se laissa séduire encore; sa jalousie résistait; mais son amour, plus violent que jamais, l'enchaînait au bras d'Eugène.

Après bien des débats, elle rentrait enfin en ce petit logis obscur où sa vie avait si bien rayonné. — Hélas! dit Eugène Lafare en entrant, une autre a profané le sanctuaire de notre amour, mais du moins nul n'a profané mon cœur; vous n'en êtes pas sortie un seul instant.

Madame de Fontenay balança la tête en signe de doute. — Qu'importe, dit-elle, je suis résignée à tout. Vous croyez m'aimer encore, me voilà pour vous répondre; vous vous fatiguerez encore de moi : eh bien, je sais le chemin de l'exil.

Eugène Lafare redevint adorable comme autrefois. Madame de Fontenay le revit à ses pieds, tendre et passionné, sans masques et sans mensonges. Durant près de deux mois, il sortit à peine de l'hôtel; il passa doucement les heures de la journée à rêver tout haut avec sa mélancolique maîtresse.

Comme on était aux plus beaux jours de l'année, il l'emmena aux portes de Paris, dans une de ces amoureuses retraites qui bordent la Seine au pied d'Auteuil. Là, dans l'oubli du monde, ils s'aimèrent comme des anges tombés, mais sans craintes et sans regrets. Ils s'aimèrent plus tendrement, mais plus tristement que jamais, comme s'ils se souvenaient qu'ils s'étaient déjà séparés, comme s'ils pressentaient qu'ils allaient se sé-

parer encore, et peut-être pour toujours. Le matin, ils s'embarquaient sur la Seine, et ils s'abandonnaient mollement, les yeux fermés, aux flots et à l'amour; ils passaient l'après-midi dans leur retraite, recherchant un peu, durant les mauvais jours, les distractions de la musique et des romans; enfin, ils allaient goûter les heures amoureuses du soir dans les avenues de Boulogne ou de Passy. Eugène Lafare ne sortait seul que pour revenir avec un bouquet : c'était alors presque tous les jours la fête de la pauvre madame de Fontenay.

Elle ne voyait pas venir le lendemain; elle était toute aux ivresses coupables du présent. Quand on a dit que l'amour était aveugle, on a voulu dire que l'amant et la maîtresse ne voyaient plus rien du monde qu'eux-mêmes. Tout l'horizon, c'est lui, c'est elle, c'est le ciel et la terre, c'est le ciel sur la terre, c'est Adam et Ève après le péché, mais non pas chassés du paradis. Un peintre de mes amis se rappelle avoir vu madame de Fontenay en cette belle saison de son amour. Elle ne quittait Eugène Lafare que pour le retrouver en elle : ainsi on la pouvait entrevoir dans son parc, assise sur l'herbe, son chien à ses pieds, ouvrant un roman vingt fois commencé, jamais fini, parce que, au lieu de lire le roman ouvert sous ses yeux, elle lisait le cher roman de son cœur.

Mais la joie va vite, comme les morts de la ballade; on la voit passer à peine; on veut la saisir, elle est déjà trop loin; et, chaque fois que la joie est passée, on rencontre la tristesse, qui va lentement. A peine de re-

tour à Paris, madame de Fontenay retrouva le désert dans le cœur d'Eugène Lafare : l'amour avait perdu son charme en revenant d'Auteuil, c'est-à-dire de la solitude.

L'inconstant fut moins amer que la première fois, mais sa générosité fut plus cruelle encore pour la victime. Paris avait ranimé les gais et folâtres instincts d'Eugène Lafare ; il lui fallait reprendre un peu sa joyeuse et brillante folie ; il lui fallait recommencer le gai roman qui débute à la Chaumière et qui finit plus ou moins. Madame de Fontenay comprit que le temps était venu de s'éloigner à jamais, sinon de son amour, du moins de son amant : Eugène Lafare avait beau lui cacher son cœur par de doux sourires et de tendres paroles ; elle était, hélas ! trop savante là-dessus.

Un dimanche, sur le soir, Eugène Lafare s'étant endormi au coin du feu, elle écrivit quelques mots à la hâte ; elle embrassa — pour la dernière fois — le front ennuyé de son amant ; elle laissa tomber une larme sur lui — et elle s'en alla.

En s'éveillant, Eugène Lafare, qui n'avait pas rêvé d'elle, la chercha des yeux. — Madeleine ! murmura-t-il. Mais elle ne vint pas comme de coutume lui sourire et l'embrasser. Il se leva, il passa dans la chambre voisine, il la chercha partout, jusque sous les rideaux du lit. — Elle est partie ! dit-il en soupirant. Et il la chercha encore. Enfin, revenant à la cheminée, il aperçut ce mot d'adieu, qu'elle lui avait laissé :

« Adieu, mon ami ; il fallait partir, et je m'en suis allée. Loin de vous, du moins, je vous retrouverai

« selon mon cœur. Hélas! où aller? Si j'ai la force
« de vivre loin de vous, je reviendrai plus tard.
« Adieu. »

Eugène Lafare pleura comme un enfant. — Je l'ai voulu, dit-il avec douleur; je l'ai voulu, me voilà seul.

Son chien vint à lui et se mit à hurler.

Il ne put se coucher; il tourmenta le feu sans relâche durant presque toute la nuit. Malgré les flammes ardentes, il avait froid, — vous savez, ce froid terrible qui vient par le cœur. Il se rappelait un certain soir de décembre où, sur une montagne solitaire et dépouillée, après le coucher du soleil, la bise avait soufflé sur lui. — Oui, le soleil est couché, disait-il en frissonnant.

Cette fois, madame de Fontenay se réfugia chez une ancienne amie dont le mari venait de mourir. Les deux veuves pleurèrent ensemble, mais l'une d'elles se consola. Il faut bien le dire, on se console plutôt de celui qui est mort que de celui qui est parti; car ce n'est pas sa faute si celui qui est mort ne revient pas.

Madame de Fontenay se demandait parfois pourquoi elle aimait tant Eugène Lafare, cet insouciant garçon qui ne prenait rien au sérieux, pas même l'amour. Ses souvenirs lui répondaient qu'Eugène Lafare l'avait aimée avec toute son âme et avec toute son imagination. Ses souvenirs lui peignaient encore cette belle pâleur, cet œil noyé de volupté qui ne regardait pas une seule femme en vain, cette figure à la fois fière et douce, enfin cette lèvre efféminée ombragée de moussta-

ches qui était le chef-d'œuvre de la séduction. — Un étudiant, disait-elle, gâté par les folles amours, le cœur ouvert à tout venant! — C'est vrai, reprenait-elle, mais tous les hommes sont ainsi. Et puis celui-là est une nature privilégiée, une noble nature tombant quelquefois, mais s'élevant presque toujours au-dessus des autres par son esprit et par son cœur. Elle avait beau dire et beau faire, elle s'enfonçait tous les jours plus avant dans sa peine et dans son amour, comme dans une forêt touffue d'où elle ne pouvait sortir qu'avec la mort.

Un jour (trois mois s'étaient écoulés depuis qu'elle vivait, du moins depuis qu'elle mourait loin d'Eugène Lafare), je vous l'ai déjà dit, elle s'était appuyée contre le piédestal d'une statue, comme un spectre contre un tombeau. Eugène Lafare, qui lisait un journal, vint à passer à côté d'elle, ayant son chien en laisse. Comme il tombait quelques gouttes de pluie, il s'arrêta sous un arbre voisin pour achever de lire un feuilleton. L'épagneul, ayant reconnu madame de Fontenay, se détacha des mains de son maître, courut à elle, retourna à lui, enfin fit tout ce que pouvait faire un digne chien pour réunir d'anciens amants. Eugène Lafare s'était attendri, — comme son chien; — mais la vue de deux amis, qui naguère s'étaient beaucoup moqués de sa constance et de sa sensiblerie, l'arrêta dans son élan. Pour se consoler de cette mauvaise œuvre du cœur, il se dit que c'était pour ne pas renouveler des douleurs saignantes encore; il s'éloigna, et (sans doute sans y penser!) il siffla son chien.

— Adieu donc! se dit madame de Fontenay en s'en allant.

Il lui avait souvent parlé, dans le beau temps de leurs amours, des doux et tristes paysages de son pays — la Thiérache — petite province qui s'étend entre la Champagne, l'Ile-de-France et la Picardie. Ce pays avait pour elle un fatal attrait.

— Si j'allais y mourir? dit-elle un jour avec une amère volupté.

V

En Thiérache donc, au-dessus du village d'Argilly, dans l'escarpement d'une petite montagne brisée, je suis allé, au temps des chasses, voir une maison d'aspect lugubre. Cette maison, connue sous le nom de *Nid de Corbeaux*, fut bâtie en 1824 par un cabaretier qui, las des joies de la bouteille, était devenu misanthrope. Résolu de se retirer des ivrognes, il avait imaginé cette solitude sauvage où s'arrêtent les corbeaux pour leurs prédictions sinistres, cette Thébàide austère, dont le seul aspect donne aux âmes rêveuses la mélancolie des anachorètes. La façade, en briques grisâtres, se détache à peine des grandes roches qui coupent la montagne; de chétifs arbustes balancent tout alentour leurs têtes chauves; sur le sol stérile, de maigres épis de seigle et d'orge s'élèvent çà et là comme par miracle. L'été, cependant, la chevelure ondoyante de

quelques bouleaux, les touffes d'herbe qui encadrent les grandes roches, les fleurs des aubépines et des bruyères, animent un peu ce morne paysage. D'un côté, un mur d'enceinte, de l'autre, une haie de sureaux plantée sur le bord d'un ravin à peine visité par les troupeaux, cachent à tous les yeux ce qui se passe dans la solitaire maison. Du haut de la montagne, on pourrait voir la porte et une des fenêtres, sans un gros bouquet de chenaie qui garde son voile de feuillage pendant toute l'année. On parviendrait pourtant, en gravissant le ravin, à violer le mystère de ce triste refuge; mais un sentiment de respect pour le malheur arrête les plus curieux.

Le baptême pittoresque de la Thébaïde du cabaretier fut une prophétie que la fortune humaine s'amusa à confirmer. Le *Nid de Corbeaux* a été un refuge d'âmes en deuil ou un gîte de malheur. Il serait curieux de raconter les drames et les tragédies qui l'ont eu pour théâtre; mais le livre serait trop long; j'en veux seulement détacher un chapitre, — le dernier!

VI

L'an passé, vers la fin de juillet, madame de Fontenay descendit, à une demi-lieue d'Argilly, de la diligence de Reims, comme entraînée par l'aspect du paysage. Elle était seule et elle cherchait la solitude. Les premiers qui la rencontrèrent furent frappés de sa

triste pâleur et de sa sombre beauté. Elle souriait, mais son sourire était plus attristant que ne sont les larmes; il confiait mille douleurs cachées, il révélait une âme couronnée d'épines. Madame de Fontenay était vêtue avec une élégance toute parisienne : son chapeau était d'une orgueilleuse simplicité, sa robe avait un amoureux abandon. Comme le soleil était ardent, elle s'ombrageait nonchalamment d'une ombrelle de moire blanche, que de temps en temps elle laissait retomber à ses pieds d'une main abattue. Quand elle eut, durant quelques minutes, contemplé tous les accidents du paysage, elle se mit à marcher plus vite vers Argilly. En atteignant la première mesure, elle demanda le presbytère, et, sur l'avis d'un pâtre, elle s'avança du côté de l'église, dont elle voyait depuis une heure le clocher flamand. Elle s'arrêta devant une petite porte grise surmontée d'une croix de fer. A peine eut-elle sonné, qu'elle vit apparaître M. le curé d'Argilly, jeune rêveur, naturellement gai, légèrement attristé par la solitude.

— Monsieur le curé, lui dit-elle d'une voix émue, je cherche une solitude où je puisse mourir en paix; dites-moi où il me faut aller.

Le curé, tout abasourdi, regardait silencieusement madame de Fontenay.

— Hélas! reprit-elle en souriant de son triste sourire, vous ne me comprenez pas; je vais vous parler plus simplement : je suis lasse du monde, ou plutôt le monde est las de moi. Je suis condamnée à vivre seule, toute seule ! Je suis condamnée à pleurer jusqu'à la fin

de ma vie. Eh bien, monsieur le curé, il me faut un asile, quelque chose d'un peu moins noir et moins étroit qu'une tombe : trouverai-je cela dans votre pays ?

Le pauvre curé, violemment troublé, pensa d'abord que madame de Fontenay était folle ; mais, en la voyant si pleine de tristesse et de dignité, il pensa qu'elle était malheureuse ; il devina une pécheresse repentante, une brebis égarée qui demandait le chemin du bercail ; il sentit couler en son cœur ces divines sources de compassion que Jésus-Christ a si bien trouvées : il voulut consoler l'affligée et sauver la pécheresse.

— Prenez garde, madame, dit-il avec attendrissement, la solitude est plus noire que la mort. Vous serez plus agréable à Dieu en consolant les pauvres qu'en vous ensevelissant ainsi. Saint Antoine, saint Bernard, saint Jean-Baptiste, ont quitté leur ermitage pour remplir de saintes missions ; demeurez dans le monde tant qu'il vous restera un grain de charité. Le monde vous a couronnée d'épines ; mais le Calvaire n'est-il pas ici-bas la place du chrétien ? Les passions vous ont peut-être éloignée du Seigneur ; lisez tous les matins la parabole de l'Enfant prodigue, et vous retournerez au Seigneur : son joug est le plus doux. Oui, madame, la charité vous consolera ; vous passerez sur la terre comme la rosée du ciel, et on dira de vous : *Transiit benefaciendo*.

Madame de Fontenay souriait avec une légère ironie.

— Monsieur le curé, maintenant que vous avez égrené votre chapelet, vous allez sans doute me répondre. Trouverai-je un asile dans votre pays ?

Le jeune curé sembla se raviser. — Puisque vous persistez, madame, à fuir le monde, je dois vous encourager dans votre dessein de chercher un refuge au milieu des champs; car là tout vous parlera de Dieu : le ciel, les montagnes, les fontaines; vous verrez sans cesse l'image du grand consolateur; après les larmes, la prière; avec la prière, l'espérance...

— Vous allez trop vite, monsieur le curé. L'espérance! l'espérance! Ah! ne m'en parlez pas de l'espérance; la plus belle fleur de ma vie est moissonnée; je ne veux plus que pleurer.

— Je commence, madame, à vous comprendre, dit le curé en souriant tristement; vous êtes lasse des voluptés de la joie, vous voulez savourer celles des larmes; c'est peut-être irriter le ciel, mais que votre volonté soit faite sur la terre. — Vous cherchez un paysage austère, une nature sauvage, une solitude profonde. Je n'en sais pas le chemin; les hommes ont si bien fait, ou plutôt les hommes ont si mal fait, qu'aujourd'hui les grandes douleurs ne peuvent plus se cacher; les pieux solitaires sont forcés de vivre dans la solitude du monde.

Madame de Fontenay eut un mouvement d'impatience.

— Enfin, il n'y a donc pas dans toute la France un coin de cette terre inculte où je puisse vivre, c'est-à-dire mourir seule?

— Je vous l'ai dit, madame, le temps des solitaires est passé. Aujourd'hui il n'y a plus de respect pour rien, pas même pour la douleur; les curieux vous trou-

bleront sans pitié, et, si vous leur fermez votre porte, ils diront...

— Ils diront que je suis folle ; peut-être ils auront raison. Mais qu'importe, pourvu que leurs clameurs ne me viennent point à l'oreille. Ainsi, monsieur le curé, il faut que je cherche plus loin.

— Il y a, madame, de l'autre côté de la montagne, le donjon en ruine de Saint-Rémy, qui est à vendre depuis longtemps ; c'est une Thébaïde grandiose, où votre douleur serait à l'aise ; mais je pense que les héritiers de madame la comtesse de Vieil-Arcy ne détacheront pas le château des dépendances ; d'ailleurs, il faudrait des pourparlers...

— Je veux un asile plus humble et plus ignoré. — J'entrevois au-dessus de ces arbres une petite maison presque ensevelie dans les rochers...

— Je songeais à vous en parler, madame ; mais c'est un mauvais gîte, tout le monde vous le dira. Quoique je ne sois point superstitieux, je dois pourtant vous avertir que c'est une maison de malheur, fatale à tous ceux qui l'habitent. A peine fut-elle bâtie, que, par un présage vraiment étrange, on lui donna le nom lugubre de *Nid de Corbeaux*.

Une joie sinistre brilla dans les yeux de madame de Fontenay.

— Je suis sauvée ! dit-elle en s'animant.

Une heure après, madame de Fontenay, suivie d'une femme d'Argilly, gravissait le sentier de la montagne. Quand elle s'arrêtait pour reprendre haleine, elle caressait d'un regard douloureux l'ermitage du cabare-

tier. En arrivant au mur d'enceinte, elle pria la femme qui la suivait de lui remettre les clefs et de l'attendre à la porte. Le jardin, tout ravagé par les derniers orages, eut pour elle un charme funèbre. En passant dans la maison, elle vit avec une sombre joie que le lichen, l'ortie et le blé sauvage avaient envahi le seuil. Les murailles nues, les fenêtres désolées, la cheminée rustique, les solives brunies, parlèrent à son imagination; elle eût désiré plus de misère et de délabrement, moins de lumière et de solidité; cependant, à chaque pas, elle murmurait : — Voilà mon gîte! — Et elle respirait en rêvant le parfum humide et sépulcral. Elle ouvrit à grand'peine une croisée et s'appuya sur la pierre de la fenêtre pour revoir le paysage; malgré les bienfaits de la saison, malgré le luxe du jeune feuillage, l'or des froments, l'éclat des sainfoins en fleurs, la richesse des prés, le paysage était morne, rien ne troublait le calme de l'horizon; — partout une ligne grisâtre, coupée çà et là par des arbres chétifs : — madame de Fontenay croyait voir l'océan de sa douleur. Le ciel était zébré par des nuages fauves, les bruits silencieux de la vallée s'élevaient en rumeurs plaintives, le vent gémissait dans la montagne; enfin, ce jour-là, tout sembla flatter le mal de la pauvre femme. En se détachant de la croisée, elle essuya des larmes de volupté. — Vous savez quelle volupté!

A la tombée de la nuit, madame de Fontenay reprit la diligence qui l'avait amenée. Elle emportait une promesse de vente signée par l'un des héritiers du cabaretier misanthrope; environ huit jours après, elle

envoya cinq mille francs au notaire d'Argilly pour acheter la solitaire maison.

A la fin du mois, elle revint pour l'habiter. Avant de s'enfermer pour toujours dans ce linceul de pierre, elle s'arrêta longtemps sur un rocher de la montagne. Il était midi; le soleil rayonnait sur une nature tout agitée; le ciel était bleu, le paysage presque attrayant, la brise légèrement parfumée; l'alouette chantait dans l'air, les ramiers roucoulaient aux bois, l'hirondelle caressait la verdure : partout une chanson ou un frémissement. Madame de Fontenay se rappela les fêtes du monde; son morne regard plongea dans l'horizon où se cachait Paris, et, souriant avec des larmes, elle murmura d'une voix éteinte : — Adieu !

VII

Avant son retour, un tapissier de Saint-Rémy avait meublé l'ermitage avec une grande simplicité : un lit de chêne, une armoire brunie, une vieille table à colonnes, une lampe de fer, un fauteuil vermoulu et un escabeau, — voilà tout. — Elle s'arrangea avec une fermière voisine pour sa nourriture. Le matin et le soir, une servante lui apporta silencieusement du pain, de l'eau, des fruits et des légumes. Madame de Fontenay ne parlait pas à cette fille; elle la remerciait par un morne regard, et tout était dit.

Durant le premier mois, malgré les séductions de la

belle saison au dehors, l'exilée ne dépassa pas la porte du mur d'enceinte qui la séparait du monde. Elle se promenait lentement, lentement comme un spectre, dans la sauvage allée du jardin; loin de cultiver cette terre ingrate, elle foulait d'un pied jaloux les humbles ravenelles qui s'élevaient de tous côtés; elle ne voulait que des débris, des ruines, des images de mort. Elle ne creusait point sa fosse, comme font les trappistes, car elle était déjà dans sa tombe, mais tous les jours elle détachait une pierre au mur du jardin. Elle avait coutume de passer ses après-midi à l'ombre des sureaux, dont elle aimait le parfum amer; elle arrêta son regard sur la hate et s'abandonnait à ses songes infinis. Qui pourra dire jamais les sombres tristesses qui l'enivraient, les mélancolies ardentes qui dévoraient son cœur, les souvenirs amers qui traversaient son âme comme autant de flèches empoisonnées? Pendant que les yeux du corps s'égarèrent sur l'horizon restreint que leur formait le mur grisâtre, les yeux de l'esprit, ne rencontrant pas de bornes pour leurs regards, traversaient le monde, mais seulement comme des oiseaux de passage. — Mon âme, disait-elle souvent, est une pauvre hirondelle que l'hiver chasse de tous les pays.

A quelques pas de l'ermitage, un peu au-dessus du ravin, un torrent s'échappait, durant les orages, d'une carrière abandonnée, et se dispersait en bruyantes cascades sur des roches blanchies; quelquefois, au milieu de la tempête, madame de Fontenay, jalouxant les agitations de la nature, s'élançait tout éperdue contre le

vent et la pluie en priant l'orage de la battre et de la briser comme les jeunes arbres ; elle s'arrêtait devant les noires cascades du torrent, et, les cheveux éparpillés par le vent, la gorge soulevée, les joues ruisse-lantes de pluie et de larmes, elle demeurait en con-templation au-dessus de l'abîme, insensible aux fureurs de la tempête comme une statue de marbre. Quand l'o-orage avait passé, quand l'arc-en-ciel réveillait les oi-seaux en annonçant le soleil, madame de Fontenay retournait au logis en maudissant ses forces ; elle s'en-fermait en elle-même comme sainte Thérèse, elle tom-bait agenouillée devant son lit, voulant prier Dieu, mais ne sachant que dire à Dieu.

Son lit de chêne, chastement recouvert d'une blan-che draperie, lui rappelait plus souvent la mort que l'amour, la tombe que le berceau ; elle s'y jetait avec une sombre volupté en appelant les songes désolants pour tourmenter son sommeil. Elle avait sauvé de son naufrage mondain quelques livres de piété. Elle éprou-vait un charme funèbre à relire les psaumes de la pénitence, trouvant d'étranges émotions dans ces paroles étranges. Souvent elle se surprenait à psalmodier ce verset, qu'elle aimait par-dessus tous les autres : *Labo-ravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo.* — Oui, mon Dieu, disait-elle, *je laverai mon lit de mes larmes.* Et, comme le prophète, elle songeait que les larmes sont des fontaines qui coulent sur la pierre où l'ange du Seigneur inscrit nos péchés.

Les pauvres seuls étaient bienvenus au seuil de sa

porte. — Ceux-là, disait-elle, ne sont pas importuns, ils m'empêchent de mourir à la compassion comme je suis morte à tous les beaux sentiments; grâce à eux, mon dernier passage ne sera pas aride, je le sèmerai de bienfaits. — Un soir du mois de novembre, par un temps de bise et de neige, une vieille mendiante alla frapper à sa porte; elle l'accueillit à sa cheminée. La vieille était laide comme la mort; on ne voyait que ses os; elle tendait au-dessus du brasier des mains brunes et sèches; elle hochait lugubrement sa tête blanche, comme le balancier de l'horloge du temps; elle avait l'œil louche, la bouche édentée, la voix sépulcrale. Madame de Fontenay, égarée par ses rêveries mystiques, s'imagina pour un instant que c'était la mort, et elle fut près de s'écrier : — Ouvrez-moi vos bras, ma mère ! — Revenue à sa raison, elle se mit à contempler cette ruine humaine qui avait été, comme toutes les femmes, verte et fleurie pour l'amour. Ce tableau désolant la jeta dans une douleur horrible; elle eut peur de la vieillesse; elle eut peur de cette mort corporelle qui vous ravit à chaque heure un attrait. Et toujours elle regardait la vieille, qui marmottait une oraison. — Voilà donc mon image future? pensa-t-elle en frissonnant. Faudra-t-il que je passe par cette métamorphose? O mon Dieu ! renversez-moi tout d'un coup ! — Et jetant son manteau sur le dos de la mendiante : — Ma bonne vieille, allez-vous-en, car j'ai peur en vous voyant.

L'hiver cependant avait mille attrait pour madame de Fontenay; les nues frissonnantes, les glaces de

la vallée, les neiges de la montagne, les bois dépouillés, étaient les théâtres que recherchait son imagination. Elle aimait surtout à voir les tombées de neige ; le front appuyé contre les vitres, elle passait des jours entiers à suivre des yeux les flocons indécis ; et, comme le vieux poète Théophile, elle pleurait, sans doute en se souvenant, elle aussi, qu'au beau temps passé le ciel plus doux alors avait neigé sur elle un jour d'attente.

Cette âme, couverte de nuages, avait encore de faibles rayonnements ; çà et là le passé lui cachait le présent, les roses de sa couronne reflourissaient sur les épines ; une espérance lointaine verdoyait dans le désert, mais vague encore comme l'oasis que le voyageur pressent. Et puis Dieu, qui s'offense des larmes infinies, ne laissait pas écouler un seul jour sans distraire l'agonie de cette orgueilleuse pécheresse ; ainsi, tous les matins et tous les soirs, les oiseaux affamés venaient par troupes sautiller sur sa fenêtre, becqueter les vitres et demander l'aumône par leurs cris. Elle ouvrait la porte et jetait sur le seuil, avec un plaisir mélancolique, du froment pur, qu'elle achetait à la ferme pour de pareilles semailles. Durant tout le repas de la peuplade aérienne, elle restait sur le seuil de la porte, admirant la légèreté fabuleuse et la malice diabolique des moineaux.

Un jour, en même temps que la servante de la ferme, le curé d'Argilly parut à la porte de l'ermitage. Il s'inclina tristement et s'avança en silence jusque devant la cheminée. Madame de Fontenay ne put réprimer un mouvement de dépit ; cependant, d'une main qui re-

tomba tout de suite, elle indiqua son fauteuil au jeune prêtre. Et comme il ne bougeait pas : — Asseyez-vous, murmura-t-elle d'une voix glaciale.

— Non, madame, je reste debout, ou je m'agenouillerai devant votre douleur. Pardonnez-moi de profaner votre solitude; je sens bien que je n'ai point assez souffert pour assister à vos saintes austérités; je suis tout à Dieu...

— Mais la foi ne purifie pas comme la souffrance et la solitude, dit madame de Fontenay.

— Hélas! madame, je suis seul aussi; et malheur à l'homme seul! dit l'Écriture; — malheur à celui qui ne mêle pas la vie agissante de Marthe à la vie contemplative de Marie! celui-là se fanera dans la tristesse. Ma gaieté s'est envolée à votre passage; vous m'avez caché ce soleil qui épanouit l'âme et en chasse les nuages. Je suis plus à plaindre que vous, madame; je suis triste et n'ai rien à pleurer. Vous pleurez un rêve détruit; vous arrosez de larmes votre douleur, comme vous arroseriez un lis ou une marguerite; moi, je n'ai point de fleur à arroser; je suis condamné à pleurer sans larmes. Depuis six mois, j'essaye en vain de combattre ma tristesse; je suis venu pour vous la confesser : la confession sera peut-être une délivrance. Les rôles sont changés, c'est le confesseur qui montre son âme

— Dieu sème pour tous ses enfants la fleur de l'infini dont ils aiment le parfum amer; votre fleur est semée, l'herbe la cache encore, demain peut-être vous la verrez. Demain vous reviendrez ici voir une sœur de

souffrance ; — mais, non, ne revenez jamais. Je me suis réfugiée dans une tombe : ne troublez plus le silence des morts.

Le curé regarda madame de Fontenay de ce regard ardent des peintres qui veulent se souvenir, quand son âme, comme un pur cristal, eut réfléchi la belle et pâle figure de la solitaire, il s'inclina et sortit en murmurant :

— Adieu donc, madame.

VIII

Le printemps ramena la vie autour de l'ermitage : les oiseaux chantèrent l'amour, l'herbe déploya ses touffes abondantes, la violette parfuma la montagne, la pervenche parfuma les bocages, la primevère parfuma les prés : madame de Fontenay ne reverdit et ne refleurit pas ; la neige couvrit toujours son âme, la bise souffla encore dans ses cheveux. Elle fut irritée par les premières joies de la nature ; c'était pour elle un air gai après un chant de mort. La nature, par son deuil et ses gémissements, lui avait semblé pendant quatre mois une compatissante amie à qui elle confiait tous les jours ses peines ; maintenant se n'était plus qu'une importune avec ses chants d'allégresse, ses rires amoureux et ses habits de fête. Ça et là cependant elle se laissait prendre aux séductions

du printemps; son âme, enivrée par les brises odorantes du matin, déployait encore ses ailes brisées pour revoler aux cieux; mais, à peine au début de sa course, l'âme retombait à terre plus malade que jamais.

Dans un de ces moments d'oubli où la nature reprenait encore le dessus, ayant aperçu une violette dans l'herbe, madame de Fontenay la cueillit soudain avec la joie d'un enfant; mais, la douleur revenant tout d'un coup, elle rejeta la fleur et voulut l'écraser du pied. — Elle n'en eut pourtant pas la force, elle se détourna généreusement. — Une autre fois que la pauvre exilée se laissait séduire au spectacle du soleil levant, la servante de la ferme arriva près d'elle, portant d'une main son panier, et traînant de l'autre un joyeux enfant tout ébouriffé. Madame de Fontenay admira les yeux bleus et les joues roses de cet enfant; et, malgré son vœu de ne point distraire sa solitude par des histoires du monde : — Est-ce à vous, ce joli enfant? demanda-t-elle à la servante.

Cette fille rougit et inclina silencieusement la tête. Dans sa physionomie naïve madame de Fontenay lut toute une histoire d'amour.

— Vous avez été séduite et abandonnée, *mais il vous a laissé un enfant.*

— Oui, ma chère dame. Le monde a beau dire, j'aime mieux un enfant que rien du tout. Les uns me chantent que, si je n'étais pas devenue mère, le mal ne serait pas si grand; chacun son goût. Pour moi, je trouve qu'on n'est pas si malheureuse quand il vous

reste un gros chérubin comme celui-là ; c'est une fière consolation !

Quand cette fille fut partie : — Hélas ! dit madame de Fontenay, si j'avais un enfant, moi !

Ses bras levés retombèrent aussitôt, sa tête s'inclina, ses genoux fléchirent ; jamais on ne peignit si bien le désespoir du cœur par l'attitude du corps.

— Si j'avais un enfant ! il recueillerait peu à peu mon amour, mon âme, ma vie ; — il serait mon asile, et je vivrais en lui. — Un enfant ! un portrait vivant que je ne perdrais pas, la vision adorable de deux amours, l'image d'un bonheur passé, la suite d'un beau rêve ! — Un enfant ! — Encore lui, ô mon Dieu !

L'infortunée regarda autour d'elle ; égarée par l'exaltation, elle semblait chercher avec des yeux de mère ; elle vit alors toute l'horreur de sa solitude. L'éclat du soleil, les gaietés du printemps, le riant souvenir du blond gamin qui criait alors dans le sentier, l'attirèrent au dehors et la ranimèrent soudain. Pour la première fois depuis son exil, elle se demanda si la vie ne lui gardait pas des joies inespérées ? Son cœur ne devait-il avoir qu'une belle saison ? la coupe enchanteresse était-elle vidée jusqu'à la dernière goutte ? ne devait-elle rire qu'un instant et pleurer toujours ensuite ? Et, comme en ses beaux jours, elle essayait de revoir l'avenir par le passé. Elle s'arrêta tout à coup avec un mouvement d'effroi au-dessus de la petite fontaine de la montagne, où je ne sais quel attrait fatal l'avait conduite. L'eau claire et légèrement agitée réfléchissait son image flétrie, et lui donnait les tons bla-

fards d'une mourante. — Moi! s'écria-t-elle avec stupeur. — Elle s'agenouilla et pencha son front sur la surface de la fontaine; et, comme la coquette qui craint de surprendre un cheveu blanc dans ses tresses d'ébène, un ver rongeur aux roses de ses joues, elle ferma d'abord ses yeux effarés; mais bientôt, s'armant d'une force sauvage au souvenir de sa douleur, elle ouvrit de grands yeux, et contempla avec un orgueil superbe les ravages corporels. — Dieu soit loué! je me suis vengée de moi-même, dit-elle de la voix voluptueusement lugubre des trappistes qui parlent de la mort. — S'il venait, reprit-elle, comme je serais fière de lui étaler cette laideur qui est son ouvrage! — Non, non, dit-elle aussitôt en redevenant femme; s'il venait, je me cacherais...

Alors toute sa vie repassa devant elle. D'abord elle vit une joyeuse adolescente que la mort d'une sœur attristait à jamais; ensuite c'était une insouciante jeune fille qui donnait follement son cœur à un mari ennuyeux; et puis une épouse ennuyée qui se consolait du mariage dans les enchantements de l'amour. — Alors, dit-elle en se contemplant toujours dans le fatal miroir, alors j'étais belle... j'attendais l'amour; aujourd'hui... j'attends la mort. Malheureuse folle! et je me demandais si la vie ne me gardait plus rien! La vie n'est plus pour moi qu'un désert où je trouverai la tombe pour oasis.

L'air était froid, et madame de Fontenay, frissonnant sous une robe de mousseline à peine attachée à la ceinture, se sentit tout à coup défaillante et glacée;

elle se leva et se traîna péniblement vers sa retraite. En entrant, elle jeta un regard de dégoût sur le dîner qui l'attendait, et se laissa tomber au bord du lit. La servante, en revenant le soir, fut si touchée de sa pâleur funèbre, si effrayée de ses yeux hagards, qu'elle voulut rester auprès d'elle jusqu'au lendemain. — Je vais mourir, dit avec calme madame de Fontenay; j'ai fait vœu de mourir seule, retournez-vous-en, et dites que je suis morte, ou plutôt ne dites pas que je suis malade. Point de médecins qui retarderaient mon agonie de quelques heures : je me suis condamnée moi-même. Vous seule, revenez encore ; quand vous me trouverez morte, faites une bonne prière pour moi, emportez ce testament que voilà sur la table pour le remettre au notaire d'Argilly ; fermez ma porte à double tour, et enterrez la clef sous le seuil. Adieu ; prenez cette bourse pour votre enfant.

La servante sortit en silence ; sa première pensée était d'avertir la fermière du triste état de madame de Fontenay ; mais, après avoir réfléchi, elle aima mieux respecter la volonté de la mourante. Elle revint sur ses pas, s'assit sur le seuil, afin de pouvoir la secourir si elle l'entendait se plaindre.

La nuit se passa sans que madame de Fontenay se plaignît ; elle eut la force de souffrir en silence, comme ces martyrs sublimes qui se détachaient de leur corps à l'heure du sacrifice humain. La pauvre servante s'en retourna au matin, à demi morte de froid. Vers le soir, la malade fut près de son agonie ; comme son corps, son âme succombait à des faiblesses sans nombre : tan-

tôt elle voulait fuir cette amère solitude où elle expiait les mauvaises joies de l'adultère; tantôt elle voulait gâter l'austérité de cette sépulcrale demeure par des frivolités mondaines : elle voulait des tentures et des tapisseries ; elle voulait des fleurs et des parures, des livres et de la musique ; enfin, des souvenirs de son bonheur passé. Mais elle se releva glorieusement de ces chutes : indignée d'elle-même, elle jeta dans les cendres un médaillon orné de diamants que, depuis ses beaux jours, elle gardait sur son cœur. Ce médaillon renfermait un portrait : en le jetant dans les cendres, elle accomplissait le dernier sacrifice.

X

Le lendemain, madame de Fontenay n'avait plus qu'un souffle ; chaque instant la voyait mourir, elle était plus flétrie que la rose que le vent balaye ; et pourtant, dans sa pâleur de morte, dans son dépérissement, dans son agonie, elle était belle encore, belle de cette beauté rêvée par les vieux peintres allemands : son âme resplendissait au travers de son corps comme une lumière divine au travers d'un nuage ; son âme errait sur ses lèvres, dans ses yeux, autour de son front. Ses longues mains desséchées et diaphanes étaient souvent tendues, et alors son regard annonçait

tant de sentiments divers, que la femme la plus savante n'aurait pu dire si ces blanches mains à demi glacées demandaient le ciel ou la terre, la mort ou la vie. Voulaient-elles saisir l'espérance funèbre d'une délaissée ou le souvenir souriant d'une bien-aimée? Hormis ces aspirations inconnues, elle était pleine de calme et de sérénité; à la voir dans son lit austère, chastement vêtue de mousseline blanche, on se fût imaginé voir une vierge antique dormant au sépulcre et agitant son linceul pour la résurrection. Ses yeux, égarés dans le tableau changeant du ciel qu'encadrait sa fenêtre, s'en détachaient quelquefois pour le spectacle des misères de sa solitude; quelquefois aussi son regard s'arrêtait sur les cendres de l'âtre où gisait son dernier trésor; elle songeait qu'il serait doux de s'endormir du sommeil sans fin, avec ce portrait sur son pauvre cœur; — et toujours elle se soulevait pour aller le reprendre — et toujours elle avait l'héroïsme de le laisser dans l'âtre.

Une heure avant le coucher du soleil, comme elle relisait d'un œil égaré les psaumes de la pénitence, elle jeta le livre loin d'elle avec un majestueux dédain; puis elle regarda à ses pieds comme si elle devait y voir tous les grands prophètes de Dieu. — Ah! si je voulais écrire des psaumes! dit-elle avec une ironie amère.

En disant ces mots, elle s'était agitée et soulevée, elle retomba lourdement et commença à s'endormir dans la mort: ses lèvres blanchirent, son front illuminé s'éteignit, ses paupières bleuâtres s'abaissèrent.

Tout à coup, miracle du ciel ou de la nature! elle

se leva sur son séant, toute ranimée par une étrange divination. Elle s'enveloppa dans son linceul et courut à la fenêtre, — et, l'ayant ouverte d'une main sûre, elle jeta un regard avide sur le revers de la montagne. — Oui, s'écria-t-elle toute délirante. Et elle tendit ses bras amaigris avec tant d'élan, qu'elle sembla prendre son vol.

En ce moment solennel, sur le revers de la montagne, à l'ombre d'un vieux buisson d'épines, un jeune homme, vêtu en chasseur, dessinait le sombre paysage du *Nid de Corbeaux*.

C'était Eugène Lafare. Un ennui douloureux l'avait chassé de Paris au moment du carnaval. Le souvenir de madame de Fontenay était peu à peu revenu le charmer; plus d'une fois il avait regretté les belles saisons passées avec elle, tantôt en poétiques promenades, tantôt au coin du feu; il s'accusait de barbarie, il avait fini par écouter son cœur plutôt que ses amis, et il tendait les bras avec un sentiment mêlé de tendresse et de compassion vers l'image adorée du passé. — Ah! disait-il souvent, que ne puis-je la revoir pour lui demander pardon à genoux et pour l'embrasser encore une fois!

Il la croyait au fond de la Bretagne, dans son pays et dans sa famille. En Thiérache, dans la solitude agreste, ses regrets avaient plus d'amertume; c'était presque en vain qu'il cherchait des distractions dans la chasse et dans la peinture. Cependant son cœur commençait à se calmer; encore quelques jours, et l'oubli passait dessus; encore quelques jours, et Paris

le ressaisissait par ses mille coquetteries. Déjà il songait au retour, et, voulant emporter quelque chose de ses montagnes bien-aimées, il battait le pays avec l'ardeur d'un chasseur de gibier et de paysages. L'ermitage de madame de Fontenay l'avait doucement ravi, et il s'était arrêté sur le versant de la montagne pour le dessiner sur son album.

Quand, par une grâce de Dieu, madame de Fontenay repoussa la mort qui la touchait déjà, et courut se pencher à sa fenêtre, il levait son regard pour bien distinguer le caractère de la solitude. A l'apparition de cette ombre gémissante, il pâlit et chancela comme si la foudre l'eût éclairé; il s'élança dans la montagne, et en moins d'une minute il arriva à la porte du jardin où pleurait la servante de la ferme. Il passa sur cette fille sans la voir et se précipita comme un fou vers la maison. La porte résista, mais il la jeta hors de ses gonds avec une force surhumaine. Et d'un bond franchissant le seuil : — Madeleine! Madeleine! cria-t-il.

Un silence funèbre lui répondit. Il vit du premier regard madame de Fontenay agenouillée devant la fenêtre, les bras levés sur la pierre, la tête inclinée sur l'épaule. Elle avait la suprême attitude de la *Madeleine* de Canova. Il s'arrêta surpris et craintif, son cœur battait à se briser, ses genoux fléchissaient, ses yeux se couvraient d'un voile. Il voulut parler, le nom de son amante mourut sur ses lèvres; il avança en silence et se jeta à ses pieds. — Pardonnez-moi! lui dit-il d'une voix pleine de larmes.

Il leva lentement la tête, et, voyant la pâleur de

madame de Fontenay : — Pardonnez-moi vos souffrances ! reprit-il tout défaillant.

Le soleil s'était couché, l'ombre tombait dans la vallée, déjà la chambre était obscurcie. Eugène Lafare prit d'une main tremblante la main de madame de Fontenay. En touchant cette main glacée, il tressaillit, il chancela, il tomba à terre : — Morte ! murmura-t-il.

Et tout d'un coup, étreignant sa maîtresse sur son cœur : — Madame ! madame ! pardonnez-moi votre mort !

X

Tout égaré par la douleur et par l'amour, Eugène Lafare embrassa le front tiède encore de madame de Fontenay, en murmurant de ces mots enchanteurs imaginés pour les anges et pour les femmes ; il la caressa amoureusement de son triste regard, il la pressa des mains et des lèvres avec une tendresse évangélique, il l'appuya doucement et violemment sur son cœur éperdu : la mort était venue, l'âme revolait au ciel, il arrivait trop tard.

Il demeurait agenouillé sur la dalle ; comme au beau temps de sa vie, il soulevait avec amour cette amante adorée, dont les bras souples encore s'enchaînaient aux siens ; il contemplait avec une douleur infinie cette pâle figure flétrie par les larmes. Et, penchant la

tête pour l'embrasser, il essayait encore de lui donner son âme.

— Pauvre femme ! je l'ai tuée lentement ; j'ai été plus méchant qu'un tigre, plus barbare qu'un sauvage. Je l'ai chassée de mon cœur et du monde, je lui ai donné la douleur pour compagne, et la douleur l'a dévorée. O mon Dieu ! faites-moi mourir mille fois ! faites-moi souffrir tous vos châtimens !

Il déposa doucement madame de Fontenay sur le lit. Puis, d'un pas rapide, il fit plusieurs fois le tour de la chambre, jetant des plaintes lamentables, interrogeant d'un œil sec les meubles et les murs de plus en plus assombris par les teintes du soir. — Voilà donc le désert qu'elle a choisi pour pleurer ! Mon Dieu, qu'elle a souffert ici — toute seule !

Il se rapprocha du lit, s'inclina avec respect et contempla encore les traits altérés de sa maîtresse. Du premier regard, il crut voir que madame de Fontenay était morte dans la joie : un demi-sourire errait encore sur sa bouche pâlie. Mais, en regardant mieux, il crut reconnaître le sourire de la victime. Cependant madame de Fontenay, s'élançant de sa couche funèbre pour revoir son amant, n'avait-elle pas eu un dernier rayonnement d'amour ?

Le lendemain, les premiers rayons du soleil surprirent Eugène Lafare agenouillé devant sa blanche maîtresse, voulant mourir aussi sur ce lit de douleur. Il y eut pourtant à Argilly un homme qui pleura plus longtemps que lui.

Par son testament, madame de Fontenay voulait

que son corps demeurât à jamais dans l'ermitage, afin que l'ermitage tombât en ruines sur ses ossements blanchis. Eugène Lafare a accompli avec religion le dernier vœu de la délaissée : grâce à sa sollicitude, madame de Fontenay n'est point sortie de la tombe qu'elle s'est choisie. Elle y repose à cette heure dans un linceul qu'elle a *lavé de ses larmes*. Sa tête seule est découverte ; les jours de soleil, Dieu l'éclaire encore de divins rayons. Sa main droite soutient son front qui penche ; sa main gauche est appuyée sur son cœur.

XIII

ÉTOILES FILANTES

*
* *

L'amour se paye avec de l'amour. Toute autre monnaie est de la fausse monnaie.

*
* *

Les femmes se donnent plus de mal pour acheter l'enfer qu'elles n'en auraient pour acheter le ciel.

*
* *

Il y a des femmes qui sont des jardins français; il y a des femmes qui sont des jardins anglais. J'estime plus les premières; j'aime mieux les secondes.

*
* *

Les femmes galantes vendent aujourd'hui leur temps.

Voici une conversation du jardin Mabille : « Madame, voulez-vous venir fumer chez moi? — Y a-t-il des glaces? — Il y a du jambon d'York. — Qu'est-ce que vous me garderez de temps? — Pas un siècle, soyez tranquille. »

On part, on cause, on fume, on mange, on boit. Et tout à coup : « Onze heures ! dit la dame ; j'ai perdu deux heures ! Donnez-moi deux louis, et deux francs pour mon carrosse. — De bonne foi, ma chère, il faudrait donner les deux louis pour les chevaux et les deux francs pour vous. »

*
* *

Chamfort a dit : « Il faut choisir : aimer les femmes ou les connaître, il n'y a pas de milieu. » Quoiqu'il connût les femmes, il persistait à les aimer. Duclos s'accommodait de la première venue. « Pour moi, disait Chamfort, je recherche surtout celles qui vivent hors du mariage et du célibat. Ce sont quelquefois les plus honnêtes. » Quoique le sentiment romanesque manquât à son cœur, il eut quelques élans de poésie dans l'amour, ce qui explique ce mot : « Je n'ai jamais perdu *terre* avec les femmes, si ce n'est dans le *ciel*. »

Il aurait pu, mieux qu'aucun autre faiseur de paradoxes, écrire l'histoire de l'amour. Il avait étudié la femme et les femmes ; il savait les mille et une attaques contre les places fortes de la vertu. Il commençait souvent le siège au petit lever. Au dix-huitième siècle, les marquis allaient voir le lever des femmes,

comme les philosophes allaient voir le lever du soleil. Le soleil et les femmes sont toujours de ce monde, mais ne se lèvent plus en public. Chamfort trouvait que le midi a une sorte de sévérité fatale aux amoureux. A trois heures, on pouvait ouvrir le roman, sauf à l'interrompre à la première page ; à six heures, il fallait railler au lieu de s'attendrir ; à neuf heures, conter quelque histoire émouvante ; à minuit, suivre son inspiration, et, une fois en campagne, ne pas rebrousser chemin, même si le feu était à la maison. Selon Chamfort, il y a tant d'illogisme dans la femme, que les raisonnements ne la prennent jamais. Il faut savoir être dans le même moment un homme d'esprit et une bête, un maître et un esclave, un sage et un fou. « Savez-vous pourquoi, disait Chamfort à Mirabeau, j'ai séduit madame de*** ? C'est que je me suis aperçu le premier que, puisqu'elle avait changé en cramoisi le meuble bleu de son boudoir, il fallait changer avec elle le ton de la conversation. »

*
* *

Les femmes consultaient Chamfort comme un confesseur de l'ordre profane. « Mon fils va entrer dans le monde, lui dit un jour madame de Montmorin ; comment le sauver de la première traversée ? — Recommandez-lui avec ferveur d'être amoureux de toutes les femmes. »

*
* *

Les philosophes ont toujours aimé les courtisanes,

même Platon, même Socrate ; c'est qu'ils considèrent la femme comme un livre, et que, à ce point de vue, la courtisane est une étude plus curieuse que la vierge ou la mère.

*
* *

On ne bâtit pas une passion sans pétrir le ciment avec des larmes.

*
* *

Il y a des hommes prédestinés à l'amour; ils ont le charme, comme si une bonne fée eût répandu sur leur berceau le parfum voluptueux des cheveux de Vénus sortant de la mer et de Diane sortant de la forêt. La plupart des hommes sont condamnés à vivre de peu en amour; ils prennent une femme, et c'est fini; leurs vanités les emportent ailleurs. L'un va à la guerre, l'autre trône dans une boutique, celui-ci va à la philosophie, celui-là ne fait rien du tout. Quelques-uns jettent un regard en passant sur le pays des joies amoureuses, ou du moins ils se contentent d'avoir vingt ans une fois dans leur vie. Mais ceux que j'appellerais les vrais privilégiés de la terre, les enfants prodiges de leur cœur, qu'ils donnent toujours et qu'ils retrouvent toujours, parce que leur vie est dans leur cœur, ceux-là ont vingt ans pendant vingt ans. Aussi les femmes les reconnaissent; ils n'ont qu'à paraître pour répandre autour d'eux le charme de la baguette d'or. Et ce qui les rend plus forts, c'est qu'ils ont le charme sans le savoir; mais les

femmes le savent bien ; ils n'ont qu'à parler, — spirituels ou bêtes, — ils n'ont qu'à sourire, pourvu qu'ils aient des yeux et une bouche, — car j'en connais plus d'un qui n'a des yeux que pour n'y pas voir et une bouche que pour se mettre à table, — mais jamais au banquet des dieux, où Hébé chante l'éternelle chanson de la jeunesse.



Ce ne sont pas les financiers qui font la fortune des femmes de théâtre. Ils ont tous la prétention d'être adorés sur parole.

Le célèbre M. Hope, qui se croyait aimé pour lui-même, est mort (il avait alors cinquante millions), comme un simple mortel dans son palais de la rue Saint-Dominique. Il n'avait que cinquante ans. Quand je l'ai connu, il y a quelques années, il n'avait que cinquante millions. Le pauvre homme ! il est mort à peu près ruiné. On jouait gros jeu chez lui ; je lui ai vu perdre un million sans sourciller, ne paraissant inquiet que d'une gelée à trente-six carats qui allait atteindre les orangers de sa serre.

De million à million, il est descendu jusqu'à une pauvreté de sept à huit millions.

La dernière fois que j'ai dîné avec lui, il me disait :

— Je vous en supplie, constituez-moi une rente viagère de douze cents francs, cela me fera vivre vieux, car j'ai toujours remarqué que ceux-là seuls vivent vieux qui ont des rentes viagères.

Et il me citait à l'appui de cette vérité huit serveurs de son père, qui, depuis plus de vingt-cinq ans, portaient vertement leur vieillesse, quoique la plupart d'entre eux eussent quatre-vingts ans.

— Ces coquins-là me feront le chagrin de mourir après moi, qu'ils ont élevé. Depuis que mon père est mort, en leur léguant à chacun douze cents francs de rente viagère, ils n'ont songé qu'à vivre : ils se sont tous mis de la Société de tempérance, et ils sont allés habiter le comté de Middlesex, le pays le plus sain de la Grande-Bretagne.

J'ai oublié de faire une rente viagère de douze cents francs à M. Hope, — et il en est mort !

Il était l'amant en titre de Jenny Colon, quand Gérard de Nerval chantait des sérénades sous la fenêtre de la prima donna. Eh bien, il est mort le même jour que Gérard de Nerval, lequel avait quitté la terre le même jour que Jenny Colon, à quelques années près.

Quand Gérard de Nerval était très-amoureux de cette beauté charmante, dont le nez en virgule m'a toujours déplu, il se présenta un matin chez elle, décidé à tout, même à se jeter par la fenêtre ; mais, de tous ces massacres prémédités, il ne resta sur le champ de bataille qu'un cabaret de porcelaine de Saxe. Gérard avait saisi la belle inhumaine et la voulait convaincre ; mais voilà que tout à coup il renverse un guéridon qui portait deux cents louis de porcelaine. Qui le croirait ! ce ne fut pas M. Hope qui paya, — ce fut le poète.



Si vous voulez voir passer Paris, la province, l'Europe, les quatre parties du monde, — il y en a bien une cinquième qu'on appelle l'Océanie, mais je ne la compte pas, parce qu'il n'y a pas encore de femmes ; — si vous voulez voir la chrétienté et l'antichrétienté, allez prendre une stalle aux Champs-Élysées entre deux averses, deux aquilons et deux femmes plus ou moins légères. L'avenue des Champs-Élysées, c'est le chemin de Corinthe. Les Athéniens de Paris y chantent une épître aux Corinthiennes. (Pourquoi Théodore de Banville, qui a chanté tous les raisins, a-t-il oublié les raisins de Corinthe ?) Étrange spectacle ! singulière pluralité des mondes ! Fontenelle n'aurait pas vécu cent ans s'il avait assisté à la comédie des Champs-Élysées. Comme ce tourbillon perpétuel aurait dérangé sa placidité ! Certes, lui qui a découvert les mondes n'avait pas prévu celui-là. En effet, rien ne donne une idée de ce Paris impossible et charmant qui s'embarque tous les jours pour Cythère — sur le lac du bois de Boulogne : hommes d'affaires et femmes d'affaires, agents et agentes, courtiers et courtières, gentlemen et amazones, courtisans et courtisanes, lorets et lorettes, ambassadeurs et marchandes de modes, ducs et couturières, chemisiers et duchesses, philosophes et comédiennes, tout ce qui fait et défait Paris, tout ce qu'il vend, tout ce qu'il achète, tout ce qui le pille, tout ce qui le met à feu et à sang ; — kaléidoscope, fournaise ardente, boîte de Pandore, descente aux enfers de la vie parisienne.

★
* *

L'amour, c'est l'arc-en-ciel qui traverse la jeunesse orageuse, — les larmes et le sourire, comme la pluie et le soleil. — Les uns appellent cela l'arc de Cupidon, les autres la ceinture de Vénus. Quand l'arc est détendu, quand la ceinture est dénouée, le prisme retourne au ciel, d'où il est venu.

★
* *

.
Frantz voulait d'abord prendre une épée pour se frapper au cœur; il prit une plume et ouvrit son âme.

« Tu ne me reverras pas ou tu me reverras morte, m'écris-tu dans ton mot d'adieu.

« Partie! — parce qu'il y a un crime entre nous.

« L'hiver a frappé mon âme; — mais, dans la neige, je cueille encore pour toi les pâles fleurs du désespoir.

« Toutes les fleurs de la passion, tu les as effeuillées dans mon âme. Mais n'effeuilleras-tu pas mon âme tout entière? Je t'envoie, là où tu me fuis, une moisson de roses sépulcrales pour couronner ta folie, ô ma belle Ophelia!

« Partie avec l'amour et la mort, — l'amour et la mort, ces deux anges du tombeau, ces deux anges de lumière.

« Va, tout n'est pas fini et tout n'est pas perdu. Nous nous fuyons pour nous rencontrer. Dieu ne le

veut pas, dis-tu? mais l'amour, n'est-ce pas Dieu? l'enfer, n'est-ce pas la porte du paradis?

« C'est un amant qui a dit ce mot : *souffrir mille morts*.

« Tu n'es pas si loin que tu le crois, tu n'es pas partie tout entière. Tout à l'heure j'ai ouvert mes bras et j'ai senti ton âme sur mon cœur.

« Je relis tes lettres, — mon seul livre, — et j'y trouve toute la poésie de l'amour. Nulle n'est descendue si profondément dans ton cœur, nulle ne s'est élevée si haut pendant ton voyage dans le bleu. Que de larmes idéales, ces perles du sentiment!

« O mon adorée! je traverserais la tombe toute noire pour appuyer encore ton cœur sur mon cœur, — pour revoir dans tes yeux ce beau pays d'outre-mer qui est le pays des songes, — pour rouvrir tes lèvres sous les miennes et y laisser mon âme immortelle.

« L'amour aime la mort. Si je te retrouve — encore amoureuse — je veux mourir et t'emporter là-haut, — ou m'enterrer avec toi.

« J'avais raison de te comparer à Cléopâtre. Elle buvait des perles, tu bois des larmes, — tu bois mes larmes dans une coupe taillée dans le marbre d'une tombe antique.

« Mon cœur est la vigne de la Bible; le soleil a empourpré les grappes en les frappant à l'heure de la rosée. Chaque fois que tu me blesses au cœur, les grappes saignent dans ta coupe de marbre sépulcral. Et tu bois avec volupté. Et tu t'enivres avec folie de ce vin qui est ma vie.

« Adieu donc. Mais tu me trouveras sur ton chemin dans chaque bouffée de vent, dans les jeux de la lumière, dans les voix de l'infini, quel que soit l'horizon.

« Ah ! bien heureux, bien heureux ceux qui s'endorment sur un sein brûlant pour ne se réveiller que sur le sein glacial de la mort !

« Les étoiles d'or descendront du ciel pour te dire que je t'aime, que je t'ai aimée et que je t'aimerai.

« Car, comme tu me le disais, *ils n'ont jamais aimé, ceux-là qui n'aiment plus.*

« Oui, je t'ai aimée, et je t'aimerai même dans la haine, même dans l'oubli, même dans la mort, parce que tu es tout à la fois femme et chimère, parce que tu aimes comme Madeleine et comme sainte Thérèse, folle de ton corps et folle de ton âme, parce que tu aimes jusqu'au crime et jusqu'à la vertu, un pied dans l'enfer et un pied dans le paradis. »

Après ce chef-d'œuvre de folie dans la passion — ou de passion dans la folie, — Frantz brisa sa plume et saisit son épée.



Un jeune banquier, déjà beaucoup connu parce qu'il masque sa laideur par le reflet de l'or, était devenu très-amoureux d'une femme beaucoup plus connue encore parce qu'elle veut effacer tous les jours le reflet de l'or par le reflet de l'amour. Il s'imaginait que pour triompher il n'avait qu'à adresser à cette femme une de ces brûlantes déclarations qui ne trouvent pas de

cruelles dans le demi-monde (car le jeune banquier fréquente les gens de lettres et s'imagine qu'il sait écrire). Mais la jeune dame lui renvoya son billet par son valet de chambre, en lui disant qu'elle ne connaissait pas cette signature-là, et qu'elle ne recevait que les billets signés Garat.

Elle ajouta en *post-scriptum*, sur l'escalier, que les lettres acceptées n'étaient jamais rendues.

Garat ! voilà, dans ce monde doré, le dernier mot de l'amour — quand ce n'est pas le premier.

Je propose d'inscrire ce distique sur le temple de M de Cupidon :

O lion ! aujourd'hui, si tu veux prendre un rat,
Glisse dans la ratière un billet de Garat

★
* *

Marie a raison contre Marthe. — Vivre de ce qui est éternel, n'est-ce pas plus vivre encore que de vivre de la mort de chaque jour ?

XIV

AVENTURES SENTIMENTALES

D'UNE JEUNE MISS

QUI AVAIT DONNÉ A UN JEUNE MUSICIEN

LA CLEF DE SA CHAMBRE.

Il y a deux ans, le premier dimanche du mois de mai, Arezzo, tristement penché à la fenêtre d'un vieux hôtel du quai Malaquais, rêvait au ciel clair du Pausilippe en regardant le ciel nébuleux de la Seine, quand on sonna doucement à sa porte. Il tressaillit et murmura :

— C'est à coup sûr la main d'une femme.

Arezzo était un jeune musicien fraîchement débarqué de Naples à Paris en poursuivant la fortune. Il savait chanter comme un Italien qui ne sait pas chanter, et joignait à cela une pâle et mélancolique figure couronnée de cheveux bruns et doucement éclairée par de beaux yeux bleu-de-mer. « Ces yeux-là feront leur che-

min, » avait souvent dit sa marraine. Et, en effet, ils avaient été fort loin déjà dans certains cœurs napolitains. A Paris, comme à Naples, il y eut des cœurs qui s'ouvrirent à ses regards. Le premier, il faut bien le dire, fut tout simplement celui de sa voisine dans l'hôtel, une belle paysanne de Villers-Cotterets qui cherchait aussi fortune à Paris.

Cependant Arezzo, émerveillé du coup de sonnette, — c'était la première visite qui s'annonçât depuis trois semaines, — s'empressa d'aller ouvrir la porte, après avoir toutefois pris le temps de se mirer un peu et de pousser sous le rideau de l'alcôve une pantoufle égarée. — Ce n'était que son ancienne voisine, qu'il n'avait pas vue depuis quelques jours.

— Monsieur Arezzo, lui dit-elle en minaudant un peu, voulez-vous donner des leçons de piano? Je suis devenue femme de chambre d'une Anglaise qui demande un maître de musique pour sa fille. J'ai parlé de vous, on vous attend. Viendrez-vous? Venez donc!

Et la belle fille caressait de la main une petite croix de jais qu'Arezzo lui avait donnée pendant leur voisinage et un peu à cause de leur voisinage.

Le lendemain, dans l'après-midi, le musicien dépensa son dernier écu pour acheter des gants, et s'en alla, en marchant sur la pointe des pieds, rue du Cirque, où demeurait mistress W—.

Mistress W—, veuve d'un orfèvre de Londres, était depuis l'automne à Paris avec sa blonde et pâle Lucy. Les médecins avaient conseillé pour toutes deux les soleils du Midi. Mistress W— s'était arrêtée à Paris pour

reposer Lucy, et, l'hiver passé, Lucy, qui aimait la solitude de la grande ville et qui se croyait acclimatée à la France, avait supplié sa mère de ne pas l'emmener plus loin.

Arezzo fut introduit dans un grand salon de style moderne, dont l'ameublement révélait plus d'orgueil que d'élégance. Après quelques minutes d'attente, Lucy, suivie de sa mère, vint nonchalamment s'asseoir à côté de lui, devant un beau piano d'Érard. Elle était pensive comme de coutume; mais, dès que le piano eut résonné sous ses doigts, elle s'anima tout d'un coup, ses yeux brillèrent d'un doux éclat, sa charmante figure s'illumina comme par enchantement. Arezzo, qui avait été frappé de sa pâleur de marbre, s'imaginait voir apparaître la statue de Pygmalion.

Dix-sept ans à peine; un esprit rêveur; des grâces nonchalantes; de la mélancolie dans le cœur et du roman dans la tête; l'âme encore ingénue, l'esprit déjà enthousiaste; de la candeur et de la vérité; point de coquetterie et point de masque : voilà Lucy. Au premier regard, sa blancheur et sa fragilité rappelaient les plus vaporeuses créations des vieux maîtres allemands; mais peu à peu l'œil le moins savant découvrait la femme sous le vêtement de l'archange.

Mistress W—, qui voulait connaître jusqu'au fond du cœur le maître de musique de sa fille, fut très-babillarde ce jour-là, aussi babillarde qu'en son beau temps de marchande à Londres. Arezzo eut dans ses reparties une candeur et un enjouement qui la charmèrent; il raconta d'un air naïf le plus vulgaire chapitre de son

histoire : sa mère, depuis longtemps veuve d'un pauvre forgeron de Naples, lui avait donné, à son départ pour Paris, quatre-vingts couronnes, beaux écus péniblement et doucement amassés par des veilles et des privations sans nombre; et, le suivant de ses vœux et de ses prières dans son pèlerinage d'artiste au beau pays des arts, elle s'était écriée comme toutes les mères : « A la grâce de Dieu ! » Il avait lu *Gil Blas*, il aimait follement les aventures; il s'était mis en route avec une mauvaise troupe de comédiens qui, par la promesse de jouer ses opéras à Paris, avaient quelque peu compromis ses écus. Mais, arrivé dans la grande ville, les comédiens s'étaient envolés avec ses illusions, et, seul dans le désert de pierres enfumées, regrettant bientôt les soins de sa mère et le soleil de son pays, il s'abandonnait avec une douloureuse insouciance aux fantaisies de la destinée, chantant pour se distraire, et, comme Sterne, pleurant quelquefois pour se consoler.

Ce récit simple et vrai toucha mistress W—; elle n'eut pas de peine à accorder toute sa confiance au jeune musicien.

Ce premier jour, Arezzo voulut s'assurer de l'intelligence musicale de son écolière. Lucy ne savait pas grand'chose, mais elle avait les meilleurs instincts et bégayait déjà la musique comme un enfant qui parle sa langue maternelle. Elle chantait mal; mais que de magies inconnues dans son chant! que de perles et que de larmes dans sa voix! Arezzo, en l'écoutant, oubliait son rôle et s'enivrait des mélodies étranges qu'elle jetait sans ordre et sans art. Il voyait flotter devant ses

yeux les confuses espérances, les craintes infinies, les chimères couronnées de roses, les pâles désenchantements; car le chant de Lucy était l'évocation de ces gais et tristes fantômes.

Après la seconde leçon, mistress W— avertit Arezzo qu'elle partait avec sa fille pour la campagne. Les beaux jours étaient revenus, et les deux exilées devaient attendre l'hiver à Meudon.

— Monsieur Arezzo, dit mistress W—, vous viendrez nous voir; notre solitude est charmante.

C'était un jeudi. Arezzo promit d'aller à Meudon le samedi suivant; mais, le samedi, le pauvre diable, qui n'avait plus un sou, ne voulut pas se mettre en route, craignant d'être surpris par la faim ou plutôt craignant d'avoir l'air affamé. A Paris, grâce à ses façons aimables, il dînait depuis quelques jours à l'hôtel en disant qu'il payerait le lendemain. Le lendemain des artistes ce n'est pas demain.

Vers le soir, son ancienne voisine le surprit tout en larmes; elle venait se plaindre de son oubli; sa jeune maîtresse l'avait attendu deux grandes heures, et mistress W— le priait de ne plus être si capricieux. Et, pour achever de remplir sa mission, la blonde fille de Villers-Cotterets remit entre les mains du jeune musicien dix pièces de vingt francs, en attendant mieux, pour les leçons passées ou à venir.

A son premier voyage à Meudon, Arezzo fut gracieusement accueilli.

— Ah! c'est vous! lui dit Lucy avec un sourire plein de candeur.

Après la leçon, mistress W— l'emmena dans son petit parc et lui fit admirer toutes les coquettes beautés de cette frivole solitude. On parla beaucoup de paysages du Nord et du Midi ; à propos d'une fontaine, on alla jusqu'à la mer : je ne sais où l'on s'arrêta.

Quelques jours après, en chantant avec gaieté la cavatine de la *Norma*, Arezzo s'arrêta soudain. — Il venait de voir, à travers un fichu de dentelle, sur le sein ému de Lucy, un petit bouquet rustique à demi fané, que, par mégarde, il avait laissé l'avant-veille sur le piano ; — mais, en réfléchissant un peu, il accusa sa vanité.

— Je suis un fat, pensa-t-il ; toutes les fleurs ne se ressemblent-elles pas ?

Et il se remit à chanter une autre cavatine, sans oser toutefois regarder Lucy, qui penchait languissamment son front rêveur.

Mistress W— survint et baisa les cheveux brunissants de sa fille, et, comme par distraction, elle souleva doucement le bouquet qui troublait Arezzo.

— Voyez, monsieur, quel enfantillage ! dit-elle en effeuillant une primevère flétrie ; ma fille a, Dieu merci ! vingt parures de reine. Quand j'ai vendu ma boutique de James-Square, je lui ai réservé un magnifique collier de perles. C'était bien la peine, n'est-ce pas ? Voilà ma petite folle qui se pare de fleurs fanées.

— Toutes les femmes ont l'amour des contrastes, murmura Arezzo en tourmentant d'une main tremblante les touches du clavier.

Lucy, muette et immobile, suivait du regard les

feuilles éparpillées de la primevère, et respirait avec un charme infini le parfum vieilli du bouquet.

— Les fleurs que j'ai cueillies ! pensait Arezzo.

Et, comme il n'avait osé les regarder :

— Pourtant c'est impossible !

Et, ne pouvant étouffer son agitation, il se leva, salua et sortit, dévoré par le doute.

Le surlendemain, comme il arrivait plus tôt que de coutume, il trouva Lucy toute seule au salon. Elle était pâle et sombre ; elle avait le front voilé de langueur et de mélancolie. A la vue d'Arezzo, elle se leva avec une vague inquiétude.

— Vous me voyez dans un négligé impardonnable...

— Vous êtes charmante ainsi, murmura Arezzo.

Lucy rougit, et le jeune musicien eut si peur de l'avoir blessée, qu'il eut un peu le désir naïf de s'excuser :

— Depuis hier, reprit-il, me voilà presque fou. Je suis allé entendre *Don Juan* ; cette nuit, je n'ai pu dormir. J'étais au milieu d'un concert fantastique ; il me semblait que les archanges m'environnaient avec leurs harpes d'or, et, de Paris à Meudon, je n'ai cessé d'entendre ces célestes sérénades.

Arezzo secoua la tête comme pour se délivrer des échos de Mozart, et, se penchant sur le piano, il s'abandonna à tout son délire musical. Ce fut un magnifique délire qui jeta des pluies de roses et de diamants. Lucy, qui a abord écoutait avec distraction, fut bientôt saisie, enivrée, éblouie. Elle s'avança rapidement auprès d'Arezzo, l'œil brillant, la bouche émue, la

gorge palpitante, et, se laissant tomber sur un fauteuil, elle pencha mollement la tête, comme une femme qui s'évanouit.

Arezzo, qui ne la voyait pas, ou peut-être qui faisait semblant de ne pas la voir, poursuivait avec passion ses charmantes fantaisies. Enfin, s'étant tourné vers elle, il fut effrayé de sa pâleur et de son abattement.

— Vous souffrez ? dit-il d'une voix tremblante.

Elle essaya vainement de parler et de sourire. Plus effrayé encore, Arezzo ouvrit la fenêtre.

— C'est cela ; appelez le ciel à mon secours, dit Lucy en respirant.

Elle tourna la tête vers le parc et poursuivit :

— Maman est bien lente à revenir !

Arezzo, embarrassé, revint au piano et se mit à chanter, sans penser à ce qu'il chantait, la romance de Chérubin dans *il Nozze di Figaro*. Retombée dans l'extase, Lucy regarda le chanteur d'un œil alangui, et, pour cacher son trouble, elle détourna encore la tête et sembla poursuivre son rêve sous les vertes et frémissantes arcades du parc.

— Un beau soleil de mai ! murmura Arezzo en finissant de chanter.

Et, tout en disant ces mots, il songeait au soleil du golfe bleu, il songeait qu'au dernier mois de mai il adorait une grande dame de Naples qu'il avait rencontrée à San Carlo durant une averse.

— Que vous êtes heureuse, poursuivit-il d'un air rêveur, que vous êtes heureuse d'avoir ce parc char-

mant pour vos promenades ! Des tapis d'herbe, des rideaux de feuillage, un orchestre agreste ; voilà tout ce que je demande à Dieu pour l'éternité.

— Oui, un vrai paradis terrestre, dit Lucy d'une voix étouffée ; il y a tout au fond, en face de la petite porte de sortie, une sombre allée de tilleuls où je me promène souvent le soir... pour rêver à l'Angleterre... Ces heures de tristesse et de solitude sont les meilleures que j'aie passées. Je regarde les étoiles, j'écoute les feuilles, et mon âme s'envole avec délices.

— Oh ! oh ! voilà une Anglaise romanesque ! pensa Arezzo. — Hélas ! dit-il tristement, moi, j'ai tout simplement les rues de Paris pour promenade et ma fenêtre pour solitude.

En parlant, Lucy avait détaché sa main du fauteuil. Tout d'un coup, par un brusque mouvement, elle offrit à Arezzo une clef qu'elle venait de prendre à sa ceinture. Le maître de musique regarda d'un air effaré la blanche main de Lucy : il voulut la saisir ; mais, ayant aperçu la clef et devinant que c'était la clef du parc, il demeura indécis. La foudre eût passé devant lui sans lui causer une pareille émotion. Ses lèvres blanchissaient, son cœur battait à se briser. Cependant Lucy était toujours adorable de candeur ; en la regardant, il devina qu'aucun nuage n'avait passé sur la blanche chasteté de son front. Cette clef, qu'elle offrait sans rougir, c'était la clef de son cœur, et non de sa vertu : elle aimait, sans doute ; mais son amour n'avait pas touché la terre du bout des ailes ; elle voulait *rêver à deux* dans la sombre allée où elle avait tant de

fois rêvé seule : voilà tout. Les anges les plus purs ne l'eussent pas condamnée. Arezzo voulut enfin prendre la clef, mais il était trop tard : comme il avançait une main craintive, la clef tomba à ses pieds, et Lucy, tout abattue, la tête courbée sous le repentir, le cœur brisé, comme si la clef l'eût frappée en tombant, jeta au musicien pétrifié un triste regard où il y avait de la colère, du mépris et de la douleur. Il ramassa la clef et s'enfuit. Toute cette scène s'était passée en quelques secondes, et Sterne seul vous l'eût bien racontée.

En franchissant le seuil du vestibule, Arezzo eut le cœur déchiré par un regard sinistre de la pauvre Lucy.

Tout éperdu et tout haletant, il s'élança vers le bois de Meudon, où il suivit le sentier le plus touffu, comme pour se dérober à tous, au soleil même.

Durant une heure, il alla devant lui sans dessein et sans pensée, ou plutôt égaré par des desseins et des pensées sans nombre. Le premier passant qui le rencontra se détourna de lui en pâlisant et le suivit longtemps du regard avec inquiétude. En effet, Arezzo avait l'œil hagard, la démarche d'un fou, la mine tragique d'un malheureux qui cherche un arbre pour se pendre.

Le soleil se coucha, les vapeurs flottantes de la nuit surprirent le musicien sur la lisière du bois. Sans qu'il s'en doutât, il avait faim depuis longtemps, et la faim le conduisit dans Meudon, au premier cabaret venu, où il prit un mauvais repas. Quand il sortit du cabaret, la nuit était obscure; au-dessus des toits, la lune montrait à peine sa corne d'argent au travers des nuages rapides. Il s'avança lentement vers le logis de mistress

W—, se détournant à chaque rencontre, tressaillant à chaque bruit. Quand il fut dans les champs qui séparaient le village du parc, il reprit un peu de calme et de sérénité, il recueillit les mille pensées qu'il avait eues depuis midi, il ressaisit toute sa raison, et, s'asseyant au pied d'un arbre, devant un champ de seigle en fleur dont les épis ondoyaient comme un fleuve, il voulut réfléchir de toutes ses forces, mais la rêverie revenait sans cesse. Il voyait apparaître Lucy dans le vague de la nuit, pâlie encore sous les mornes clartés de la lune; la triste amante venait avec sa nonchalance accoutumée lui dire sa tendresse, et, saisi par le vertige, il se jetait à ses pieds avec adoration plutôt qu'avec amour. Car, à ses yeux, la blanche Lucy n'avait rien de terrestre; c'était un ange qui se trouvait par méprise au milieu des femmes; il n'avait jamais rien vu d'aussi diaphane.

— Sa main, je la briserais en la touchant; ses yeux, je les fermerais à jamais au premier baiser. Si ce n'est plus un ange, ce n'est pas encore une femme; c'est une enfant qui n'a pas attendu l'heure d'aimer; je n'irai pas dans dans le parc : ce serait une profanation.

Arezzo regarda longtemps la petite clef; il leva la main pour la jeter dans le seigle, mais la main retomba avec la clef.

— Je divague un peu, reprit-il avec un profond soupir. Miss Lucy est tout simplement une jeune fille de dix-sept ans qui marche sur la terre comme toutes les autres; elle est amoureuse d'un pauvre diable de musicien; après tout, c'est une fantaisie assez commune;

elle m'a offert la clef d'un parc où elle se promène : cela prouve sa confiance en moi, et peut-être en elle-même. Et puis je n'aime pas miss Lucy...

Et, réfléchissant un peu :

— Ma foi, mon cœur n'eût pas dit cela aussi vite que ma bouche.

Il arriva en chancelant à la porte du parc ; il s'appuya contre la muraille, et regarda le ciel comme pour interroger Dieu ; le ciel était redevenu clair. Il écouta de toutes ses oreilles : il n'entendit que le frémissement du feuillage et le battement de son cœur. Enfin, las de combattre, il mit d'une main agitée la clef dans la serrure, et, après avoir doucement et lentement ouvert la petite porte, il marcha vers l'allée de tilleuls avec des tressaillements sans nombre.

Lucy n'y était pas ; Lucy ne vint pas.

Vainement il la chercha sous les arbres, dans les bosquets. Après une demi-heure toute pleine d'agitations, il sortit presque joyeux ; il referma la porte en respirant, et jeta la clef, par-dessus la muraille, vers l'allée de tilleuls.

— Ainsi, dit-il en reprenant son insouciance et sa liberté, je me délivre de cette fatale clef, et je prouve à miss Lucy que je suis venu : maintenant je m'en lave les mains.

Quand il eut dépassé Meudon, quand son oppression se fut dissipée, il s'écria avec enthousiasme :

— O Lucy ! que vous êtes belle !

Et il se mit à regretter de ne pas l'avoir vue dans l'allée solitaire.

— Insensé! et j'ai dit que je ne l'aimais pas!

A son retour à Paris, Arezzo était devenu éperdu-ment épris de miss Lucy. Il eut maintes fois le désir de retourner sur ses pas, de franchir le mur du parc et de ressaisir la clef. Il succombait sous la fatigue et l'émotion; il s'endormit, mais sans perdre les songes caressants de cette aventure romanesque.

Le surlendemain, il était pâle comme la mort quand il franchit le seuil du logis de mistress W—. La femme de chambre vint à lui avec inquiétude.

— Oh! monsieur Arezzo, de grâce, allez-vous-en tout de suite, et gardez-vous bien de revenir. Madame est furieuse; elle vous accuse d'avoir tué sa fille; elle m'a presque chassée ce matin.

Et, poursuivant d'un air mystérieux :

— Vous ne savez pas? Cette pauvre miss Lucy est bien malade. Ah! monsieur, si vous saviez!...

Un battement de porte fit bondir la femme de chambre.

— Madame! dit-elle avec terreur.

Elle fit signe à Arezzo de partir, et s'envola à l'autre bout du corridor. Arezzo sortit, à demi brisé par cette secousse; il suivit le premier chemin venu, et se mit à battre la campagne de l'esprit et des pieds. Jusqu'au soleil couchant, il tourna autour du parc de mistress W— comme la phalène autour de la lumière; mais, dès les premières ombres, il alla s'appuyer contre la petite porte, et y demeura jusqu'au milieu de la nuit dans une torpeur profonde, regardant par les interstices de cette porte, écoutant sans y rien comprendre les ru-

meurs endormantes des champs. Il passa le reste de la nuit dans une auberge de Meudon, et, le lendemain, il erra comme la veille; mais, le lendemain, son âme, réveillée, fut sensible à tous les déchirements de la douleur; son cœur, ranimé, s'alluma aux lèvres ardentes de l'amour. Il aimait Lucy comme on aime sa première maîtresse quand elle est noble et belle, et même quand elle n'est ni noble ni belle; car le premier amour a tous les éblouissements. Vainement il essaya de voir la femme de chambre, qui ne sortit pas ce jour-là; vainement il envoya sous les fenêtres de Lucy un joueur de vielle qui joua des airs chers à la pauvre malade : la fenêtre s'ouvrit, on jeta quelques sous au joueur, mais ce ne fut pas Lucy.

Enfin sept grands jours se passèrent pour Arezzo dans tous les tourments de l'attente, dans tout le martyre de l'amour, dans toutes les angoisses du désespoir.

Un soir, la nuit était sombre, le ciel se voilait, l'éclair sillonnait l'horizon. Arezzo s'avancait lentement vers la petite porte du parc, conduit par l'habitude plutôt que par l'espérance, quand tout à coup, sur le chemin, il fut surpris par l'apparition d'une ombre. Il devina que c'était Lucy; il courut à sa rencontre. Elle chancelait et s'appuyait à tous les arbustes du sentier; elle était pâle comme une mourante, et, ensevelie dans une grande pelisse de soie, on eût dit qu'elle sortait du cercueil. Elle respirait avec amertume les restes desséchés du bouquet de primevères. A la vue d'Arezzo, elle rejeta son capuchon sur ses épaules et inclina lan-

guissamment la tête. Arezzo l'atteignit bientôt et lui saisit la main avec tendresse. La blanche main de Lucy n'opposa aucune résistance, mais sembla insensible. Ils entrèrent silencieusement dans le parc. Arrivée sous les tilleuls, Lucy s'arrêta soudain, plus affaiblie et plus chancelante.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? dit Arezzo avec effroi

— Vous m'avez tuée ! murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Et sa main s'échappa de celle d'Arezzo.

— Hélas ! je le sens bien, je ne suis déjà plus que l'ombre de moi-même.

Et elle soupira et poursuivit en souriant :

— Comme dit le poète anglais, la mort a soufflé sur moi ; je la respire partout, jusque dans ce bouquet que j'ai fané sous mes lèvres.

Toute défaillante, Lucy se laissa tomber sur un banc de pierre. Tout éperdu, Arezzo tomba agenouillé devant elle.

— Mourir ! dit-il d'une voix sombre, mourir ! Pourquoi, mon Dieu ?

— Pourquoi ?... La clef que vous avez laissée tomber m'a frappée au cœur... On ne guérit pas de ces blessures-là...

Et après un silence :

— Aujourd'hui, pour la dernière fois, je suis venue sous ces tilleuls bien-aimés, peut-être dans l'espérance de vous y voir... L'amour m'a conduite par la main, car, je vous l'ai dit, je ne veux pas vous le dire... je

vous aime... Mon Dieu ! suis-je donc coupable d'aimer ?

Elle sourit encore avec mélancolie.

— C'a été pour moi un péché mortel... car j'en mourrai, je le sens bien. J'étais une pauvre fille toute chancelante sur la terre : l'amour devait me relever ou m'abattre, et c'est fini... Ah ! si vous m'aviez tendu la main !

Arezzo, accablé, pressait tendrement la main de Lucy sous ses lèvres émues.

— Je perds la tête, reprit-elle en s'agitant un peu. Mon Dieu, pardonnez-moi mon aveuglement ; mais, puisque vous m'avez punie, vous m'avez pardonné.

— Hélas ! dit tristement Arezzo, c'est à moi de demander pardon.

Lucy le regarda d'un œil brillant ; bientôt elle sembla sortir d'un rêve, et, plus abattue encore, elle murmura avec une voix glaciale :

— Pourquoi donc êtes-vous venu, puisque vous ne m'aimez pas ?

Arezzo la contempla avec une adoration religieuse.

— Mais je vous aime de toute mon âme !

— Vous m'aimez ! dit Lucy en s'aninant ; n'est-ce pas un mensonge ? De grâce, dites-moi toute la vérité. Vous m'aimez, et vous me laissez mourir en silence ! Mais votre amour m'eût sauvée ! déjà je me sens revivre, mon pauvre cœur tressaille d'espérance. Vous m'aimez ! Oh ! si vous saviez comme cela me fait du bien !

Et, durant plus d'une minute, ils restèrent tendrement appuyés l'un sur l'autre, immobiles et silencieux

comme s'ils eussent craint de chasser le rêve, de voir s'évanouir l'enchantement.

La brise secouait autour d'eux toutes les ivresses du soir, la lune s'était amoureusement voilée, les branches frémissaient de toutes leurs feuilles.

Mais cet instant de pures délices passa rapide comme l'éclair, comme le son de la cloche, comme le parfum de la pervenche. Arezzo ayant parlé de la joie des anges que Dieu leur préparait, le charme se dissipa soudainement pour Lucy, car elle se souvint qu'elle allait mourir.

Elle se détacha lentement des bras d'Arezzo, et dit avec amertume :

— La joie ! je vais la chercher ailleurs.

Et elle contempla le ciel, et, aux rayons de la lune, Arezzo vit deux larmes déborder ses beaux yeux ; la première tomba brûlante sur sa main, l'autre arrosa la joue de Lucy.

Exalté par la poésie de sa douleur, il brûla rapidement cette larme sous ses lèvres ardentes. Ce baiser fut léger comme le frôlement d'ailes d'un oiseau ; l'âme d'Arezzo plutôt que ses lèvres avait passé sur la joue de Lucy. Elle fut à peine émue par ce chaste baiser, et, secouant la tête avec une tristesse inexprimable, elle murmura :

— Il est trop tard !

A cet instant, la voix de mistress W— retentit sous les tilleuls.

— C'est maman qui m'appelle, dit Lucy.

Arezzo lui ressaisit la main en murmurant :

— A demain.

Lucy appuya encore son front sur le sein d'Arezzo, et avec un soupir :

— Adieu ! répondit-elle.

Et elle s'éloigna lentement, comme une amante qui fuit à jamais le lieu du rendez-vous.

Arezzo la suivit d'un regard désolé ; il la perdit de vue sous une charmille, il la revit sur le perron, elle disparut encore.

Il sortit du parc en pleurant. La nuit s'avancait quand il revint à Paris. Il eut à peine une heure de sommeil, car, aux premières blancheurs de l'aube, il fut réveillé par un de ces rêves terribles que Dieu nous envoie dans toutes les secousses de notre vie. Il avait retrouvé Lucy dans un sépulcre, et, détournant les plis du linceul, il avait vu une clef ardente qui dévorait le cœur de la pauvre enfant.

Dès le soleil levant, il se remit en route pour Meudon en suivant le cours de la Seine : il se décidait à braver tous les obstacles pour revoir Lucy. Au-dessus de Grenelle, une troupe de corbeaux lui jeta au cœur de sinistres croassements. Il était depuis longtemps aguerri contre les augures ; cependant ces croassements, qui ranimaient son mauvais rêve, firent évanouir sa dernière espérance.

— Je ne la verrai plus ! dit-il en levant les yeux au ciel.

Vers huit heures du matin, il arriva chez mistress W— avec cette morne fierté que donne la douleur ; il était pâle, il était sombre, il avait les lèvres blanches et les

yeux égarés. Trouvant les portes ouvertes, il s'élança dans l'escalier : il revit Lucy ; — mais Lucy était morte.

Mistress W—, qui, malgré les prières d'un vieux médecin, voulait épuiser ses larmes au lit funèbre de sa fille, accourut vers Arezzo, se jeta dans ses bras avec égarement, et, laissant éclater tout son désespoir, lui dit d'une voix brisée :

— Elle vient de mourir... Elle m'a tout confié : vous l'avez tuée, mais je vous remercie...

Mistress W— recula par un mouvement nerveux, saisit dans sa poche la petite clef du parc, qu'elle-même avait ramassée dans l'allée des tilleuls, et, la jetant aux pieds d'Arezzo avec le délire de la douleur, elle poursuivit ainsi :

— Maintenant qu'elle est morte, allez-y : vous trouverez sa tombe !

XV

BOUFFÉES DE TEMPS PERDU

★
★ ★

Les femmes aimées ne meurent pas tout à fait ; elles laissent en nous une parcelle de feu divin, un souvenir infini, je ne sais quoi de leur âme qui palpite en notre cœur. Elles sont la lumière de nos pensées, comme le soleil est la lumière de nos yeux.

★
★ ★

Quand on a vu partir pour le cimetière sa mère, sa sœur, sa femme, on commence à aimer comme une patrie le royaume des ténèbres.

★
★ ★

Le pays natal, c'est le pays où l'on a aimé sa première maîtresse.

*
* *

Depuis l'hôtel Rambouillet, il y a toujours eu, en France, des cercles de beaux esprits, présidés par une femme à la mode. Louis XIV haïssait ces réunions, disant que la cour se répandait dans les hôtels de Paris. En effet, pour beaucoup de monde, les cercles de la duchesse du Maine, de la marquise de Lambert, de madame de Tencin, avaient plus d'attrait que les fêtes déjà surannées de Versailles. La Révolution française, Louis XIV l'a-t-il pressenti? a commencé dans les cercles, car on y riait un peu des puissances de la terre; la philosophie et la liberté y avaient leurs coudées franches. Ainsi, chez madame Lenormant d'Étioles, on rencontrait le vieux Fontenelle, qui ne croyait à rien, pas même à son cœur; Voltaire, jeune encore, armé de tout son esprit pour faire la guerre à ceux dont le règne était de ce monde, surtout aux jésuites; Montesquieu et Maupertuis, nés moqueurs et sceptiques; d'autres esprits bien trempés qui avaient vu le déclin de la royauté et de la religion, quand Louis XIV, près de mourir, avait permis à la veuve de Scarron d'affubler la France d'un san-benito, quand Philippe d'Orléans, né libre, quoique né sur le trône, avait déchiré le masque dans ses saturnales d'empereur romain.

*
* *

Je ne suis pas de ceux qui n'aiment pas les préfaces. La préface de la vie, c'est la jeunesse. La préface de

l'amour, c'est ce qu'il y a de plus charmant dans l'amour, — après la postface.

La préface d'un livre, c'est le secret du sphinx. Qu'est-ce qu'un sphinx qui a dit son secret ? Qu'est-ce qu'un cœur à son dernier mot ?

Si j'écrivais encore, je n'écrirais plus que des préfaces. La première page du livre ! le commencement du monde ! l'aube qui effeuille des roses ! le coup de l'étrier ! la jeunesse qui déploie ses ailes !

Ce monde, tous les critiques en conviendront, est un mauvais livre ; mais que n'avons-nous été admis à en voir la préface ! — Avant qu'Ève eût mordu dans la pomme, c'était encore la préface, divine page écrite sur la neige — la gravure avant la lettre ; — après, c'est la feuille de vigne.



Les Madeleines pécheresses ne se repentent que pour vivre saintement de leur passé criminel. Elles ne se sont voilées du monde profane que pour y revenir par un voyage imaginaire. Elles lisent tous les jours à leur confesseur le roman de leur jeunesse.



Un baron du nouveau régime avait écrit familièrement à mademoiselle X — : « Je vous aime comme le soleil aime la rose. »

Louis XIV, le roi soleil, n'aurait pas trouvé une image plus pompeuse. Mademoiselle X — répondit tout

aussi familièrement : « Je vous hais comme la lune hait le soleil. Je me couche quand vous vous levez, et je me lève quand vous vous couchez. »

Si mademoiselle X — eût écrit avec les manchettes de M. de Buffon, elle aurait cherché dans l'histoire naturelle, et elle aurait dit :

« Je vous hais comme le laurier hait la vigne, comme la vigne hait le chou ; je vous hais comme le roseau hait la fougère, comme la chèvre hait l'olivier ; je vous hais comme la poule hait le milan, comme le serin hait l'âne, comme le cygne hait le dragon, comme le dauphin hait la baleine, comme le chameau hait le cheval. »

Mais mademoiselle X — ne cherche ses comparaisons qu'entre le jour et la nuit.

*
* *

« J'ai mes pauvres, » disait Marion Delorme aux amoureux transis qui lui demandaient son temps perdu,

Comme un pauvre demande un sou.

*
* *

Ninon de Lenclos disait : « On ne prend pas une femme par les prières ni par les raisonnements, *on la prend.* » Mot énergique qu'on donne à méditer aux Werther qui sortent du collège.

*
* *

La coquette armée de sa faucille, s'en va par les

champs et moissonne çà et là. Le soir venu, tandis que les autres s'en reviennent avec la gerbe abondante, elle dédaigne sa récolte et aiguise sa faucille pour le lendemain.

*
* *

Les femmes ont de la vertu comme certaines plantes, mais il faut les cueillir pour le savoir.

*
* *

Sous Louis XV, ce fut le demi-monde qui régna à Versailles; sous Louis XVI, Versailles vint à Paris faire queue à la porte des coquines.

*
* *

Les coquettes filent leur toile pour prendre les hommes; mais les forts traversent la toile comme les bourdons les toiles d'araignées.

*
* *

Balzac était doublé d'une femme, comme George Sand est doublé d'un homme.

*
* *

La vertu de madame *** n'est qu'un fantôme; mais autour d'elle on croit aux fantômes. Qu'il vienne un jour chez elle un amoureux sans superstition, et le fantôme ne se montrera pas.

*
* *

La femme qui parle de sa vertu serait désespérée d'être prise au mot. Madame*** me disait : « Croiriez-vous que je lui ai résisté et qu'il m'a plantée là ! » Cet homme n'avait eu sans doute pour précepteur que Jean-Jacques Rousseau.

*
* *

« Et moi aussi, j'ai mon collier de perles, disait une grande coquette : ce sont toutes les larmes que j'ai fait répandre. — Oui, lui disait-on ; mais ces larmes-là ne deviennent des perles fines que si elles sont recueillies dans les vers des poètes ; ainsi Laure a son collier de perles immortelles dans Pétrarque. Vos perles ne sont que des perles d'un matin. »

*
* *

La fille perdue garde toujours quelque coin primitif de la forêt vierge. Celui qui s'y égare peut y cueillir une violette qui a, comme toutes les fleurs oubliées, son parfum et sa goutte de rosée.

*
* *

Il y a un livre à faire sous ce titre : De la crédulité des hommes en matière de femmes. Ce livre sera écrit un jour par l'esprit fait femme, la comtesse de L—. Mais la crédulité des hommes n'est-elle pas un piège ?

*
* *

Une autre femme d'esprit à trente-six quartiers me disait, pour faire en un seul mot la critique de la mode :
« Je vais me déshabiller pour aller au bal. »

*
* *

L'amour de certaines femmes donne la mort, mais quelques hommes s'y habituent, — comme Mithridate au poison.

*
* *

Les femmes ne s'habituent ni aux injures de l'amour, ni aux injures du temps, — l'un portant l'autre.

*
* *

Le paradis n'est pas un rêve des poètes : c'est un pays dont nous nous souvenons. Hier nous répond de demain. La soif de la pomme amère ne s'apaisera qu'aux fontaines de l'Éden.

*
* *

N'ayez pas trop d'esprit en amour ni en art.

Croyez-moi, il n'y a que les bêtes qui osent avoir du génie. Ils vont en avant sans savoir où, mais ils vont. Les poètes sont de sublimes ignorants, ils n'apprennent pas, ils devinent ; — Dieu n'avait pas étudié avant de créer le monde. Les plus profonds philosophes sont

ceux qui n'écrivent pas un mot. Tout artiste ou poète a ici-bas son chaos sous la main ; il peut y trouver la vie ; mais, s'il y veut d'abord trouver la lumière, il est perdu. Dieu ne créa la lumière que le quatrième jour.

L'amoureux ne doit croire la lumière qu'après son triomphe.

*
* *

Que de traits de mœurs pris au passage !

Lady *** passait aux Champs-Élysées, traînée à la Daumont. Un prince d'outre-Rhin caracolait autour de sa calèche avec toutes sortes de grâces d'outre-Rhin.

« Je vous l'ai déjà dit, prince, vous perdez votre temps. — Je ne suis donc rien pour vous, madame ? — Vous êtes la cinquième roue à mon carrosse. » Mais le prince, comme la mouche du coche, était toujours là, piquant des deux. « Qu'est-ce que je vois à votre main, qui brille en plein jour comme un rayon de soleil ? — Moins que rien, madame, un feu de diamant. — Donnez donc que je me chauffe les mains. — Ces étincelles ne sont pas dignes de vous, madame ; autant vaudrait donner un ruisseau à la rivière. — Donnez, donnez toujours, prince : les petits ruisseaux font les grandes rivières... de diamant. »

Ceci se passait avant-hier. Depuis ce jour-là le prince n'est plus à la portière, il est dans le carrosse.

*
* *

On revient d'un amour comme on revient d'un fer d'artifice, — triste et nocturne.

*
* *

Jusqu'à quarante ans, la femme n'a dans le cœur que quarante printemps; mais, après quarante ans, elle a quarante hivers.

*
* *

Quand la femme voit un soir chez elle l'amour prendre son parapluie pour ne plus revenir, elle fait cette triste réflexion, qu'il est temps de se rabattre sur la quantité.

*
* *

Il ne faut pas comparer Manon Lescaut à Marion Delorme. Marion Delorme savait toujours ce qu'elle faisait, Manon Lescaut jamais. La première écoutait sa vanité, la seconde n'écoutait que son caprice. L'amante de Cinq-Mars cherchait l'éclat, l'amante de Desgrieux cherchait le plaisir.

Plus volontiers il faudrait comparer Manon Lescaut à Virginie. Au dix-huitième siècle, la grande et riche nature des tropiques était, pour les poètes, ce que l'Orient est pour nous, une zone idéale où ils faisaient voyager leurs rêveries. Virginie vient au monde sur le sable où meurt Manon Lescaut; ces deux figures im-

mortelles sont couronnées par la même poésie de l'amour et des solitudes.

★
* *

La fortune, l'amour, la poésie, sirènes qui n'ont pas vieilli depuis l'âge d'or, et qui nous appellent toujours à tous les dangers du rivage.

★
* *

L'amour, — s'il est l'amour, — ne meurt jamais ; lisez cette épitaphe antique :

« Ci-gît qui aima Charmide. Nymphes, ne pleurez pas ! L'âme de ceux-là qui ont aimé est comme la « fleur qui parfume les ruines des monuments. Le « temps a emporté son âme dans la jeunesse de Charmide. Ne pleurez pas, car son âme, comme un léger « vent de mai, vient caresser vos chevelures et baiser « vos lèvres. »

★
* *

La femme qui aime n'est pas plus vraie que la femme qui n'aime pas. Depuis qu'Ève a vu sa nudité, elle a caché son cœur en cachant son sein.

★
* *

Les amoureux écrivent leur serment sur le vent, sur les flots ou sur le sable du rivage, parce que l'amour passe toujours, et ne sait pas le lendemain ce qu'il a dit la veille. Pour lui le passé c'est l'avenir. Phaon

avait écrit sur le sable : « J'aimerai Sapho jusqu'à mourir. » Sapho reconnut l'écriture de Phaon, et s'agenouilla pour baiser ces mots sacrés ; mais le flux ne lui en laissa pas le temps : la mer les effaça d'une lèvre jalouse.

*
* *

O sagesse humaine ! ô gloire de la terre ! Alexandre disait à Phryné : « — Si j'avais usé sagement de ma valeur et de ma fortune, on n'aurait point parlé de moi. » — Phryné disait à Alexandre : « — Si j'avais usé sagement de ma beauté et de mon amour, mon nom ne courrait pas, comme un baiser, sur toutes les lèvres. »

TABLE

PREFACE.	III
COMMENTAIRE GALANT.	VII
I. PARADOXES TOMBÉS DE L'ARBRE DE LA SCIENCE.	1
II. Aventures sentimentales de Sylvia, Olympe et Léontine, demoiselles légères, avec M. Léon ***.	25
III. COUPS DE DENTS SUR LA POMME AMÈRE.	65
IV. Aventures sentimentales d'une lune de miel.	85
V. GRAINS D'IVRAIE TOMBÉS DE LA GERBE.	99
VI. Aventures sentimentales d'une femme brune et d'une femme blonde, dont l'une est morte — et dont l'autre voudrait mourir.	109
VII. EN GRAPILLANT APRÈS LA VENDANGE.	146

VIII. Aventures sentimentales d'un monsieur qui perdait à la Bourse avec la femme d'un agent de change.	153
IX. MIETTES DE LA TABLE.	167
X. Aventures sentimentales d'une fleuriste et d'un étudiant.	177
XI. MENUS PROPOS.	209
XII. Aventures sentimentales d'une maîtresse délaissée.	217
XIII. ÉTOILES FILANTES.	266
XIV. Aventures sentimentales d'une jeune miss qui avait donné à un jeune musicien la clef de sa chambre.	277
XV. BOUFFÉES DE TEMPS PERDU.	296

LES

MAUVAIS MARIS

LES
MAUVAIS MARIS

PAR
NICOLAS DE SÉMÉNOW

Avez-vous rétabli la loi du divorce
qui garantissait la moralité des familles ?

Louis-Napoléon Bonaparte

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^e, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

A MADAME

MARIE DE SÉMÉNOW

J'ai d'excellentes raisons pour mettre votre nom en tête de ce livre. La première, c'est que je l'ai fait avec amour, et puis il s'y rencontre de beaux caractères. Or, tout ce qui est noble et grand est naturellement sympathique à votre belle âme. Vous aimerez pour sûr mon héroïne et probablement mon héros, qui est un honnête garçon.

On vous a peut-être dit qu'il y avait de mauvais maris, peut-être même, en jetant un regard distrait sur le monde, où il se passe de si vilaines choses, en avez-vous vu ; mais espérons que vous ne le saurez jamais par expérience.

Est-il rien de plus laid, je vous le demande, que de tromper une jeune fille, qui se confiant à votre honneur a mis sans hésiter sa main dans la vôtre ?

Les mauvais maris méritent la mort ou, qui pis est, que leurs femmes les quittent. Soyons indulgents pour elles, si plus tard elles faillissent ; mais pour les mauvais maris, pas de pitié !

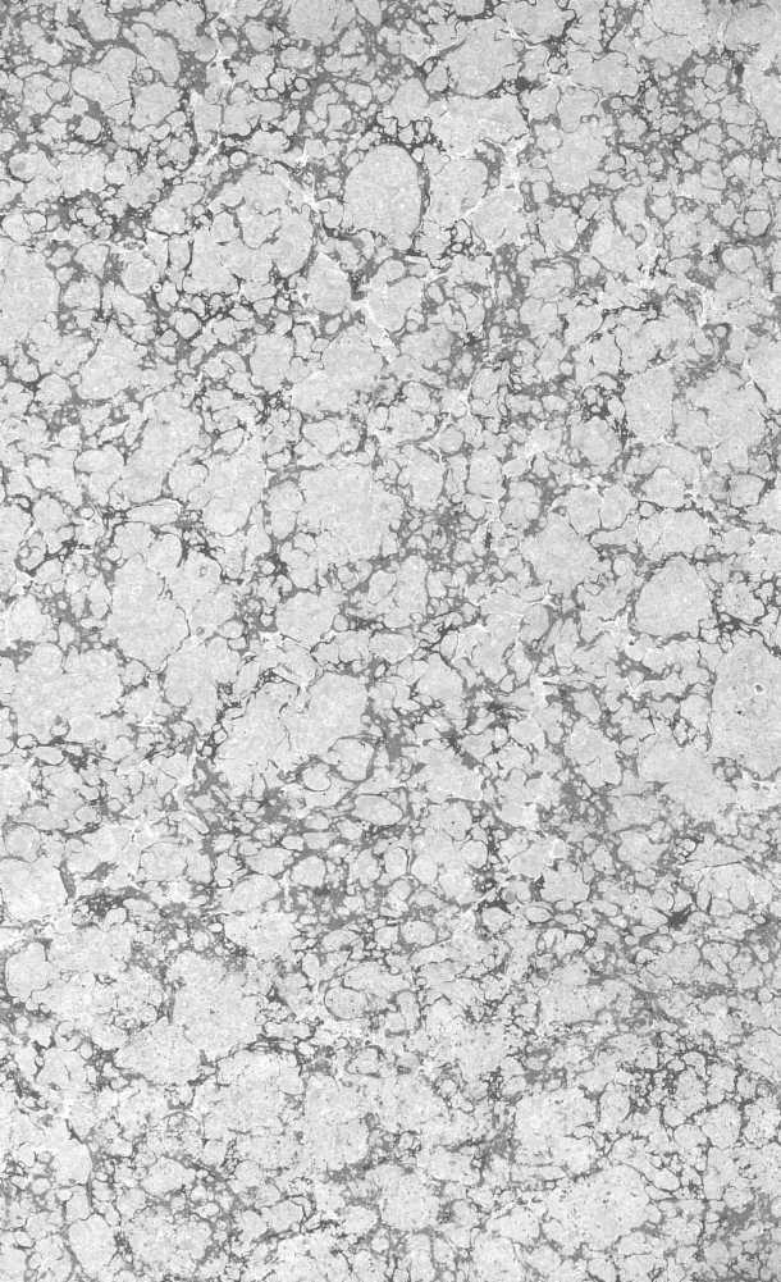
Voilà ce que j'ai tâché de prouver. Je vaurai peut être mieux que ceux qui ne valent rien, autrement je n'aurais osé ni en dire tant de mal, ni vous prier d'accepter la dédicace de ce roman, ni signer

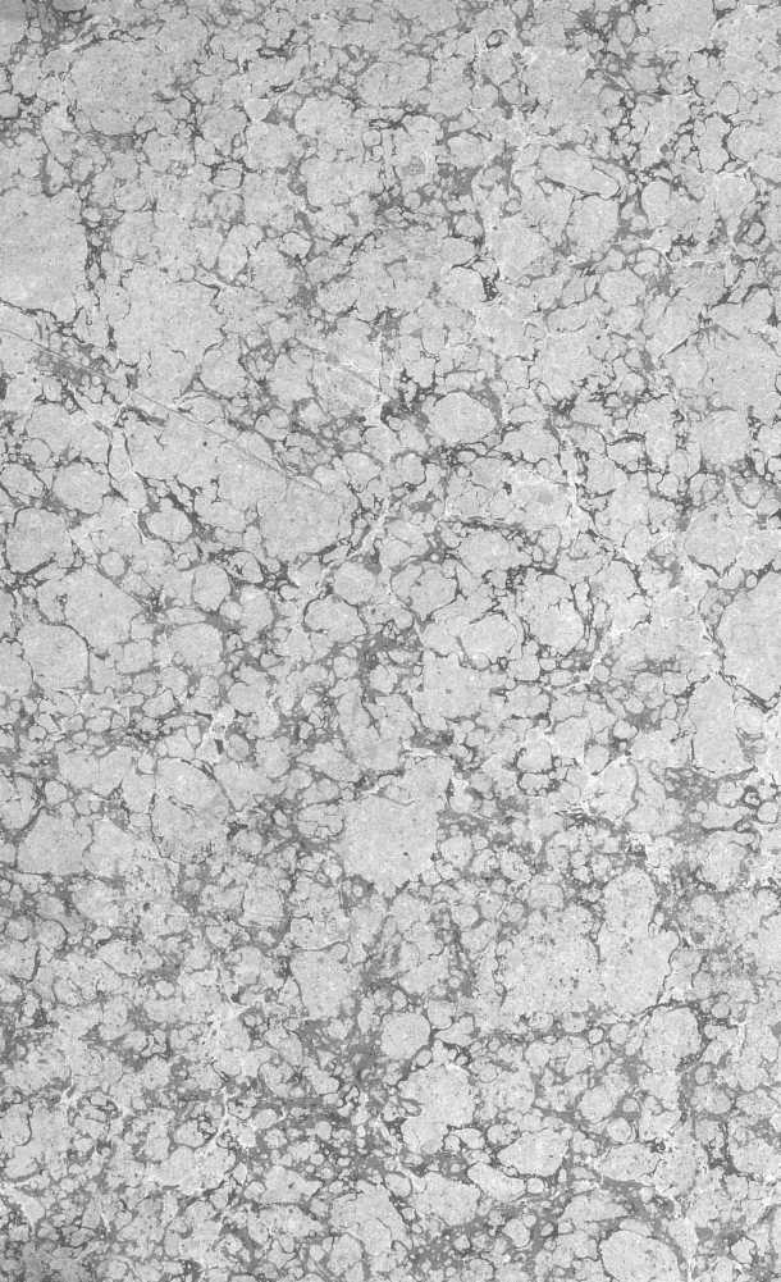
Votre mari,

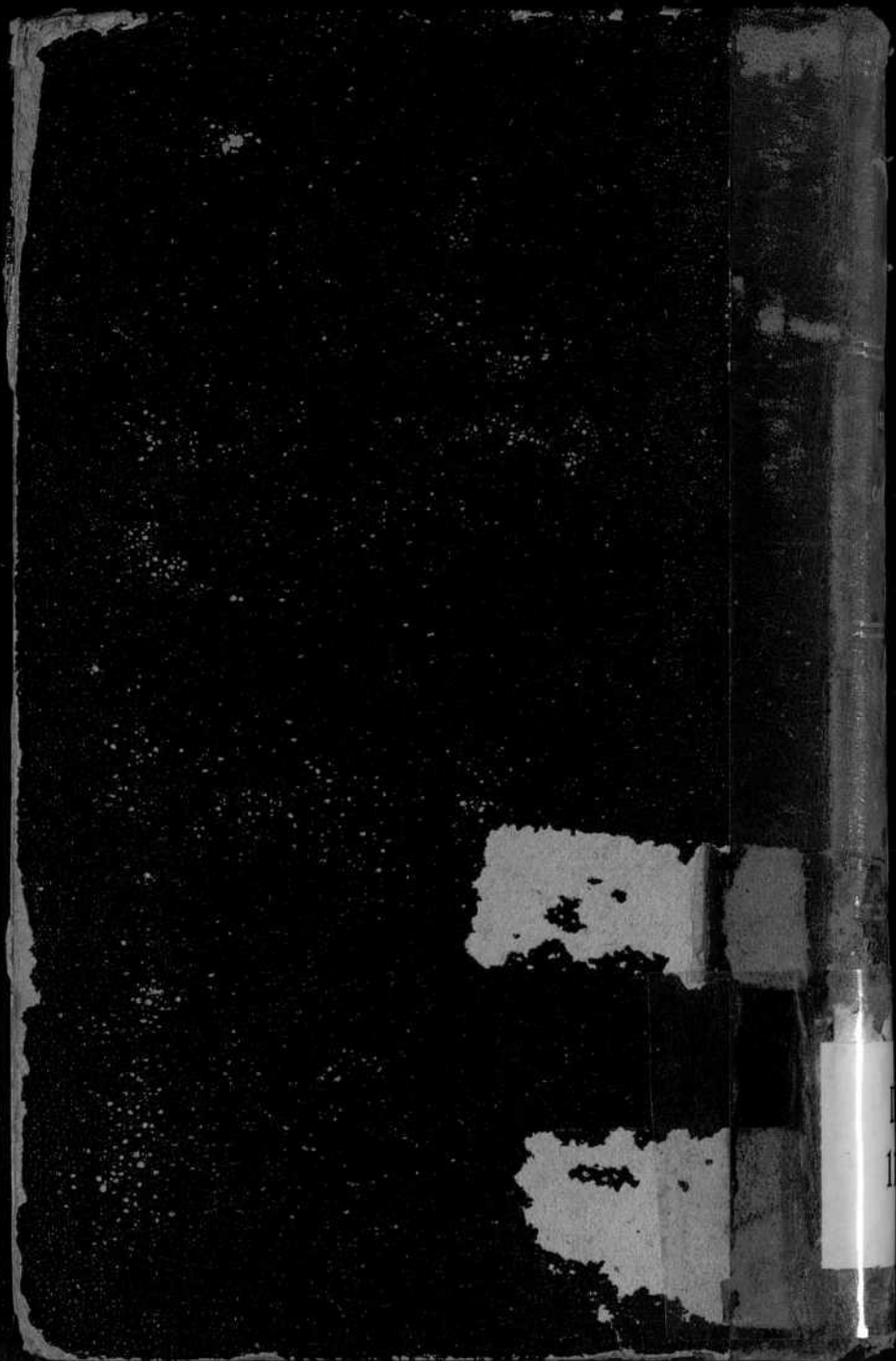
N. S.

Chêne-Vert, 3 avril 1867.

8







LES FEMMES

COMME ELLES

SONT

D-1
1128